

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

V

Av

Enr

&
&
lo
a
d
d

G

B

R.

M

Che

N O U V E A U
V O Y A G E

d'un Pais plus grand que

L' E U R O P E

Avec les reflexions des entreprises du Sieur
de la Salle, sur les Mines de St. Barbe, &c.

Enrichi de la Carte, de figures expressives, des mœurs
& manieres de vivre des Sauvages du Nord,
& du Sud, de la prise de Quebec Ville Capital-
le de la Nouvelle France, par les Anglois, & des
avantages qu'on peut retirer du chemin recourci
de la Chine & du Japon, par le moien de tant
de Vastes Contrées, & de Nouvelles Colonies.

Avec approbation & dédié à sa Majesté

G U I L L A U M E I I I.

Roy de la grande

B R E T A G N E

P A R L E

R. P. L O U I S H E N N E P I N,

Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique.

A U T R E C H T,
Chez ANTOINE SCHOUTEN,
Marchand Libraire. 1698.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT
5712 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

PHYSICS 351
LECTURE NOTES
BY
ROBERT A. FERLITZ

1988

ROBERT A. FERLITZ
PHYSICS DEPARTMENT
UNIVERSITY OF CHICAGO
5712 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

1988

A
GUILLAUME III.

R O I

De la grande

BRETAGNE.

SIRE.



Tant venu par
Vôtre aveu , par
la permission de
mon Roi, de son
Altesse Electorale de Baviere,
& de mes Superieurs
dans ces heureuses Provin-
ces de Hollande , pour y
travailler à la publication
de nôtre grande Découver-
te, j'ose esperer que Vôtre

ROY

* 2

Ma-

E P I T R E

Majesté m'ayant fait l'honneur d'en recevoir le premier livre, Elle aura encore la bonté d'aggreer ce second volume, que je prens la liberté de Lui presenter.

J'y parle du Voiage d'un homme, que j'ai accompagné pendant plusieurs Années dans l'Amérique, & dont la mort precipitée, par la fureur de ses propres soldats, fit échouer les grands desseins, qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dans le Nouveau Mexique. Les observations, que je fais sur ce dernier Voiage, feront

DEDICATOIRE.

ront connoitre à la Posterité, qu'il ne faut jamais être ingrat à ses Amis, & qu'à l'imitation de Vôtre Majesté, il ne faut jamais se vanger de ses ennemis, qu'auant que cela regarde le bien public, qui doit toujours l'emporter sur l'intereft particulier: c'est la aussi, ce qui fait le Caractere de Vôtre tres-illustre Maison de Nassau, qui a été autrefois sur le Throne de l'Empire Romain, dont Vous poursuivez les triomphes dans le Champ d'honneur & de la gloire, & que nous voions

*

3

au-

E P I T R E

aujourd'hui revetue du Souverain pouvoir , sur trois grands Roiaumes dans la Personne de Vôtre Majesté.

Sire il paroît à tout l'Univers , que la nature, & la grace ont heureusement concouru pour reunir, dans Vôtre Personne Roiale, l'idée des vertus Chrétiennes, Politiques, & Militaires de Vos Ancestres: cette grande élévation, & cette étendue de Genie universel, qui ne fait rien paroître que de tres-noble; ce cœur magnifique & liberal, si digne de la naissance de Vôtre
Ma-

DEDICATOIRE.

Majesté : cette humeur toujours bien-faisante , même à Vos propres ennemis , cet abord facile & aisé , cette grandeur d'ame dans tous les changemens de la fortune , où, Sire , Vous n'avez été soutenu que par Vôtre grande magnanimité ; vaillant , juste , equitable , droit , ennemi du deguisement , toujours egal à Vous même dans la prospérité & dans l'adversité ; un cœur plein de pieté , toujours Superieur en courage & resolution. Qualitez dominantes qui ont fait l'ame de

*

4

la

E P I T R E

la conduite de V^ôtre Maje-
sté, pour le bien public, de-
puis l'âge de vingt deux
à vingt trois Ans, que
Vous fistes, Grand Prin-
ce, Vos premiers coups
d'essais dans les Armées, re-
tirant du joug étranger ces
Puissants Etats de Hollande,
en donnant par tout des
marques de V^ôtre Valeur, &
du discernement du plus ha-
bile Capitaine General de
nôtre Seicle, paroissant dès
lors, comme un Arbre
chargé de fruits au prin-
temps, qui promettoit a-
bondance de fruits dans l'
Automne. Ja-

scu
Na
ge
eu
fac
des
on
m
sei
for
par
de
sain
jets
que
red

DEDICATOIRE.

Jamais Prince n'a mieux
ſçu adoucir l'humeur de
Nations différentes, mena-
ger leurs intereſts, éclairer
leurs deſſeins, diſſiper leurs
ſections, fixer l'inſtabilité
des eſprits remuans, leur
ſupprimer tout enſemble l'
amour & la crainte, l'o-
beïſſance & le reſpect, en
forte que qui que ce ſoit, du-
rant la preſence & l'abſence
de Vôtre Maieſté, n'a oſé
faire de rupture avec ſes ſu-
jets, quelques ſollicitations
que leur en aient faites vos
redoutables ennemis.

Tous ces avantages ſont

* 5

ar-

ÉPIÔTES

arrivez, Sire; sans qu'il y ait eu du sang respandu parmi les peuples de Vôtre Domination; maistout cela par Vôtre seule adresse, Vôtre vigilance, Vos Soins, & par les grandes benedictions que Dieu a données à la droiture de Vos Intentions; sa seule gloire ayant été le mobile dominant de Vôtre conduite judicieuse, & l'ame de Vos actions, dans un desintereffement parfait de Vous mêmes. Dieu n'a pas permis, Sire; qu'une conduite injuste, aliégale & tranquille, fût obscurcie de

nua-

DEDICATOIRE.

nüages , par les mauvais desseins des personnes tres-mal intentionées, mais seulement que pour établir plus solidement le merite de Vos Vertus éclatantes, pour relever Vôtre Gloire d'un nouveau lustre, & faire éclater les témoignages publics d'approbations, que tous les Hauts Alliez ont rendus à Vôtre Sageffe; enfin pour reserver à Vôtre Majesté, la plus grande partie de la gloire de sauver l'Europe de sa ruine, dans les guerres presentes, après avoir heureusement contri-

ÉPI TRE

bué à la disposition d'une
paix perdurable, dont tout
le monde aura l'obligation
à Votre Majesté.

Votre Gloire, Sire, est
dans un si grand éclat, que
Vos ennemis ne pourront
jamais l'obscurcir. On voit
tous les Ans Votre Majesté
à la tête de Ses Armées, &
de celles des autres Poten-
tats Vos Alliez, travailler à
la liberté de l'Europe, que
l'on voudroit opprimer.
Vous conservez cette heu-
reuse intelligence, qui fait
la force de leur grande, de
leur longue & de leur rare
Union,

DEDICATOIRE.

Union, & qui sera un jour
la cause de la conservation
de tant de Pais, que l'on
veut mettre sous le joug.
Vôtre Sagesse pareille à celle
de Cæsar, Vôtre Valeur, qui
surpasse celle d'Alexandre,
& cette rare Prudence, Sire,
par laquelle comme un au-
tre Annibal, Vous conduisez
ces grandes Armées, d'une
maniere admirable, sou-
tiennent ce concert avec
gloire, & le feront réussir
heureusement pour la tran-
quillité de l'Europe acca-
blée.

Sire, la Providence, qui

*

7

gou-

EPI T R E

gouverne l'Univers, & qui entretient l'ordre & la beauté de ce grand Monde, malgré les changemens & revolutions, qui en alterent continuellement la face, a suscité V^ôtre Majesté pour cela, qu'Elle L'a mise à la tête de trois puissans Roiaumes, afin qu'en travaillant au bien de vos sujets, V^ôtre Majesté peut au même temps procurer la felicité de l'Europe, & delivrer les peuples de cette sanglante & funeste guerre.

Je demande pardon à V^ôtre Majesté, Sire, si je
me

DEDICATOIRE.

me plains ici devant Elle
de quelques particuliers de
cette Ville, qui bien que de
même Religion que moi,
en apparence, travaillent
à me rendre odieux, & à me
détrier parmi les simples,
sous les pretextes specieux,
qu'un Religieux de Saint
François, a fait imprimer
deux Volumes dans cette
Ville, dediez à Vostre Maje-
sté, de l'histoire de la gran-
de Découverte, que j'ai faite
dans l'Amérique Septen-
trionale.

Jen'y travaille pourtant
que par l'approbation de

Vô-

LE ROITABLE

Votre Majesté, & la permission des Hauts & Puissans Etats de cette Province. Ainsi ces gens ne respectent pas, comme ils doivent, l'autorité sacrée de Votre Majesté, & la protection, qu'Elle a eu la bonté de m'accorder, non plus que l'honneur, que nos Seigneurs des Etats m'ont fait.

- Ces personnes passionnément attachées à leurs intérêts, reconnoîtront un jour leur erreur. Je n'ai point d'autre but en tout ce que je fais, que la gloire de Dieu, & que d'aller reconnoître, sous

DEDICATOIRE.

sous les ordres de Vôtre Ma-
jesté, le passage de la Chi-
ne & du Japon tant recher-
ché par les Anglois & Hol-
landois, par la Mer Gla-
ciale, afin d'éviter deux
fois la Ligne Equinoctiale,
qui cause tant de peine & de
retour. J'espere, Sire, que
j'y pourrai travailler, & je
suis moralement assuré, qu'
avec la grace de Dieu, on en
viendra à bout, avant la fin
de ce Siècle, par le moien de
notre Decouverte.

Par la même voie, Sire, le
nom du vray Dieu sera con-
nu, à une infinité de Na-
tions,

E P I T R E

tions , jusques à present in-
connués de nos Européens ;
& comme le Fils de Dieu à
predit, que son Saint Evan-
gile seroit prêché dans tout
l'Univers , la pieté des fi-
deles , s'est toujours accrue
& interessée dans l'accom-
plissement de cette Prophe-
tie, à l'égard des Peuples &
des Nations barbares.

Permettez donc , Sire ,
que je fasse connoitre à tout
l'Univers , que Dieu a re-
servé aux Soins de V^{otre} Ma-
jesté , la gloire de faire por-
ter le flambeau du même
Euangile , dans tant de pais
de

DEDICATOIRE.

de nôtre Découverte, qui
sont encore dans les tene-
bres de l'ignorance, je m'
estimerois heureux, par une
heureuse rencontre, de
pouvoir moi-même travail-
ler à l'instruction de tant de
Nations aveuglées, en leur
donnant connoissance de la
Vérité.

Ces Peuples sans nom-
bre, Sire, se feroient une
gloire extreme de se soumet-
tre à l'Empire de Vôtre Ma-
jesté, dont ils tireroient tant
d'avantages; on les verroit
fideles & obeissans, penetrez
de reconnoissance & d'a-
mour,

E P I T R E

mour, pour un Monarque si grand, si genereux, & si cher à ses Sujets. Ils se verroient au même temps heureusement amenez à la lumiere de l'Euangile, & tant de Nations qui ont été jusques à present, privées de la parole d'un Homme-Dieu, le reconnoitront à l'avenir pour leur Souverain Juge des vivants & des morts dans le Ciel, & Vôtre Majesté auroit la satisfaction de voir Son Nom Augusto reveré, dans tout ce nouveau Monde sur la Terre.

Je

DEDICATOIRE

Je prie le Ciel, Site, qui accompagne par tout la Justice de Vos Grandes Actions, qu'il lui plaise d'accorder toujours d'heureux succès aux entreprises glorieuses de V^ôtre Majesté, & de conserver V^ôtre Personne Royale dans la poursuite & la défense des interez, qu'Elle prend a cœur, de mon Roi tres-Catholique, & de tous ses Augustes Alliez, pour le bonheur de ses sujets, & de toute l'Europe opprimée, par cette guerre fatale.

Ce sont les Vœux, que je fais continuellement du
plus

EPI TRE DEDIC.

plus profond de mon cœur :
ma plus grande passion é-
tant d'adorer mon Dieu, &
de continuer ardemment à
rendre mes humbles servi-
ces à Vôtre Majesté; j'exe-
cuteray toujours fidelement
les Ordres, qu'Elle aura la
bonté de me faire donner,
& en reconnoissance je lais-
se cette marque publique
du plus profond & inviola-
ble respect avec lequel je
fais.

SIRE,

De Vôtre Majesté;

Le tres humble, tres obeissant,
& tres fidele Serviteur

JEAN LOUIS HENNERIN,

Missionnaire Recollet, &
Notaire Apostolique.

PREFACE.

L seroit inutile de vouloir engager le Lecteur par une preface étendue en faveur de ce volume, que je donne ici au public: comme la vérité est l'Amé & la propre essence de la Description des nouvelles Découvertes, ce troisieme Tome que je laisse des miennes à la posterité, n'a pas besoin d'être soutenu & autorisé par un autre endroit: la nouveauté & diversité ont leur attrait, quoique dans une Barbarie qui n'est pas encor policée: le plan de près de deux cents Nations différentes en langues, (dont j'ai fait mention dans ma Description de la Louisiane, dans un second & ce troisieme Volume, que nous avons decouvertis & parcourus avec le Sieur Robert Cavalier de la Salle,

en

P R E F A C E.

en ce Siècle) présentera aux curieux quelque sorte d'agrément.

Mais devant que de satisfaire à tout ce qu'on a pu objecter des livres que j'ai donné au public, j'ai trouvé bon de donner avis au Lecteur des approbations suivantes des Religieux de mon ordre, dont je retiens les originaux.

Je soussigné certifie avoir leu & examiné un livre intitulé la Description de la Louifiane nouvellement Découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France, avec les mœurs des Sauvages du même Pais; composé par le R. P. Louis Hennepin, Prédicateur Recollet, & Missionnaire Apostolique; & n'y avoir rien remarqué de contraire à la foi, & aux bonnes mœurs; mais qu'il est rempli de plusieurs réflexions & mar-

P R E F A C E.

marques tres utiles, tant pour travailler à la Conversion des Sauvages, qu'au bien même de l'Etat & du Roiaume. Fait en nôtre Couvent des Recollets de Paris, ce 13. Decembre 1682.

F. Cesarée Harveau, Lecteur en Theologie, Pere de Province, & Custode des Recollets de la Province de St. Denis en France.

J'ai leu un livre intitulé la Description de la Louisiane nouvellement Découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France, avec les mœurs des Sauvages de ce país la, dans lequel, non seulement, je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi de l'Eglise Catholique, Apostolique
**
&

P R E F A C E.

& Romaine, aux Loix du Roiaume & aux bonnes mœurs, mais de plus, qui donne des grandes lumieres pour établir la foi de Jesus Christ dans ce Nouveau Monde, & pour étendre l'Empire de nôtre Invincible Monarque dans un grand pais, abondant en toutes sortes de biens. Fait en nôtre Couvent des Recollets de St. Germain en Laye ce 14. Decembre 1682. & signé.

F. Innocent Micault, Definiteur des Recollets de la Province de St. Denis en France, & Commissaire General en la Province des Recollets de St. Anthoine en Artois.

1. *Je suis persuadé qu'il y a bien des gens de nôtre Religion Romaine jaloux de mon bonheur, ou prevenus de*
de

P R E F A C E.

de passion, qui travaillent à me rendre odieux, & à me décrier parmi les simples, sous un prétexte specieux, qu'un Religieux de Saint François souhaite, qu'un Roi protestant lui facilite la promulgation de l'Évangile, dans tant de vastes Contrées de nos Découvertes; Il m'est facile de convaincre ces pures momeries; ces Critiques sçavent, que toutes les choses ont deux faces, & qu'on les tourne comme l'on veut, mais peuvent ils en conscience blâmer les Puissances les plus Sacrées de l'Europe, qui agissent & vivent de concert pour le bien de leurs Etats, avec Guillaume III. Roi de la grande Bretagne; & quand bien même sa Majesté Britannique étendrait ses Monarchies, parmi tant de Nations Barbares, n'est il pas plus juste qu'une infinité de Peuples, aient la

P R E F A C E.

qualité de Chrétien, que celle d'être sans foi, sans Loix & sans Dieu? ces Critiques devroient être bien aises, que par la connoissance, que je donne de nos grandes Decouvertes; la Nation Angloise, & des Provinces Unies viennent à retirer de l'Atheïsme tant de Barbares ensevelis dans les tenebres de l'ignorance, & ceux, qui me censurent, ici, ne jouissent ils pas de la liberté de nôtre Religion, sous les bons plaisirs de Guillaume III. Roi d'Angleterre? de l'aveu duquel j'espere de contribuer à l'extension du Roiaume de Jesus Christ; je passerois d'ailleurs, pour ingrat, si je ne reconnoissois ce grand Monarque des Anglois, qui jadis ont fait tant d'honestetez, & des offres si avantageux à nos Missionnaires Recollets dans l'Amerique, comme le Lecteur pourra reflechir sur la fin de ce mien volume, en un mot:

P R E F A C E.

mon Roi tres-Catholique, son Altesse Electoralle de Baviere, le consentement par écrit des Superieurs de mon ordre, l'integrité de ma foi & l'observance Reguliere de mes Vœux, que sa Majesté Britannique me laisse, sont les meilleurs garands de la droiture de mes intentions, & qui me mettront à l'abry de mes persecuteurs & injustes Censeurs.

2. Il y en a qui ne peuvent bien comprendre, comme j'ai pu faire tant de chemin, en si peu de temps, le long du Fleuve Meschasipi, mais ils ne sçavent pas, qu'on peut, avec des Canots d'écorce, faire des 20. 25. à 30. lieües tous les jours, à force d'avirons, & même davantage, quand on se sent presse; & quand bien même nous n'eussions fait, à trois que nous étions, que dix lieües chaque journée; en trente jours, nous pouvions aisément faire trois

P R E F A C E .

cents lieues. Et pendant les temps, que nous avons employez depuis la Riviere des Illinois, jusques à l'embouchure de Meschasipi dans le Sein de Mexique, si nous avions voulu faire plus grande diligence en Canot, nous eussions pu faire le chemin deux fois.

3. Il y a des gens particuliers peu Chrétiens, qui ont conspiré ma ruine pour quelques interez sordides pretendus, par ce que je leur donnois de l'ombrage, & pour m'empêcher de faire imprimer mes Decouvertes, ils ont dit, ou faire dire à mes Libraires d'Utrecht, que tout ce que je leur donnois à imprimer, n'étoit qu'une repetition de la Description de nôtre Louifiane, & qu'ils en avoient veu une traduction Flamande; ces gens Passionnez sont dignes de compassion, & dignes de blâmes; mais il est

P R E F A C E.

est aisé de faire connoître leurs impostures ; comment est ce , que de mon premier Livre de la Louifiane , qui consiste en 19. ou 20. Fæuilles d'impression , j'aurois pu faire deux autres Volumes , chacun de 20, a 25. Fæuilles , comme il paroît visiblement ? Le premier ayant été dedié au Roi de France , & mes deux autres derniers à Guillaume III. Roi de la grande Bretagne ? Franchement il faut avoir un front d'airin , pour en faire ainsi accroire aux gens. Il est vray que j'ai fait mention de ma Louifiane dans mes deux derniers Volumes , ne pouvant pas m'en dispenser , les Puiffances qui m'ont employé , l'ont ainsi souhaité , & cela doit suffir ; mais ces Calomniateurs par la suppression de mon ouvrage , ne butoient qu'à me debusquer d'Utrecht ; mais ces Im-

P R E F A C E.

posteurs ne me montreront jamais dans ma Louisiane, la Découverte, que j'ai faite depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois sur le Meschafipi, jusqu'au Sein de Mexique, ni le Voiage de Monsieur de la Salle, que j'ai inseré, avec mes reflexions dans mes deux derniers Volumes, avec d'autres additions de mes memoires considerables, que je n'avois point encor mises en lumieres, quand bien même j'aurois fait paroître en partie ma Louisiane dans mes deux derniers Tomes; c'est mon ouvrage; j'en peux, & j'en dois faire mention, pour faire connoître mes Découvertes entieres; ce n'est pas le premier Auteur, qui auroit fait plusieurs editions d'un premier livre, & qui y auroit fait en suite ajouter des memoires, qu'il auroit obmises exprés, comme je l'ai fait

P R E F A C E.

fait effectivement dans mes deux derniers Volumes, que je dedie à un Roi, à qui on ne fait point accroire, comme ces esprits d'araignées font aux simples, qui sont duppes de ces Critiques, & lesquels n'ayant jamais fait d'actions en leur vie que fort communes, sont fachez quand d'autres font quelque chose d'extraordinaire contre leur sentiment rempli souvent de bassesses.

4. Il y a un sçavant Critique particulier, qui a ici reflechi sur le temps d'environ onze Ans de ma Découverte, mais il ne voit pas que je compte toutes les allées & venues, que j'ai faites, & les sejours particuliers, que j'ai été obligé de faire, avant que donner une connoissance parfaite au public de nos grands Voiages, si bien qu'en comptant l'Année 1674. de mon depart immédiatement après la

P R E F A C E

Bataille de Senef, où je me suis
trouvé souvent exposé aux perils
de la vie, jusques à l'Année de la
seconde édition de ma Description
de la Louisiane, qui fut en 1688.
par cette supputation, j'aurois été
occupé dans mes travaux de Voia-
ges, & à faire imprimer mes De-
couvertes, pendant quinze Ans,
qui feroient quatre Ans da-
vantage, que les onze Ans, que
j'ai fait connoître au public; &
comme l'on dit: la critique du
nommé Scaliger n'est pas toujours
seure, & il y a fort peu d'Auteurs,
qui n'aient toujours quelques bour-
rus Critiques; j'ai bien trouvé des
esprits & des humeurs plus Criti-
ques dans cette Ville d'Utrecht, qui
ont taché, & qui continuent de
m'abîmer s'ils pouvoient, ces der-
niers me sont plus pernicieux que
cet homme de lettre, qui est disti-
gué

P R E F A C E.

gué par ses merites particuliers, & qui par honnesteté n'en à rien dit, en particuliere conference, que j'ai eu avec lui.

5. Il se trouvent encore d'autres Critiques fort bourrus, qui disent que parmi les Sauvages, où j'ai été, que ces Barbares nomment, en leur langue, le Soleil par le nom de Louis, & que j'ai dit cela expres pour Flatter le Roi de France; comme si Louis 14 n'avoit point d'autres panegiristes, & attendoit après moi, pour cet éloge; il n'y a point de plus beau panégirique des grands hommes, que leurs actions; ce que j'ai dit, je le reitere, car étant parmi les Issati & Noduessans, dont j'ai été fait Esclave dans l'Amérique, l'un des Chefs desquels, nommé Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour son fils, pendant le séjour, que j'ai fait avec

P R E F A C E.

lui & parmi ces Barbares, pour apprendre leur langue; jamais je ne les ai entendu parler du Soleil, que par l'expression du mot de Louis; il est vray que ces Sauvages nomment aussi la Lune Louis, mais ils font cette distinction, qu'ils appellent la Lune Louis basatche, qui veut dire en leur idiome, le Soleil qui paroît pendant la nuit, si ces Critiques ne me croient pas, je pourai dire d'eux avec l'Apostre: quod ignorant, blasphemant, qu'ils blasphement ce, dont ils sont ignorans.

6. D'autres non moins Critiques, n'ayant plus rien à dire de mon premier Volume que j'ai dédié a Guillaume III. Roi de la grande Bretagne, après tout disent ils: le Pere Hennepin ne dit rien d'extraordinaire dans son livre, ces pecores du bon Dieu se rendent ri-
di-

P R E F A C E.

dicules & dignes de mépris, peut on rien dire de plus extraordinaire, que de faire mention comme je fais, de 4. a 5. Lacs, qui sont de 3. de 4. de 5. & l'un de 700. lieües de circuit, que nous pouvons appeller des Mers douces, & où jamais Navire, n'a paru, que celui de 60. Tonneaux, que nous y avons construit, & avec lequel nous avons navigez de Lac en Lacs, plus de cinq cents lieües de chemin, avec admiration de tous les Sauvages de ce grand Continent, qui ne pouvoient comprendre ce Fort ambulant, d'une Nation à l'autre, & quand ils entendoient le bruit du Canon que nous y avions conduit, ces Barbares crioient que le tonnaire les alloient abîmer? peut on rien de plus extraordinaire, que le grand Sault de Niagara? que j'ai décrit, & qui est la plus grande &

P R E F A C E.

La plus prodigieuse Cascade ou cheute d'eau de l'Univers. Veu que cette Cascade vient à tomber d'une hauteur de 6. a 7. cents pieds, & provient de ces grands Lacs qui forment le grand Fleuve de St. Laurent? Peut on rien de plus extraordinaire que de décrire un país, que nous avons decouvert, qui est plus grand que l'Europe, & rempli de plus de deux cents Nations de langues differentes & dont jamais historien n'a fait mention devant moi, & que j'amaís aucunes Cartes, n'y mappes-mondes, n'ont fait connoître au public, qu'après moi? ces Critiques feroient mieux d'admirer ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, & d'adorer par le silence ce que leur langue n'est pas capable d'exprimer par le discours, parce qu'ils n'ont jamais rien veu, que de commun & que quelques coins de país borné. Les

P R E F A C E

7. Les hommes d'un petit genie, & qui sont peu versez dans la connoissance des pais étrangers, ont accoutumé de blâmer ce qu'ils ne peuvent comprendre. Ils s'imaginent qu'on se moque d'eux, quand on leur parle d'un pais plus grand que l'Europe, par ce qu'ils ne se figurent rien de plus étendu, que cette partie du monde, dans laquelle ils habitent. Ils ont même accoutumé de se représenter le Canada comme un pais renfermé dans les bornes étroites de la plus petite partie de l'Amérique.

Ceux, qui lisent les Relations de divers Voyages, qu'on a faits dans les diverses parties du monde, pour les découvrir, sont persuadez du contraire. On sçait donc aujourd'uy qu'il n'y a rien de plus faux que ce préjugé. J'ai fait voir en effet par le Volume précédent

P R E F A C E.

dent, que j'ay publié, que le Canada par exemple comprend plus de sept cents lieües de pais, depuis l'Isle percée & la grande Baie, en remontant le grand Fleuve St. Laurent. J'ai fait ce Voiage jusques à sa source, & j'ai reconnu, qu'il se forme de plusieurs grandes Rivieres, & des surmentionnez cinq grands Lacs, ou Mers douces, lesquels nous avons parcourus en Navires, ou en Canots d'écorce, comme on peut le voir dans les Cartes que nous avons données.

Je puis dire la même chose de l'incomparable Fleuve Meschasipi, lequel est encore de plus grande étendue, que celui de St. Laurent. J'ai mis aussi dans la Carte generale de ma Découverte le grand Fleuve des Amazonas, que l'on voit au delà de Ligne équinoctiale dans l'Amérique meridionale, ce-
pen-

P R E F A C E.

pendant je ne le crois ni si grand, ni si étendu que le Meschasipi, il n'est pas même d'une aussi grande force que le Fleuve de Saint Laurent. La raison en est, qu'à côté de ces deux Fleuves on trouve des Vastes Provinces habitées par plus de deux cents Nations de langues différentes. Tout cela me fait conclure, que le país de terre ferme, que j'ai nouvellement Découvert, est beaucoup plus grand que toute l'Europe ensemble, & qu'en effet on y pouroit former les plus Vastes Empires, qui soient au Monde.

J'ai fait dessein dans ce Volume de décrire ces divers país, que j'ai visitez, d'en faire connoître le terroir, les fruits qui y sont produits, & le commerce qu'on y peut faire, & en même temps le genie, & les mœurs des habitans, qu'on y trou-

P R E F A C E.

y trouve, du moins autant, que cela paroît nécessaire, pour l'intelligence de la matiere, que je traite. Dans cette veüe, je crois, qu'il est à propos d'y joindre le *Voiage*, que le *Sieur Robert Cavelier de la Salle* à fait depuis moi. Je donneray donc ici un état abrégé de toutes choses, qui suffira cependant pour l'instruction du Lecteur, nous reduirons ce Volume en Chapitres comme le precedent.

Je feray connoître vers la fin de ce Tome le peu de conversions des Sauvages, non obstant les grands soins des Missionnaires zelés, & habils, qui travaillent depuis près d'un Seicle, à defricher la vigne du Seigneur dans le Canada. C'est ce qui nous oblige de reconnoître, avec un respect Religieux, les bontez incomprehensibles de Dieu, qui nous a appellé à sa connoissance,

pen-

P R E F A C E.

pendant qu'il laisse tant de peuples dans les tenebres de leur aveuglement, étant sans Dieu, sans foi & sans esperance, aiant encor les yeux fermez à la lumiere des veritez de l'Evangile.

Je suis moralement convaincu au reste, que toutes les Nations, que nous avons Decouvertes le long du Fleuve Meschasipi, seront plus susceptibles du Christianisme, que les autres, par ce qu'ils sont plus dociles, moins Farouches & plus debonnaires, que les peuples, qui habitent vers le Nord. Ceux-ci ont quelque chose de plus Farouche dans l'esprit, & par consequent ils sont moins faciles à persuader, & font paroître même plus d'opiniatreté, que les Nations du Midi.

Pour rendre ce Volume ici plus intelligible au Lecteur, j'ai fait
des

P R E F A C E.

des réflexions sur le dernier
Voiage du Sieur Robert Cave-
lier de la Salle, que j'y rappor-
te, par ce que j'ai plus de con-
noissance de ces Vastes pais que
le R.P. Chrétien le Clercqz, Di-
finiteur actuel de nos Recollects
d'Artois, qui en a publié l'histoi-
re, ce Pere, pour qui j'ai bien de
l'estime & dont j'ai toujours été
Amy; a une parfaite connoissan-
ce de l'histoire Gaspesienne, qu'il
a donné au public, & du Cana-
da, où nous avons demeurez
cordialement ensemble, mais il
n'a peu parler si scientifique-
ment que moi des peuples de nôtre
Louisiane, il n'a été qu'en Ca-
nada & a Gaspée, qui est entre
Baston & de l'Isle percée, où j'ai
sejourné en qualité de Missio-
naire, pendant un Esté entier
pour des Pécheurs, qui y pa-
rois-

P R E F A C E.

roissent tous les Ans , avec plusieurs Navires ; de sorte qu'il n'a pu parler d'un país, où il n'a jamais été , que par les memoires d'autrui. La grande Baye de Gaspée située dans la Cadie , sur le bord de l'Océan & du Canada, où ledit Pere le Clercqz a été Missionnaire, sont distants plus de douze cents lieües, des terres de nôtre Louisiane. D'ailleurs le Pere le Clercqz a eu communication du journal de ma Découverte, dont j'avois laissé prendre la copie au R. Pere Valentin le Roux, Commissaire Provincial en Canada, comme je l'ai remarqué dans le Volume, qui a precedé. A quoi le Pere le Clercqz à joint ce qu'il a pu recueillir des memoires du Pere Zenobe Mambré Recollet, pendant qu'il étoit à
Que-

P R E F A C E.

Quebec: il est constant d'ailleurs, que tout le Style du Pere le Clercqz, est celui du R. Pere Valentin le Roux.

J'aurois bien de la repugnance d'avoir le nom de faire semblables pas de Clercqz, il me souvient a peu près sur ce sujet, du Sieur de Boileau qui a écrit ces vers suivans:

Menage ce pauvre Poëte
Dit, qu'il a fait mon épitete,
Le plus commun est au-
jourd'hui,

De jouïr des œuyres d'autrui.

Je ne trouve pas étrange, que ledit Pere le Clercqz ait eu dessein de faire honneur en cela au Pere Zenobe membré Recollect, qui étoit son Cousin, & qui avoit été mon Compagnon dans le commencement de mon Voiage, que nous fîmes ensemble

P R E F A C E.

ble jusques aux Illinois, où il demeura, comme je l'ai fait connoître dans mon autre Volume, pendant que je continuay nôtre Découverte. Je suis bien aise, qu'on sçache, que le Pere Zenobe étoit mon Amy, & qu'ainsi je ne pretend pas de nuire à sa reputation; nous avons toujours vécu ensemble avec beaucoup de cordialité, & le Pere Zenobe étant du retour de l'Amérique, il me vint rendre visite dans nôtre Couvent des Recollets du Chasteau Cambresis, ou j'étois alors vicaire & Superieur actuel. Après l'avoir receu fort candidement, il me dit qu'il retournoit dans ces pais-là avec le Sieur de la Salle, pour descendre depuis les Illinois, jusques au Golphe de Mexique, par le Fleuve Meschassipi, & qu'é-
tant

P R E F A C E.

tant là, il auroit le loisir de faire des observations plus exactes, que celles que j'y avois pu faire en 80. par ce qu'ils pretendoient de s'y rendre à mains fortes, & hors d'insultes des Barbares.

Le Voiage du Sieur de la Salle ne s'est fait depuis cette Riviere des Illinois, jusques au Golphe de Mexique, que deux Ans après moi. J'avois fait le mien en 1680. & il n'y alla qu'en 1682. D'ailleurs après m'avoir rendu le mechant office auprès du Pere Hiacinthe le févre, dont j'ai fait mention dans l'avis au Lecteur de mon Volume precedent, le Sieur de la Salle manqua de Politique à mon égard. Il pouvoit bien s'imaginer en effet qu'après, que ledit Pere Hyacinthe auroit
pro-

P R E F A C E.

procuré mon exile hors de France, se couvrant du manteau, que j'étois sujet d'Espagne; je ne manquerois pas de donner la connoissance de nos grandes Découvertes de l'Amérique à des gens, qui auroient plus de Charité pour moi que n'en ont eu ledit Pere Hyacinthe & le surmentionné Sieur de la Salle.

Après tout, les hommes n'ont que leur temps, toutes leurs intrigues auront une autre face devant le Tribunal de Dieu.

Tout cela joint ensemble fait voir, que tous ces gens, n'ont rien veu qu'après moi, & que même la pluspart de leurs Relations sont tirées de mon journal, qu'ils ont entre les mains, par le moyen des dits R. R. Peres Hyacinthe le Fèvre, & Valentin le Roux, ainsi le Lecteur doit être assuré de la verité de mon Hi-

sto-

P R E F A C E.

stoire, & de tout ce que je dis de ces Vastes Pais, que j'ai vizitez le premier de tous les Européens, Il est vray que j'y ai bien eu des monstres à vaincre, & des precipices à passer, mais enfin Dieu m'a fait la grace d'en venir à bout, & de les surmonter, Il y a un endroit à l'Isle du Mon-treal en Canada qui est de 25. lieues de circuit, où le Sieur de la Salle a commencé des habitations, qui se sont depuis élevées, en une grande Bourgade, qui s'appelle maintenant la Chine, par ironie, par ce que demeurant en ce lieu là, les habitans lui ont souvent entendu dire, que désqu'il se seroit saisi des Mines de Ste. Barbe dans le nouveau Mexique, qu'il se vouloit rendre un jour à la Chine & au Japon par les Découvertes, que nous avons faites depuis en-

sem-

P R E F A C E.

semble, sans passer la Ligne Equinoctiale, & qu'il trouveroit moien de se rendre à la Mer du Sud, qui borde les terres de nôtre Louifiane, comme le Lecteur peut ſçavoir par la Carte generale, que j'ai miſe dans mon Volume precedent; toutes les eſperances, qui faiſoient la paſſion predominante de cet excellent Voiageur, & les mines, pendant nôtre ſejour de Fort de Frontenac, ne roulerent que ſur ce grand deſſein de nous rendre à la Mer pacifique contiguëe aux terres de nôtre Louifiane, ceux qui ont l'intelligence des Cartes, que j'ai données au public cy devant, reconnoiſtront aiſément la verité de ce que je dis; il y a pluſieurs Auteurs ſçavans dans les Mathematiques, & verſez en Geographie, qui aſſeurent, que le Japon tient

P R E F A C E.

aux terres de l'Amérique Septentrionale ; & Monsieur le Docteur Grævius , l'un des plus sçavans de nôtre Siècle dans les histoires , aiant considéré meurement nôtre grande Découverte , m'a fait l'honneur , dans une assemblée d'hommes habils & distinguez en merite dans cette Ville d'Utrecht , de dire ; qu'il croioit effectivement , que le Japon n'est point une Isle , comme on l'a fait , mais que les terres de ce grand Empire aboutissent au grand Continent de nôtre Louifiane ; j'ai joint au Chapitre 37. de mon Volume precedent , une preuve de cette verité ; à toutes les opinions de ces grands hommes , par une demonstration des Sauvages , qui venoient en Ambassades des terres occidentales , aux Issati & Nadoïessans , où j'ai demeuré

com-

P R E F A C E.

comme fils adoptif, de l'un des Premiers Capitaines de ces Barbares, dans la grande Cabanne duquel, ces Ambassadeurs des terres occidentales, m'ont assuré par truchement, qu'il n'y avoit point de Detroit d'Aguien, comme on a cru jusques à present, ce qui nous fait croire que les vastes Contrées de l'Amérique Septentrionale, sont contiguées des terres du Japon, & qu'elles ne sont point séparées par aucunes Mers, ni de Detroit d'Aguien prétendu; quelques efforts, comme j'ai fait connoître cy devant, que les Anglois & Hollandois, les plus grands Navigateurs de l'Océan, aient pu faire du passé, pour se rendre à la Chine & au Japon par la Mer Glaciale, ils n'ont pu y réussir jusques à present; mais si les Puissances, qui m'ont fait l'hon-

P R E F A C E.

neur de m'emploier, nous font retourner dans nos vastes Découvertes; nous trouverons infalliblement un passage commode, pour nous rendre des terres de nôtre Louifiane, dans la Mer pacifique, par des Rivieres, qui portent des gros vaisseaux, situées au delà du fameux Fleuve de Meschasipi; d'où il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon, sans passer par deux fois la Ligne Equinoctiale, comme on a été obligé de faire jusques à present, avec la perte de tant d'hommes.

Pour preuve de la croiance, que j'ai de cette Loüable entreprise, je m'offre de tout mon cœur, de retourner pour ce sujet dans nos Découvertes; & pour un si genereux dessein de la gloire de Dieu, je ne dois point avoir moins de zele, que nos Anciens Recolleets ont eu dans
le

P R E F A C E.

le Roiaume de Voxu, partie Orientale du Japon, & dont le Roy reconnu jadis par leurs predications, la Religion du vray Dieu, & où ce Monarque fit bruler plus de 800. Idoles par tout son Empire, & il deputa en 1613. une fameuse Ambassade de cent gentils hommes, qui s'embarquerent le 28. Octobre 1613. & aborderent en Espagne le 10. Novembre 1614. sous la conduite du R. Pere Louis de Satello, Recolleët, qui presenta l'Ambassadeur dudit Roiaume du Japon, à nôtre Roy très Catholique, & depuis à Sa Sainteté, assurant, que son Roy & ses sujets reconnoissoient le vray Dieu des Chrétiens, & qu'ils renonçoient à l'Idolatrie.

Le Lecteur doit remarquer qu'à l'An 1540. & 41. l'Espagne a-

P R E F A C E.

voit déjà conquis plus de cent Roiaumes, & une des plus vastes étendues de païs, que l'Europe n'est grande de trois fois, pendant que nos Religieux de Saint François, les premiers, & les seuls Ouvriers Evangeliques, avoient soumis une partie des sujets du Japon à l'Empire de Jesus Christ.

Je ne dois point avoir moins d'émulation, pour l'achevement de nos grandes Decouvertes, que le fameux Christophe Colombe, accompagné de nos Religieux de Saint François, l'An 1492. & 93. qui ont fait la celebre Découverte des Indes Occidentales, autrement de l'Amérique.

Le chemin raccourci de la Chine, & du Japon, par nos Découvertes, sera autant, & plus considerable aux Siecles futurs, que les Dé-

cou-

P R E F A C E.

couvertes, que l'on a faites jusques à present, aux Indes Orientales, & au Nouveau Mexique, dans les Indes Occidentales, & dans l'Amérique Septentrionale.

Et comme par la grace du Seigneur, j'ai des patentes & mes obeissances de mon General, & des Supérieurs Majeurs de mon Ordre, pour retourner dans toute l'étendue de l'Amérique en qualité de Missionnaire, l'issue de mon retour en tant de Vastes Contrées, si les Puissances le veulent, fera, Dieu aidant, connoître la droiture de mes bonnes intentions à tout l'Univers; & je peux dire sans affectation, que trouvant, comme j'en suis moralement assuré, par mon retour, le chemin abrégé de la Chine, & du Japon, comme je n'en doute nullement,

P R E F A C E.

ment, & que cette mienne Découverte, que j'ai faite, & que je feray, avec la grace de Dieu, seront les plus belles & les plus mémorables de ce Siècle present, & à venir.

Le Lecteur peut remarquer encore, que les établissemens, que les Nouvelles Colonies pourront faire dans nos Découvertes, se feront peu à peu par des personnes séculières, & Laiques, & qu'on peut s'asseurer, qu'après un grand nombre de Siècles, les Religieux de Saint François n'auront pas plus de droit, que le premier jour, sur les fonds, & les terres de ces Vastes Contrées; au lieu que le pais venant un jour à se peupler, il se trouveroit, que les principales Seigneuries, les fermes, & les meilleurs fonds seroient

P R E F A C E.

roient possédez par quelques Missionnaires particuliers, Maîtres également du spirituel, & du temporel, comme nous pourrions faire connoître dans un troisième Volume dans cette Ville d'Utrecht, si on le trouve pour agreable pour le bien du public, que je prefereray, toute ma vie, au bien particulier, sans choquer qui que ce soit, quelque obstacle que j'ai essuié des personnes, qui m'en ont voulu, sans que je leur en aie donné sujet, même de ceux qui ont retenu injustement de l'argent, que je leur ay donné d'avance, pour ma subsistance, me payant d'ingratitude insigne, & qui m'ont dénigré, au lieu de me rendre ce que je leur avois avancé pour ma nourriture, que le Roy d'Angleterre Guillaume III. m'a don-

P R E F A C E.

*né, depuis que je suis ici par son
aveu, & qui m'a fait l'honneur de
me demander pour cet effet à mes
Superieurs.*

T A-

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

C H A P I T R E I.

LE Sieur de la Salle entreprend la
Découverte du Meschassipi par le
Golphe de Mexique , & établit une
espece de Colonie à la Baye de St. Louis.

Pag. 1

C H A P I T R E II.

*Avantures malheureuses, qui arri-
vent au Sieur de la Salle.*

19

C H A P I T R E III.

*Avantures malheureuses de deux
Voies, que le Sieur de la Salle en-
treprend, pour se rendre chez les Illi-
nois.*

36

*** 7

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE IV.

Suite des aventures malheureuses du Sieur de la Salle, qui cherchoit le Fleuve Meschafipi. On le reçoit agreablement parmi les Cénis, d'où il part, pour continuer sa Découverte. 50

CHAPITRE V.

Courte Description du Fort Louis: De la Situation avantageuse, & de la beauté des terres voisines. 64

CHAPITRE VI.

Départ du Sieur de la Salle de la Baye de Saint Louis, pour se rendre chez les Illinois. 67

CHAPITRE VII.

Le Sieur de la Salle est malheureusement assassiné par les gens, qu'il conduisoit. Trois hommes tuez avant lui. 73

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE VIII.

Reflexions de l' Auteur de cet Ouvrage sur la vie & sur la mort du Sieur de la Salle, dont les assassins se tuent les uns les autres. 80

CHAPITRE IX.

Les Cénis donnent le moyen au Sieur Cavelier Prêtre, au Pere Anastase, & à ceux, qui les accompagnoient, de continuer leur route parmi plusieurs Nations Sauvages. 89

CHAPITRE X.

Voiege du Sieur Cavelier Prêtre, & du Pere Anastase Recollet, en Pyroque, pour se rendre aux Illinois, & plusieurs autres circonstances, qui concernent leur retour. 100

CHAPITRE XI.

Reflexions de l' Auteur sur le Voiege de la Chine. Créance de la plus-part

TABLE DES CHAP.

part des Sauvages de l'Amérique Septentrionale, touchant une espèce de création du Monde, & touchant l'immortalité de l'Âme. 112

CHAPITRE XII.

Moyens, par lesquels on peut convertir les Sauvages. Qui sont ceux, à qui l'on doit refuser, ou administrer le Baptême. 126

CHAPITRE XIII.

Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne reconnoissent aucune Divité. Des prétendues Âmes des animaux terrestres. 135

CHAPITRE XIV.

Des grandes dissensions, que l'on trouve à convertir les Sauvages, de la prière par routine & du Martyre. 143

CHAPITRE XV.

La manière dont les Sauvages font leurs 149

TABLE DES CHAP.

leurs festins.

148

CHAPITRE XVI.

*Maniere d'adopter des Européens
parmi les Sauvages.*

155

CHAPITRE XVII.

*Mariage des Sauvages de l'Améri-
que Septentrionale.*

159

CHAPITRE XVIII.

*Des remedes, dont se servent les Sau-
vages dans leurs maladies. Ils ont des
Charlatans parmi eux, Opinion, qu'ils
éurent du Baptême d'un enfant, pen-
dant que l'Auteur étoit parmi eux.*

169

CHAPITRE XIX.

*Quelle est la complexion des Sauva-
ges.*

176

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE XX.

*Description des Sauvages, qui sont
babillez, & de ceux, qui ne la sont
pas.* 181

CHAPITRE XXI.

*Des jeux, & des divertissemens des
Sauvages.* 189

CHAPITRE XXII.

*Maniere, dont les Sauvages font la
guerre. Ils sont fort portez à la ven-
geance.* 195

CHAPITRE XXIII.

*Cruauté des Sauvages en general, &
des Iroquois en particulier.* 204

CHAPITRE XXIV.

Politique des Sauvages Iroquois.
213

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE XXV.

De la maniere, dont les Sauvages chassent aux bêtes sauvées. Industrie admirable des Castors. 217

CHAPITRE XXVI.

Maniere, dont les Sauvages ont accoutumé de pêcher. 226

CHAPITRE XXVII.

Des Ustensiles, dont les Sauvages se servent dans leurs Cabannes. Maniere extraordinaire de faire du feu. 232

CHAPITRE XXVIII.

Maniere, dont les Sauvages enterrent leurs morts. De leur fête des morts avec quelques reflexions sur l'immortalité de l'Âme. 238

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE XXIX.

Des Superstitions des Sauvages & de leurs créances ridicules. 246

CHAPITRE XXX.

Des obstacles, que l'on trouve à la conversion des Sauvages. 256

CHAPITRE XXXI.

Manières barbares, & inciviles des Sauvages. 267

CHAPITRE XXXII.

De l'humeur indifférente des Sauvages. 276

CHAPITRE XXXIII.

De la beauté, & de la fertilité du Pays des Sauvages. Que l'on peut aisément

T A B L E D E S C H A P.

sement établir de puissantes Colonies au Nord, & au Sud. 280

C H A P I T R E X X X I V.

Les manières, dont les Sauvages tiennent leurs Conseils. Leurs usages politiques contre leurs ennemis, & leurs cruautés contre les Européens. Comment on les peut arrêter. 298

C H A P I T R E X X X V.

Moyens propres à établir de bonnes Colonies. Pensées des Sauvages touchant le Ciel, & la Terre. 311

C H A P I T R E X X X V I.

Histoire de l'irruption, que les Anglois firent dans le Canada en 1628. Prise de Quebec, Capitale de ce pais en 1629. Traitement tres-bonneste qu'ils firent aux Recollets de cette ville. 343

C H A.

TABLE DES CHAP.

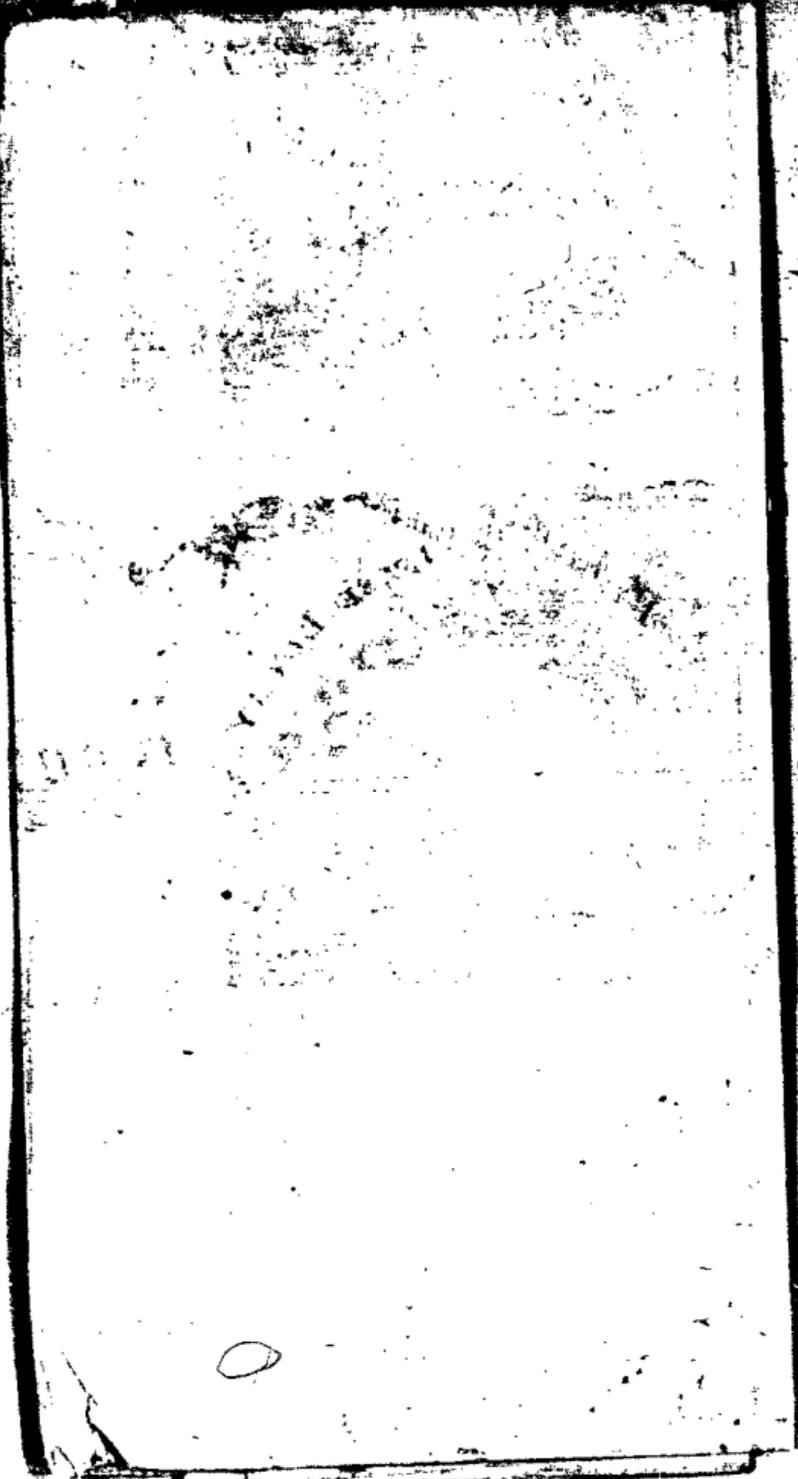
CHAPITRE XXXVII.

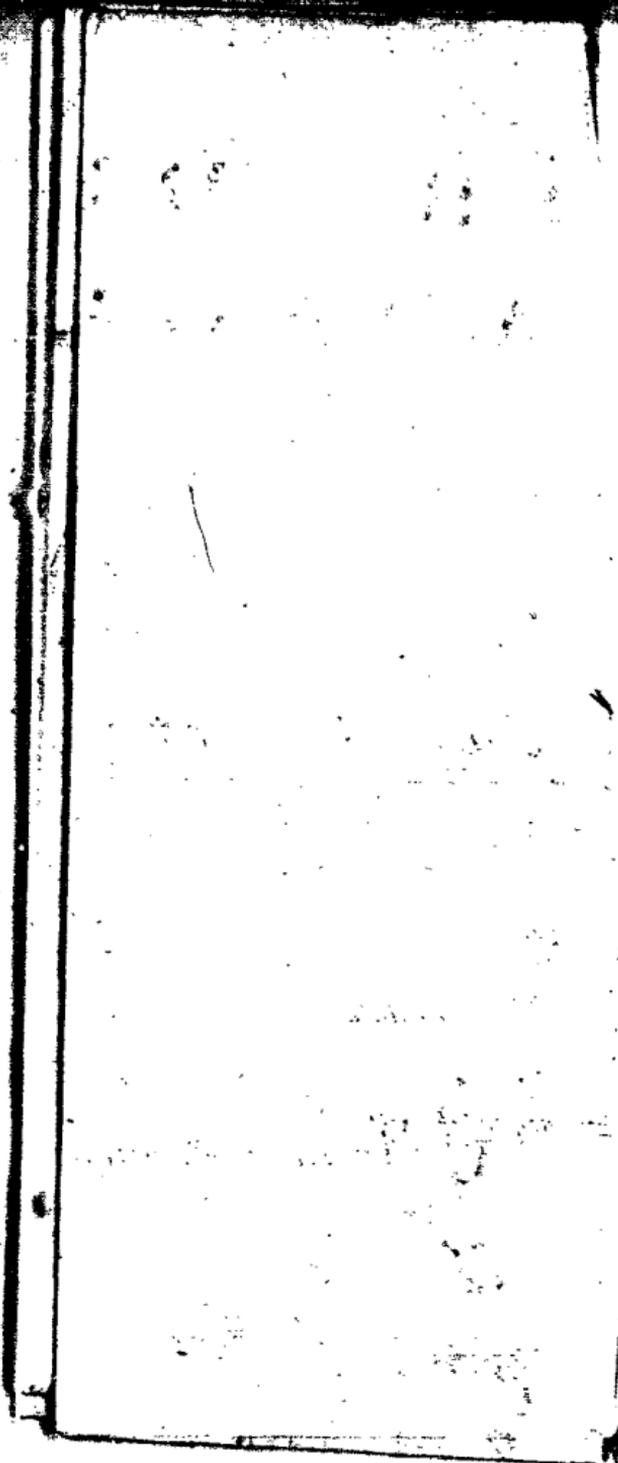
Comme les Religieux de Saint François ont devancé, par toute terre habitable, les Pères Jéfuites, dans les Admissions. 370

CHAPITRE XXXVIII.

Sentiment qu'un Missionnaire doit avoir dans le peu de progrès, qu'il trouve dans ses travaux. 383

VOYA





VOYAGE

d'un País

PLUS GRAND QUE

L'EUROPE,

Nouvellement découvert entre la Mer
glaciale & le Nouveau

MEXIQUE.

CHAPITRE I.

*Le Sieur de la Salle entreprend la
Découverte du Meschasipi par
le Golphe de Mexique, & éta-
blit une espèce de Colonie à la
Baye de St. Louis.*

LEs hommes doivent se paier
de raison en toutes choses,
& quand ils ne peuvent pas
excuser l'intention de ceux,
dont ils ont reçu quelque chagrin, il
faut au moins, qu'en bons Chrétiens
ils attribuent plutôt à leur préocupa-
A tion

SEPTEMRION



TERRE DE BISSO
MER DE IESSO
CATHI
MER VERMILLE
MEXIQUE

NOUVELLE
BRETAGNE
ACCADIE
FLORIDE
MER DE CANADA

IRLANDE
ANJOLETTE
La Manche
PARTIE DE FRANCE
PARTIE D'ESPAGNE
PARTIE D'AFRIQUE

GOLFE DE MEXIQUE
Bahama
Iles de la Louisiane
Tropique du Cancer

OU NOUVELLE ESPAGNE
I de Cuba
I de Jamaïque
I de St. Christophe
I de St. Domingue
Iles des Antilles Françoises
Caracas

MER DE AMERIQUE
Ligne Equinoctiale

S U D
MERIDIONALE
PERU



CARTE
D'UN NOUVEAU
MONDE.
ENTRE LE NOUVEAU
MEXIQUE.
ET LA MER GLACIALE
Novellement decouvert par le
R. P. Louis Hennepin
Missionnaire Recollet natif d'Aix
en Hainaut
dedicé a sa Majesté
Chrétienne le Roy
Guillaume Troisième

250 260 270 280 290 300 310 320 330 340 350 360
MIDI

2 *Nouveau Voyage Entre la Mer*
tion qu'à leur malice. J'ai demeuré
près de trois ans en qualité de Missio-
naire avec le Sieur Robert Cavelier de
la Salle dans le Fort de Katarokouïy ou
de Frontenac, dont il étoit Gouver-
neur & propriétaire. Pendant ce se-
jour nous nous occupions souvent en-
semble à lire les Voyages de Jean Pon-
ce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de
Christofle Colomb, de Ferdinand So-
to, & de plusieurs autres grands voia-
geurs, afin de nous préparer mieux à
la Découverte, que nous avions dessein
de faire.

Le Sieur de la Salle étoit capable des
plus grandes entreprises, & on peut
l'appeller avec justice l'un des plus ce-
lebres Voïageurs de beaucoup de Siècles.
Et en effet il s'est épuisé pour achever la
plus grande, la plus importante, & la
plus traversée Découverte, qui ait été
faite de nôtre Siècle. Il a conservé son
monde dans des Pays, où tous ces grands
voïageurs ont péri à la réserve de Chri-
stofle Colomb, sans avoir remporté au-
cun avantage de leurs entreprises, quoi
qu'ils

qu'ils y aient employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sieur de la Salle & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de peuples inconnus, que nous y avons découverts.

Nôtre premiere pensée, lors que nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage, que l'on a cherché depuis si long-temps à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le Fleuve Meschasipi n'y conduise pas, cependant le Sieur de la Salle avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eust réussi dans son dessein, si Dieu lui eust conservé la vie. Mais il fût massacré dans cette recherche, & il semble, que Dieu a permis, que je survécusse audit Sieur de la Salle, afin que je fournisse au public le moien de trouver le chemin de la Chine & du Japon par le moien de ma Découverte. Et en effet si sa Majesté Britannique, ou

4 *Nouveau Voyage entre la Mer*
les Hauts & Puissans Seigneurs des E-
tats generaux veulent bien, que j'ac-
compagne ceux, qu'ils envoieront pour
achever de chercher ce chemin abbrege,
je suis moralement assure, que nous
en viendrons à bout, s'il plaist à Dieu,
avant la fin de ce Siecle.

Le Pais des Illinois, & les vastes
Contrées, qui l'environnent, étant le
centre de nôtre Découverte, le Sieur de la
Salle avoit pris la résolution d'y faire un
établissement. Il faut donc tout de même,
que les Princes, ou Etats Souverains,
qui travailleront à cette loüable entrepri-
se, s'assurent de ce Vaste Continent par
des Forts, & par des Colonies, qu'ils
établiront de lieu en lieu.

Le Sieur de la Salle avoit donc dessein
d'aller chercher par Mer sur toutes cho-
ses l'embouchure du Fleuve Meschassipi
dans le Golphe de Mexique, & d'y é-
tablir de bonnes Colonies sous l'autho-
rité du Roi son Maître. Les proposi-
tions, qu'il fit pour cela au Conseil,
furent favorablement reçues de Mon-
sieur de Seignelay Ministre & Secrétaire

red'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majesté les agréa, & consentit à favoriser son entreprise, non seulement par les nouveaux pouvoirs, & par les Commissions, dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia.

Le Sieur de la Salle se voyant assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moiens d'avancer la gloire de Dieu en ces pais-là. Il jetta les yeux sur deux Corps differens de Missionnaires afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'adressa donc à Monsieur Tronçon Superieur general de Messieurs du Séminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de Zele, de vertu & de capacité pour se rendre dans ces Missions Nouvelles, & il choisit Monsieur

6 *Nouveau Voyage entre la Mer*

Cavelier Frere dudit Sieur de la Salle, Monsieur Chefdeville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prestres dans ce Seminaire.

J'avois secondé pendant près de douze ans les desseins, que le Sieur de la Salle avoit formez pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des Vastes Pais de la Louïsiane, & pour ce qui depend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où nôtre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Roiaume de Dieu dans ces Pais nouvellement découverts.

Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Fèvre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant secondar de tout son possible les bonnes intentions du dit Sieur de la Salle, lui

ac-

Recorda les Missionnaires, qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Quesnoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province, de St. Antoine en Artois. Le Premier, comme je l'ai déjà dit, avoit été avec le Sieur de la Salle & moi jusques aux Illinois sur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680, & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le Fleuve Meschassipi deux ans apres moi. Le second avoit servi de Missionnaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & fut tout dans les Missions des sept Isles, de l'Anticosti. Le troisieme, qui est Vicaire actuel des Recollets de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amérique. Le quatrieme savoir le Pere Denis s'étant trouvé fort malade dès le troisieme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

8 *Nouveau Voyage entre la Mer*

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation de *Propaganda Fide* afin d'obtenir l'autorité nécessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionnaire. Il en reçut les Decrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs, & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionnaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi réglées nonobstant l'opposition de Monsieur l'Evêque de Quebec. Mais Monsieur le Cardinal d'Entrées fit voir, que la distance des lieux, où ils devoient se rendre; étoit de plus de neuf cens ou mille lieües depuis Quebec jusques à l'embouchure du Meschassipi.

Les esperances, que l'on fondoit sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre

dre parti avec le dit Sieur de la Salle en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Salle profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Louïsi-
ane, dont j'avois fait imprimer la descrip-
tion avant son retour de Canada en
France. Cela lui avoit acquis une gran-
de reputation, & lui avoit fait trouver
du credit dans l'esprit de Monsieur de
Segnelay. Ce Ministre m'avoit sou-
vent obligé de l'entretenir des circon-
stances de nôtre Découverte. Cepen-
dant je cachay ce qu'il y avoit de parti-
culier concernant le Fleuve Meschalipi
depuis la Riviere des Illinois jusques au
Golphe de Mexique. J'avois dessein
en cela de contribuer à donner de bon-
nes & de favorables impressions dudit
Sieur de la Salle au Prince de Conti
dernier mort, & a mondit Sieur de
Segnelay.

Ayant donc le vent en poupe, com-
me on dit, il eut le temps de choisir
douze jeunes Gentils-hommes, à qui
les nouveautez plaisent ordinairement,
lesquels lui parurent bien resolus à faire

10 *Nouveau Voyage entre la Mer*

ce Voiage. Il y avoit entr'autres deux de ses Neveux le Sieur de Moranger, & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit aagé que de quatorze Ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sieur Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voiage. Elle étoit composée de quatre Batimens, s'avoir du Joli, Vaisseau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Amable, & d'une Caichesse nommée le St. François.

Le Vaisseau du Roi étoit commandé par le Sieur de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai souvent parlé du depuis dans nôtre Couvent de Dunkerken. C'est un homme connu par sa valeur, par son experience, & par ses grands services. Il avoit pour Lieutenant Monsieur le Chevalier de Hère, dont le Pere avoit été Docteur des Conseillers du Parlement de Metz. Il est aujourd'hui Capitaine de Vaisseau pour le service du Roi. L'Enseigne

seigne étoit le Sieur du Hamel Gentilhomme de Bretagne , qui avoit beaucoup de feu & de courage.

Il eust été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux , qui en eurent la commission , pendant que le Sieur de la Salle étoit à la Cour pour solliciter ses affaires , ramassèrent cent cinquante soldats , tous gueux , & misérables , qui demandoient l'aumône , dont plusieurs étoient contrefaits , & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Salle avoit ordonné outre cela , qu'on lui choisit des Ouvriers trois ou quatre de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela que quand on fut sur les lieux , & qu'on voulut les mettre en œuvre , on reconnut , qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles , assez bonnes gens , qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres , & on leur fit de grandes avances de même , qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant prest on mit à la voile le 24 Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours après, les obligea de relacher à Chefdebois pour y raccommoder quelques uns de leurs Mâts, qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit, & sépara la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Amable resta seule avec la Fregate la Belle, & elles arrivèrent ensemble au petit Goave à St Domingue, où par bonheur elles y trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit après que l'orage fût passé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croiant en lieu de sécurité négligèrent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues espagnoles, qui se rendirent maitres de cette Caïchelle.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur de la Salle nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet, que nous faisions de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il scût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne, je ne pus m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon souverain. Je lui dis donc ces paroles célèbres, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur.

Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même penchant pour mon Prince naturel m'a fait faire cette reflexion : C'est, que nos Espagnols aiant eu l'adresse de se saisir de ce Vaisseau chargé de marchandises, que le Sieur de la Salle avoit

14 *Nouveau Voyage entre la Mer*

chargées pour son compte, ils éventoient le dessein, qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dont le dit Sieur de la Salle avoit tant d'envie de s'emparer, & qu'ils s'indemnissoient à bon conte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretemps commença à traverser la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande consternation, & le Sieur de la Salle, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extremité, en eût une douleur mortelle. L'on sejourna à St. Domingue, & on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde, & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le Nouveau País, où on avoit dessein d'aller.

Messieurs de S. Laurent Gouverneur general des Isles, Begond Intendant, & de Gussi Gouverneur particulier de la plus petite partie de Saint Domingue, les Espagnols aiant la principale, les favoriserent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & si necessaire pour reussir dans de pareilles entre-
pri-

prises, par ce que le Sieur de la Salle avoit des ennemis secrets, qui traversoient sourdement tous ses desseins. Cependant les soldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes sortes de débauches & d'intemperances, comme cela est assez ordinaire en ce pais-là, ils se gâterent si fort & contractèrent des maladies si dangereuses, que les uns en moururent dans l'Isle même, & les autres en furent toujours incommodés depuis sans pouvoir se rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaisseaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684, & poursuivit sa route assez heureusement le long des Isles des Caimans. En passant par l'Isle de Paix après y avoir mouillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Isle de Cuba, où les trois Vaisseaux mouillèrent, aussi. La beauté & les agrémens du lieu, & la situation avantageuse de ce Port, les engagerent à s'y arrêter, & même à descendre à terre. On ne sçait par quelle raison les Espagnols y avoient laissé à l'abandon

don plusieurs fortes de rafraichissemens, & entr'autres du vin d'Espagne. Quoi qu'il en soit on en profita, & après deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voiage vers le Golphe de Mexique.

Le Sieur de la Salle étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur à se laisser tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines personnes de St. Domingue. Il reconnut mais trop tard, que toutes les routes, qu'on lui avoit données, étoient fausses. La crainte d'être mal-traité par les vents de Nord, qu'on lui faisoit craindre, comme fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher par deux fois avec sa flotte. Mais le discernement & le grand courage du Sieur de la Salle lui fit tenter le passage une troisième fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollect. y celebra la Messe solennellement en action de graces: Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route

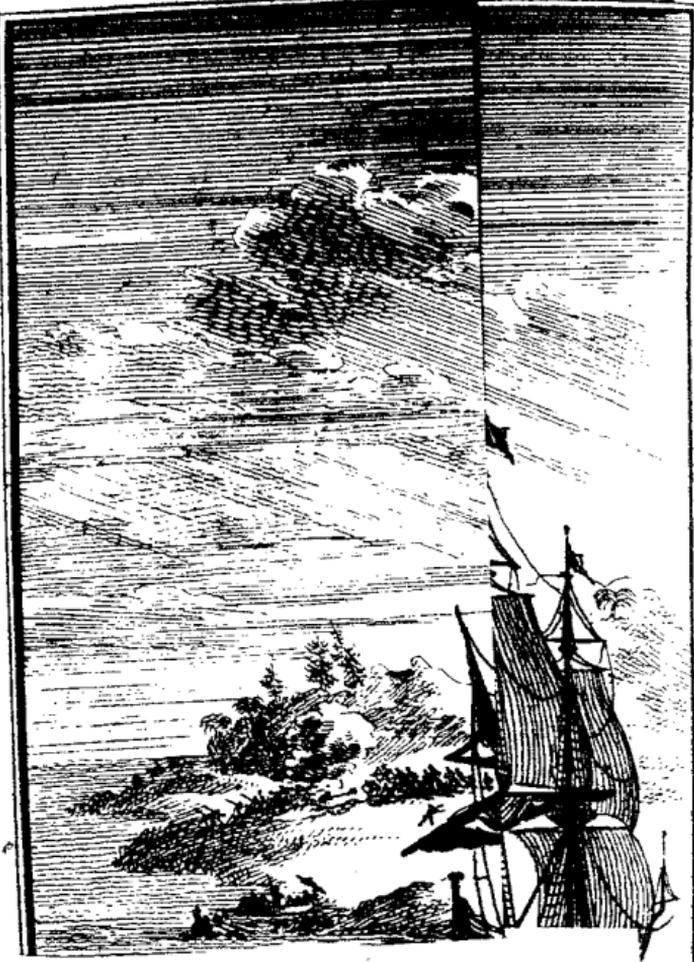
route l'on arriva dans quinze jours à la veüe des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Salle étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Dominique, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroyable rapidité vers la Canal de Bahama. C'est aussi, ce que le Sieur de la Salle m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fit entièrement perdre la route. Car dans la pensée qu'il étoit beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Melchasi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût aperçu par le retour, qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve.

On

On fût même confirmé dans cette pensée, par ce qu'avant que le Meschasipi se décharge dans le Golphe, il cotoie la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, par ce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaisseaux se joignirent enfin à la my Fevrier dans la Baye du St. Esprit, où l'on trouvoit une rade pres-que continuelle. On prit donc la resolution de retourner au lieu, d'où on venoit. On avança dix ou douze lieües, jusques à une Baye, qu'on nomma de Saint Louis. Comme les vivres commençoient à manquer les soldats avoient déjà mis à terre. Le Sieur de la Salle fonda la Baye, qui est d'une lieüe de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut, que ce pourroit bien être le bras droit du Meschasipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureusement le 18. Fevrier. Le
Canal



THE GREAT EASTERN OCEAN



Canal en est profond, jusques là même, que sur la bature de sable, qui en barre l'entrée en quelque sorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en basse Marée.

CHAPITRE II.

Avantures mal-heureuses, qui arrivent au Sieur de la Salle.

LE Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appelée de St. Louïs sans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il lui avoit commandé de décharger son Canon, & son eau dans les Chaloupes afin de diminuer sa charge. Sur tout il lui avoit enjoint fort expressément de suivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide malgré l'avis d'un Mateiot,



L. van Nieuwen del. et fecit.

Avantures mal-heureuses du Sieur de la Salle.

lot, qui étoit sur la Hune, & qui lui disoit de tenir le vent, conduisit le Vaisseau dans un endroit, où il toucha, & où il s'ensabla si bien, qu'il ne fut point possible de l'en retirer.

Le Sieur de la Salle étoit sur le bord de la Mer, quand il vit faire cette malheureuse manœuvre, & il s'embarquoit pour y remédier, quand il vit venir cent ou six vingt Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fit prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & après leur avoir présenté le Calumet, qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduisit au Camp, où on les regala, & on leur fit quelques presens. On sçeut même si bien les engager, qu'on fit alliance avec eux, & ils apporterent des viandes au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit sujet d'attendre tout d'une alliance si nécessaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de
cou-

couvertures fut jetté du Vaisseau échoué sur la Côte. Il arriva quelques jours après, qu'une troupe de Sauvages s'en faisoit. Le Sieur de la Salle envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil, comme pour les coucher en joie. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardèrent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez jusques a la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent donc une horrible décharge de leurs flèches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fusils leur fit prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris, & Desloges, & deux Cadets volontaires. Ils blessèrent dange-reusement le Sieur de Moranger Lieutenant & Neveu du Sieur de la Salle, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain ils tuerent encore deux des gens du Sieur de la Salle, qu'ils trou-

trouverent endormis le long de la Côte.

Cependant la Flûte demeura bien trois semaines au lieu, où elle avoit échoué, sans se demembrer. Mais elle s'emplissoit de toutes parts. On en fauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le Calme permit d'y aborder.

Le Pere Zenobe y étant un jour allé elle se brisa par un grand coup de vent contre le Vaisseau. Tout le monde monta promptement sur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit resté le dernier pour faire sauver les autres, eût été submergé, si un Matelot ne lui eust jetté un cordage. Mais on le tira à bord par ce moyen dans le temps, qu'il commençoit déjà à s'enfoncer dans la Mer.

Enfin Monsieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout son monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Salle aiant fait faire un grand réduit ou Hangar avec des planches, & des pièces de bois équarries il y fit mettre son monde & ses effets

effets en feureté, & y laiffa cent hommes fous le commandement de Monsieur de Moranger, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavelier Prestre, qui avoit demeuré quelque temps avec nous pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollects furent de la compagnie, & ils allèrent chercher ensemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Mefchafipi, & un endroit propre à y faire un établissement.

Le Capitaine de la Fregate eut ordre de fonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire son Vaisseau le plus avant, qu'il pourroit. Il suivit pendant douze lieues le long de la Côte, qui est du Sud-Est au Nord-Oüest, & mouilla vis à vis d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, par ce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Salle alla faire au fond de la Baye le deuxième d'Avril. Il étoit avancé de deux lieues dans

dans une belle Rivière, qu'on nomma la Rivière aux Vaches, par ce qu'on y trouva une fort grande quantité de ces bêtes Sauvages. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

Le 21. Veillé de Pâques le Sieur de la Salle s'étant rendu au Camp de la Mer, on y celebra le lendemain & les trois jours suivans cette grande fête avec toutes les solennitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranger, & Hurier, tous les effets, & generalement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Salle, après quoi on détruisit ces deux Ports. Le Sieur de la Salle fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que Bon y sema, ne leverent point; soit qu'ils eussent été altérez par l'eau de la Mer, ou soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Salle ne se souvint pas alors, de ce que je lui avois dit autrefois en allant

aux

aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres semences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amérique, soient ou dans les épics, ou dans leurs gouffes. Autrement tout cela perd sa sève en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poste extrêmement avantageux, & il fut bientôt en état de défense. On le munit de douze piéces de Canon, & on y fit un grand Magazin sous terre, pour y serrer toutes les marchandises & toutes les provisions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'est pas une grande affaire de construire un Fort contre les flèches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amérique, qui ait la hardiesse d'attaquer les Européens à cause de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient osé attaquer les François dans l'Isle d'Orléans, qu'on a depuis appelée St. Laurent lez Québec. Ils étoient

retranchez ; & couverts de grands pieux. Mais ces peuples Barbares, qui sont les plus cruels, & les plus Vaillans de toute l'Amérique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusils, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magazin Souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Salle prit toutes les mesures nécessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la mèche allumée au bout de leurs flèches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Ports, & des qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de vitesse, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puisse attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de se sauver. Au reste les maladies, que les soldats

dats avoient contractées dans l'Isle de Saint Domingue, les minoient à vue d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque soin, que l'on se donnât pour les secourir avec des bouillons, de la Confection d'Hyacinthe, de Theriaque, & de vin.

Le 9. d'Oùilt trois des hommes du Sieur de la Salle étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées là, où on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de flèches. Mais ces hommes se mirent en défense, & tuèrent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils enlevèrent la chevelure. Ce coup effrayâ les ennemis & les dissipa. Ils ne laissèrent pourtant pas quelque temps après de tuer un Européen, qu'ils trouvèrent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Salle se voyant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs

Pyrogues ou Canots de bois, par ce qu'on ne pouvoit s'en passer, prit la resolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuse, s'il étoit possible.

Il partit donc avec soixante hommes armez de Corselets de bois contre les flèches des Barbares. Il arriva enfin au lieu, où ils étoient attroupez, & après diverses rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en blessa plusieurs, en tua un assez grand nombre, & fit plusieurs prisonniers sur eux, entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptifée, & mourut quelque jours après. Elle fût comme les premices de cette Mission.

Cependant ceux, qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils reüssirent mieux, que les premiers. L'on passa en Canots de bois à l'autre côté de la Baye, & on y trou-

va près d'une grande Riviere grande quantité de Chasse, sur tout des Tauraux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par dessus tout cela on élevoit toutes sortes de bestiaux domestiques dans les habitations, comme des vâches, des Cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en sûreté, qu'elle n'étoit d'abord. Mais un nouveau malheur succeda à tous les precedens.

Le Sieur de la Salle m'avoit parlé autrefois dans nos Voiages des cruautés inouïes, que les Espagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le nouveau Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conservé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desaprouvoit extremement cette conduite des Espagnols, & la blâmoit comme indigne de gens, qui portoient le nom de Chrétiens.

Je disois tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoître, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux memes de perir dans leur entreprise, & que souvent des Armées entieres étoient venues les surprendre dans le Nouveau Mexique pour les tailler en pièces: que la Politique les avoit obligez de faire perir ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes.

Il me semble, que le Sieur de la Salle avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes, il pouvoit bien s'imaginer, que les Sauvages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irrités, comme l'expérience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vangez tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux, ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre, qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les

les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, lesquels cependant n'ont jamais fait la guerre aux Hollandois, qui sont à la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toujours bien menagé les Iroquois, quelque insulte particuliere qu'ils aient pu leur faire.

Le Sieur de la Salle, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard, lui ou les siens souffriroient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruinoit d'avance tout le travail des Missionnaires, qu'il avoit avec lui. Et en effet tout Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'est aussi là leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi, dit il, que je suis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui lui restoit de sonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoitre le terrain, à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Mais ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits, & les plus robustes, charmez de la douceur de la saison, & de la beauté du Pais, aiant laissé leur Canot, & leurs armes sur les vases à marée basse, s'avancerent à une portée de fusil sur le pré pour y être à sec. Ils s'y en dormirent profondément. Mais une troupe de Sauvages s'en étant apperceüe, les surprit à la faveur du sommeil, & de la nuit. Ils les massacrerent donc cruellement, & brisèrent leurs armes avec leur Canot de bois ou Pyrogue. Avantage tragique, qui jetta le Camp dans la dernière consternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Salle laissant des vivres pour six mois à ceux, qui

qui demeuroient dans ce Camp , partit avec vingt hommes & le Sieur Cavalier Prêtre son frere pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Mefchafipi. Cette Baye, qu'il reconnut être a 27. degrez 45. minutes de latitude, est la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroiffoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Salle les parcourut dans la pensée, que ces Rivieres étoient peut être formées plus haut par un des bras du Mefchafipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoitroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus longtemps, qu'il n'avoit cru a faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour passer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit, qu'il se retranchât tous les soirs pour se garantir des insultes des Barbares.

Les pluies continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il

B 5. crut

34 *Nouveau Voyage entre la Mer*
crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fe-
vrier 1686. On s'y fortifia, & le Sieur
de la Salle y laissa une partie de ses gens.
Il prit neuf hommes avec lui, & con-
tinua sa Découverte dans les plus beaux
pays du monde, traversant quantité de
Villages, & des Nations nombreuses,
qui les traiterent fort humainement.
Enfin revenant à ses gens il arriva au
Camp general le 31. de Mars charmé
de la beauté, & de la fertilité des Cam-
pagnes, de la quantité incroyable de rous-
tes fortes de Chasses, & des peuples
nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa
route.

Mais Dieu lui preparoit une épreu-
ve bien plus sensible que toutes les pre-
cedentes par la perte de sa Fregate. Ce
seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec
lequel il esperoit de cotoyer la Mer, &
passer en suite à S. Domingue pour obte-
nir de nouveaux secours, ce Vaisseau,
dis-je, échoisa malheureusement par la
faute de ceux, qui le conduisoient. Ce
funeste accident arriva par le peu de-
précaution du Pilote, qui ne prit pas
garde

garde à lui. Toutes les marchandises, qui étoient dessus, perirent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noiez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvèrent dans un Canot, qu'ils trouvèrent à la Côte par une espece de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge les équipages, & la plus grande partie des Outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel, qu'en eut le Sieur de la Salle. Son grand courage n'auroit point été capable de la soutenir, si Dieu ne l'eust aidé par un secours particulier de sa grace.

B. G.

CHA.

CHAPITRE III.

Avantures malheureuses de deux Voïages, que le Sieur de la Salle entreprend pour se rendre chez les Illinois.

CEUX, qui sont un peu versés dans l'histoire des Découvertes, sçavent, que ceux, qui les entreprennent, sont obligez de faire plusieurs tentatives souvent inutiles avant que de réussir, & qu'il leur arrive mille avantures tragiques tout à fait surprenantes. Ils ne seront donc point surpris de voir ici les contretemps, & les funestes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverser la grande Découverte, dont nous parlons ici, & l'établissement d'une Colonie dans les vastes Contrées de la Louisiane. Plusieurs Historiens ont voulu sonder les raisons de la conduite de Dieu à l'égard de ces sortes d'entreprises, dans lesquelles sa gloire sembloit être interessée, par ce qu'il s'agissoit de
la

la conversion des peuples Barbares à la foi de l'Évangile. Mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces secrets. Ce sont des abîmes pour nous. Il nous doit donc suffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette Découverte, & la force & le courage dont Dieu a animé ceux, qui l'ont faite sous sa conduite. Mais il est vrai, qu'on doit ici reconnoître sur tout le cœur magnanime du Sieur de la Salle, qui ne s'est point rebuté de toutes les traverses, qui lui sont arrivées, & qui n'a pas laissé parmi tout cela de continuer les travaux jusques à la fin.

Comme j'ai plus d'intérêt que personne de sçavoir ce qui s'est passé sur le grand Fleuve Meschasipi, sur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens, je suivrai, ce que le Pere Anastase Vicaire Actuel de nos Recollects de Cambrai a écrit du Voiage du Sieur de la Salle, & cela me fournira le moyen d'examiner, si en effet ledit Sieur de la Salle étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada

par les terres de l'Amérique. Voici ce que que j'en ai appris par l'histoire du dit Pere Anastase.

Lors que le Sieur de la Salle vit ses affaires ruinées sans ressource par la perte de ses deux Vaisseaux, qui avoient malheureusement échoïez & qui s'étoient brisez à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut absolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ses mesures furent rompues, & ses affaires reduites à la dernière extremité. Il se vit donc forcé de se rendre par les terres aux Illinois, afin de se rendre en suite en Canada pour donner avis en France de ses malheurs.

Le Sieur de la Salle voulant effectuer cette résolution choisit vingt de ses meilleurs hommes; y compris un Sauvage Chactonon de Nation nommé *Nika*, qui signifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toujours accompagné depuis le Canada jusqu'en France, & depuis la France jusques au Golphe de Mexique. Les Sieurs Cavalier Prêtre Frere du dit Sieur de la Salle,

Salle, de Moranger son Neveu, & le Pere Anastase de Douai Recollect se joignirent à lui pour ce grand Voiage. Et on ne fit autre provision pour cela que de quatre livres de poudre, six livres de plomb, deux haches, deux douzaines de Couteaux, de la rassade, c'est à dire de petits grains de jayet & de plusieurs couleurs, & deux chaudières.

Le Sieur de la Salle n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes provisions avec lui. Mais il esperoit de retourner dans peu de temps au Fort, qu'il quittoit, & cela des qu'il seroit arrivé aux Illinois. Apres dont qu'on eust fait le service divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eust imploré en commun le secours du Ciel, il partit avec sa Compagnie le 22. Avril 1686. faisant route au Nord-Est.

Il faut remarquer, que le Fleuve Metchassipi descend du Nord au Sud pour se décharger dans le sein de Mexique. Ainsi les Illinois, chez qui le Sieur de la Salle vouloit rendre, sont au Nord-Est de la route, qu'il faisoit. Au reste il y a beau-

40 *Nouveau Voiage entre la Mer*
beaucoup d'apparence, que les Pyro-
gues ou Canots de bois manquoient
audit Sieur de la Salle. On ne trouve
point de Canots d'écorce tels, que je
les ay décrits dans le Volume precedent,
dans les lieux, où étoit alors le Sieur
de la Salle. On n'en voit que parmi
les Nations du Nord. Ainsi le Pere
Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau
dans son histoire il y a lieu de croire,
que ce Voiage se fit par terre faute de
Canots, ou que le Sieur de la Salle n'é-
toit pas assuré d'avoir trouvé l'embou-
chure du Fleuve Meschassipi, par ce
qu'en ce cas-là il eust été facile de se
rendre par eau jusques chez les Illi-
nois.

Après trois jours de marche le Pere
Anastase dit, qu'ils trouvèrent les plus
belles campagnes du monde, & qu'ils
virent quantité de gens les uns à pied,
& les autres à cheval, qui venoient à
eux au galop, bottez, éperonnez, &
ayant des selles. Ces gens les invitè-
rent d'aller avec eux dans leurs habita-
tions. Mais par ce qu'ils étoient hors
de

de leur route, ils les remercièrent, après qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fit apparemment par signes, car personne des gens du Sieur de la Salle n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols, ils continuèrent leur chemin le reste du jour, & cabannèrent le soir dans un petit Fort retranché de pieus afin de se garantir de toute insulte, ce qu'ils continuèrent depuis fort heureusement.

Etant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Rivière, qu'ils appellèrent Robeck. Ils trouvèrent là une si grande quantité de Taureaux Sauvages, qui sont appellez par les Espagnols *Cibola*, que les moindres troupes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Salle & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucaner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours dans ce lieu-là.

A une lieu & demie plus avant ils
trou-

trouverent une belle Rivière plus grande & plus profonde que la Seine, qui passe à Paris. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez expres, & on y voyoit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Cajoux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux pays, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de Vignès, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de Meuriers, on arriva peu de jours après à la Rivière, qui fût nommée *Huëns*, du nom d'un Allemand, du pais de *Wirtemberg* qui s'y embourba de telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anastase se trompe, sur le nom de *Huëns* & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean.

Un des hommes de ce Voiage traversa cette Rivière à nage avant la hache sur le dos. Un second le suivit en même temps, & étant tous deux à l'autre bord ils coupèrent de grands arbres,

pen-

pendant que d'autres en faisoient de même du côté, où ils étoient demeurez. On laissa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, lesquels se rencontrant de cette maniere formoient une espece de pont pour passer facilement d'un côté à l'autre. C'est une invention, de laquelle ils se sont servis plus de trente fois dans leur Voiage pour passer les Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroissoit plus seure que celle des Cajoux, qui font une espece de Radeau formé de plusieurs branches d'arbres liés ensemble, que l'on conduit en perchant pour passer les Rivieres.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Salle changea sa route du Nord-Est, à l'Est pour des raisons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de sa part avec ceux, qui faisoient le Voiage avec lui, aurois accommodé les affaires, & prevenu les malheurs sur tout, en un pais où il n'y avoit point de ressource pour les Européens. Après

Après quelques jours de marche dans un pais assez beau, dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Caieux, ils entrèrent dans des Contrées beaucoup plus agreables, & tout à fait delicieuses, où ils trouverent une Nation nombreuse, qui les reçut avec toutes sortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes, qui étoient à la suite du Sieur de la Salle. Elles les firent assoir sur des nattes tres-bien travaillées, & les placerent au haut bout près des Capitaines, lesquels leur presenterent le Calumet de paix orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou bouïllie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué*, ou *Toquo*. C'est un arbusste fait comme une espece de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font secher, après quoi ils la pilent, & la réduisent en poudre dans un mortier. La bouïllie, qu'ils en font, est

est de bon Goust, mais un peu astringente.

Ces Sauvages leur firent des presens de peaux de Tauraux Sauvages passées proprement, qui étoient fort souples, & bonnes à faire des souliers, dont on a besoin en ces quartiers là pour se garantir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la rassade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque séjour parmi cette Nation, pendant lequel le Sieur de la Salle avec ses manieres insinuantés leur donnoit de grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi son Maître. Il leur faisoit connoître, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil. Ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavalier Prêtre, & le Pere Anastase faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élémens de la connoissance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Biskatongé*. Mais les Européens les appellent la Nation des pleureurs, & dou-
ne-

nerent le même nom à la Riviere, qui est fort belle. La raison en est, qu'à leur arrivée ces gens se mirent tous à pleurer amèrement pendant un bon quart d'heure. C'est leur coutume, lorsqu'ils voient arriver parmi eux des gens, qui viennent de loin, par ce que cela les fait souvenir de leurs parens morts, lesquels ils croient être dans un grand Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bons gens donnèrent des guides au Sieur de la Salle, accommodèrent son monde de tout ce qui leur étoit nécessaire, & leur firent même passer la Riviere dans leurs Pyrogues, ou Canots de bois.

Ils en traversèrent trois ou quatre autres les jours suivans, & il ne leur arriva rien de considerable, si non que leur Sauvage Chabouchon ayant tiré sur un Chevreuil assez près d'un grand village le bruit du coup y jeta la frayeur de telle sorte, que ceux, qui y habitoient, prirent la fuite. Le Sieur de la Salle fit mettre son monde sous les

Ar-

Armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens Cabannes: Ils se rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où sa femme se trouva encore, par ce qu'elle n'avoit pu se sauver à cause de sa grande vieillesse. Le Sieur de la Salle lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ses gens comme amis. Trois de ses fils braves guerriers observoient de loin ce qui se passoit. Aiant donc reconnu, que tout le faisoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hostilité, ils rappellerent tout leur monde, & traitèrent de paix: Après quoi ils dansèrent le Calumet jusqu'au soir.

Le Sieur de la Salle ne se fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla se camper au delà des Cannes, qui se trouvoient dans cet endroit, afin que si ces Barbares approchoient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des Cannes l'empêchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Salle en avoit vie avec beaucoup de sagesse, & de prudence. Une trou-

troupe de guerriers armée de fleches s'approcha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Salle sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquillement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain après bien des amitez reciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages ils continuerent leur route à cinq ou six lieües au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honête aiant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embrassèrent le Sieur de la Salle & ses gens à leur mode, & les invitèrent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Salle voiant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoitre, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest, qui étoient cruels & mechans, & qui de peuploient les pais, qui les environnoient. Le
Pere

Pere Athanase conjecture, qu'ils vou-
loient parler des Espagnols du Nouveau
Mexique, par ce que sans doute que le
Sieur de la Salle le lui a dit. Ces Barbares
leur firent donc concevoir, qu'ils é-
toient en guerre avec ces Genslà.

Le bruit s'étant répandu par tout le
Village, que ledit Sieur de la Salle é-
toit arrivé avec son monde, chacun
leur fit des caresses à l'envie. Il les pres-
sa de demeurer avec eux pour faire la
guerre à ces prétendus Espagnols du
Mexique. Le Sieur de la Salle les a-
musa de paroles, & de l'esperance de
faire une Alliance étroite avec ces
peuples, qu'on appelle les *Kirononas*.
Il leur promit de revenir bien-tôt chez
eux avec des troupes plus nombreuses,
& après tous les régales, & les presens,
qu'on se fit de part & d'autre les Sau-
vages les aiderent à passer la Riviere
dans leur Pyrogues.

Pendant que le Sieur de la Salle pour-
suivoit toujours sa route à l'Est par de
fort belles prairies, il lui arriva un con-
tretemps au bout de trois jours de che-
min.

50 *Nouveau Voyage entre la Mer*
min. Son Sauvage Chasseur nommé
Nikana s'écria tout d'un coup de toute
sa force, qu'il étoit mort. On y cou-
rut, & on apprit, qu'il avoit été cruel-
lement mordu d'un Serpent fonnere.
Cet accident arrêta toute la troupe pen-
dant quelques jours. On lui fit pren-
dre de l'Orvietan en poudre. On lui
appliqua du fel de vipere sur sa plaie a-
près l'avoir scarifiée pour en faire sortir
le venin & le sang corrompu. On le
tira d'affaire par le moien de ces reme-
des. Mais il fallut du temps pour le
guerir.

CHAPITRE IV.

Suite des aventures malheureuses
du Sieur de la Salle, qui cher-
choit le Fleuve Mefchafipi. On
le reçoit agreablement parmi les
Céms, d'où il part pour conti-
nuer sa Découverte.

LE Sieur de la Salle & les hommes
furent bien surpris, lors qu'ils fu-
rent

rent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient abboutir à la Mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajou pour la traverser. Les Sieurs de la Salle, & Cavalier Prêtre son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent ils arrivez au Port du Courant, que la violence les emporta avec une rapidité surprenante, de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollet étoit resté à terre avec une partie de leurs gens, & le Chasseur Nikanz étoit absent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desesperoient de se revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux qu'il pouvoit, les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Salle à l'autre côté de la Riviere, lequel leur apprit, que par une benediction particulière de la Providence leur Cajou avoit

52 *Nouveau Voyage entre la Mer*
été arrêté au milieu de la Rivière, ce qui leur avoit donné le moien de travailler à passer au delà du Courant, qui sans cela les emportoit à la Mer : qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu rattraper le Cajou. Il s'appelloit Rut Breton de Nation.

Peu de temps après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquietude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moien de se rendre auprès du Sieur de la Salle. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée. Mais la Providence y pourvût par le moien de deux Aiglons, qui tombèrent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le lendemain il fut question de passer la Rivière. Le Sieur de la Salle leur conseilla de faire un Cajou de Cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Moranger, & trois autres traierent le chemin,

& se

& se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment, & le dit Pere fût obligé de mettre son Breviaire dans son Capuchon, par ce qu'il se mouilloit dans sa manche.

Le Sieur de la Salle leur envoya deux hommes à la nage, qui les aidèrent à pousser leurs Canes, & qui les firent enfin arriver heureusement. Ceux, qui étoient demeurez de l'autre côté, ne vouloient point se hasarder à passer. Mais enfin ils y furent obligez, par ce que les autres firent semblant de partir pour continuer leur route. Ils passerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine & de danger que les autres. Toute la troupe étant ainsi réunie à la reserve du Chasseur, on marcha deux jours parmi des Canes fort épaisses. Le Sieur de la Salle lui même avec quelques autres fraïbit le chemin en coupant & en brisant les Canes à coups de haches. Enfin au troisieme jour le Chasseur Nika-na se retrouva chargé de trois Chevreüils.

boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Salle fit faire une decharge de quelques coups de fusils pour en temoigner sa joie.

Ils suivirent leur route à l'Est, entrèrent dans des pais encore plus beaux, que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrèrent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la Chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Salle d'un de ses Chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous les gens, & pour les obliger d'y aller il leur laissa sa femme, sa famille, & sa chasse comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au Village pour faire sçavoir leur arrivée.

Le Chasseur Nikana & un Laquais du Sieur de la Salle l'accompagnèrent, & au bout de deux jours ils revinrent avec deux Chevaux chargez de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages les accompagnoient.

Ils

Ils étoient suivis de guerriers habillez fort proprement de peaux passées & ornées de plûmes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieües du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Salle y fût reçu comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuples, dont la jeunesse paroissoit rangée sous les Armes se relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes sortes de vivres. Cependant le Sieur de la Salle craignant qu'une partie de son monde ne se débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieües du village. Ils demeurèrent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des Chevaux, & pour plusieurs autres choses, qui leur étoient nécessaires.

Ce village, qu'on appelle des *Cévis*, est un des plus considerables, qui se trouvent dans toute l'Amérique, & est extrêmement peuplé. Il a bien vingt lieües de long au moins. Ce n'est pas

56 *Nouveau Voiage entre la Mer*
qu'il soit contiguement habité. Il l'est
seulement par hameaux de dix ou dou-
ze Cabannes, qui sont comme des Can-
tons, & qui ont chacun des noms dif-
ferens. Leurs Cabannes sont belles,
longues de 40. ou 50. pieds, dressées
en maniere de ruches à miel. On y
plante des arbres, qui se rejoignent en
haut par les branches, que l'on couvre
d'herbes. Les lits sont placez autour
des Cabannes, élevez de terre d'envi-
ron trois ou quatre pieds. Le feu est
au milieu, & chaque Cabanne sert de
logement à deux familles.

Ils trouvèrent chez les *Cénis* plu-
sieurs choses, qui viennent indubita-
blement des Espagnols, comme des
Piastrs & d'autres monnoyes, des cueil-
lers d'argent, de la dantelle de toutes
sortes, des habits, des Chevaux. Ils y
virent entr'autres une Bulle du Pape,
qui exempté du jeüne les Espagnols du
Mexique pendant l'Été. Les Chevaux
y sont communs. On en donnoit un
à nos gens pour une hache. Un *Cénis*
voulut donner un Cheval pour le Ca-
pu-

puchon du Pere Anastase, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Espagnols par le moien des *Choumans* Alliez des *Cénis*, qui sont toujours en guerre avec la nouvelle Espagne. Le Sieur de la Salle, qui a toujours pensé à faire quelque entreprise sur les Mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pais, & de celui de leurs Voisins, & du Fleuve *Meschapi*, dont il croioit, qu'ils avoient connoissance. Ils marquerent tout cela sur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à six journées des Espagnols, dont ils firent une description si naturelle, qu'il ne resta plus aucune doute au Sieur de la Salle, quoi que les Espagnols n'eussent fait encore aucune entreprise sur ces peuples, ni sur leurs villages. Seulement leurs Guerriers se joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Salle, qui sçavoit parfaitement bien l'Art de gagner les Sauvages de toutes les Nations, ravissoit

ces peuples à tout moment, & leur faisant entendre, que celui, qui l'avoit envoyé chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, aussi haut que le Soleil, & autant élevé par dessus les Espagnols, que le Soleil l'est au dessus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque, dont le dit Sieur de la Salle parloit, les Cénis faisoient des exclamations mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anastase Recollet dit, qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajouta, qu'ils entendoient assez dans ce qu'on leur disoit de l'existence & de la vérité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il est certain, que le Sieur de la Salle avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de Truchement pour expliquer ses pensées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque signes. Ce qui fait voir que ces longs discours sont des choses exagérées. Le dit Sieur de la Salle ayant toute l'obli-

obligation de sa fortune à son Souverain avoit raison de l'élever bien haut; Cependant il ne devoit point le faire au préjudice de la Nation Espagnole, & sur tout du Roi d'Espagne, qui outre les grands & Vastes Païs, dont il est Souverain dans l'Europe, est encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales, ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Salle m'a repeté bien des fois dans nos conversations, que le Soleil ne se couche jamais sur les terres du Roi d'Espagne.

Il ne pouvoit donc pas ignorer, que les *Cénis* ne connoissoient point de Prince plus puissant dans toute l'Amérique que le Roi d'Espagne, puis qu'il est Souverain de plus de deux mille cinq cens lieües de païs dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambassadeurs des *Eboümans* chez les *Cénis*. Ils rendirent visite au Sieur de la Salle. Il fût fort surpris de leur voir faire le signe de

la Croix, & se mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baïsoient l'habit du Pere Anastase, & lui faisoient connoître, que des gens vêtus comme lui instruisoient les peuples de leur voisinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Espagnols. Et en effet nos Religieux ont de grandes Eglises dans ce pais là, dans lesquelles les habitans s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient assez naturellement les Cérémonies de la Messe. L'un d'eux fit le craïon d'un tableau, qu'il avoit veu d'une grande Femme, qui pleuroit, par ce que son Fils étoit sur une Croix.

Le Pere Anastase ajoute, que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Salle, que les Espagnols faisoient une cruelle boucherie des Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fusils, il seroit facile de se rendre maître d'eux, par ce que ce sont des hommes lâches & sans cœur, qui font marcher des gens devant eux avec
des

des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Salle s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos Découvertes me dit bien des fois, que les Jesuites du College de Goa, Capitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de St. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces pais-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des éventails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais par ce que le Sieur de la Salle avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Nouveau Mexique, dans la description de son Voiage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces Reverends Peres.

Après que le Sieur de la Salle eût

demeuré quatre ou cinq jours parmi les *Cénis* pour délasser son monde, il pour-
 suivit la route par les *Nassanis*. Il passa
 une grande Rivière par le milieu du
 grand Village des *Cénis*. Ces deux
 Nations sont Alliées, & ont à peu près
 le même genie & les mêmes coutû-
 mes.

A cinq lieües de là il eut le déplaisir de
 voir que quatre de ses hommes avoient
 deserté à la faveur de la nuit, & s'é-
 toient retirez chez les *Nassanis*. Pour
 comble de malheur ledit Sieur de la Sal-
 le, & le Sieur de Moranger son Ne-
 veu furent attaquez d'une fièvre vio-
 lente, qui les reduisit à l'extremité.
 Leur maladie fût longue, & obligea
 son monde de faire un fort grand sé-
 jour en eet endroit, parce qu'après que
 la fièvre les eût quittez, il fallut enco-
 re bien du temps pour les rétablir.

La longueur de cette maladie rompit
 toutes leurs mesures, & fût dans la
 suite l'occasion des derniers malheurs,
 qui leur ariverent. Elle leur fit per-
 dre plus de deux mois de temps, pen-
 dant

dant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieües endroite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient deserté. Dans une si facheuse conjoncture le Sieur de la Salle prit le parti de retourner sur les pas au Fort Louïs. Chacun fût de son avis, & on en reprit le Chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce Voïage, si non qu'en repassant la Rivière maligne un de leurs hommes fût emporté avec son Cajeu par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçus avec toute la joie, qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joie & de tristesse. Chacun racontoit à son Ami les aventures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur separation.

CHA-

CHAPITRE V.

*Courte Description du Fort Louïs:
De la Situation avantageuse,
& de la beauté des terres voisines.*

ON trouve peu de gens dans les histoires des Voyageurs, dont le courage ait été plus intrépide, & plus invincible que celui du Sieur Robert Cavalier de la Salle. Il ne se laissoit jamais abattre dans les evenemens contraires & il esperoit toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise malgré tous les obstacles, qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baie de Saint Louïs. Il visita avec le Pere Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivières, qui s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Oüest, & du Norst-Oüest. L'endroit, où est le Fort, est un peu
fa-

fablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies, où l'herbe est plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les saisons de l'Année. Il y a des Rivieres d'espace en espace à deux ou trois lieües l'une de l'autre. Elles sont bordées de Chênes, d'Epinettes, de Meuriers, & d'autres arbres. Cela continue à l'Oüest jusques à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, aiant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Oüest & au Sud-Oüest deux Etangs & des bois d'une lieüe de tour. Une Rivière bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoäquis*, qui ont des Chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Salle étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce temps là pour consoler sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-
de

de ville Prêtre avec le Sieur Cavelier & trois Recollects travailloient de concert à leur edification, & à l'instruction de quelques familles Sauvages, qui se détachent des Nations Voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce temps-là le Sieur de la Salle faisoit, tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares connoissant bien, que la paix avec ces peuples étoit de la dernière importance pour l'établissement de la Colonie.

Enfin le Sieur de la Salle n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voyage des Illinois si nécessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente d'un air capable de toucher, ce qui lui étoit assez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun en fût ému jusqu'à verser des larmes persuadé de la nécessité de ce Voyage, & de la droiture de ses intentions. Il eût été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand
en-

enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes, le Sieur Cavalier Prêtre son Frere, les Sieurs de Moranger & Cavelier les Neveux avec le Sieur Joustel Pilote, & le Pere Anastase Récollet. L'on fit les prieres publiques pour la benediction de son Voiage, & de la Colonie.

CHAPITRE VI.

Départ du Sieur de la Salle de la Baie de Saint Louis pour se rendre chez les Illinois.

LE Sieur de la Salle partit de cette Baie avec vingt hommes le 7. Janvier 1687. Des le premier jour ils rencontrèrent une Armée de *Bahamas*, qui alloient en guerre contre les *Erigoona*. Le Sieur de la Salle fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*. Mais ils prirent la fuite à son abord.

68 *Nouveau Voiage entre la Mer*
abord. On les joignit en courant à
Cheval après eux. Ils firent donc un
traité ensemble, & on se promit de part
& d'autre une paix inviolable.

Au quatrième jour à trois lieües au
delà vers le Nord-Est ils trouvèrent la
premiere Riviere aux Cannes. On ne
voit que des prairies, & de petits boga-
ges d'espace en espace. Les terres en sont
si fertiles, que les herbes y croissent à
dix & douze pieds de haut. Il y a un fort
grand nombre de Villages sur cette Ri-
viere, qui sont extrêmement peuplez.
Ils ne visiterent que les *Quaras* & les
Anachorema.

Sur le même Rhomb de vent à trois
lieües plus loin, l'on trouve la seconde
Rivière aux Cannes habitée par des Na-
tions différentes. Il y a des campagnes
de chanvre.

A cinq lieües plus avant on passe la
Sablönniere Riviere ainsi appelée, par
ce qu'elle est environnée de terres Sa-
blönnieuses, quoi que le reste soit de
bon fond, & consiste en de grandes
prairies.

L'on

L'on marche sept ou huit lieües jusques à la Rivière *Robec* en passant par des prairies, & par trois ou quatre Rivieres éloignées d'une lieüe les unes des autres. La Riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages, dont les peuples parlent tellement du gosier, qu'il faut du temps pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils pressèrent fort le Sieur de la Salle de se joindre avec leurs Guerriers. Mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Salle n'étoit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cependant ils resterent cinq ou six jours parmi ces peuples tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne recoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traversèrent de grandes prairies jusques à la Riviere maligne. Elle est fort profonde, & est ainsi appelée, par ce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monstrueux. Cette Riviere vient de fort loin, & est

habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort abondans en hommes, qui composent la Nation des *Kanoarimo*, lesquels font la guerre aux Espagnols; & qui dominent sur les Nations Voisines.

Ils visitèrent quelques uns de ces villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui neantmoins sont Barbares. Le Pere Anatale ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches. Mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sieur de la Salle, qui vouloit amadoüer ces Nations & les dégouter des Espagnols. Il est vrai que les Espagnols ont été forcez de détruire plusieurs Nations Voisines pour soutenir la conquête du Nouveau Mexique, par ce qu'assûrément ces peuples les eussent exterminé eux mêmes, s'ils ne les eussent prevenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la considération pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'aggrandissement dont du Sieur de la Salle

ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tâchoit de soulever tous ces Barbares contre eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose, dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut être le plus doux, & le plus supportable, qui soit dans le monde.

Après que le Sieur de la Salle eût fait des présents, & en eût reçu de ces peuples, il acheta quelques Chevaux d'eux à bon marché, & en suite il passa la Rivière pour continuer sa route dans des Canots faits de peaux de Tauraux Sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs Chevaux à la nage.

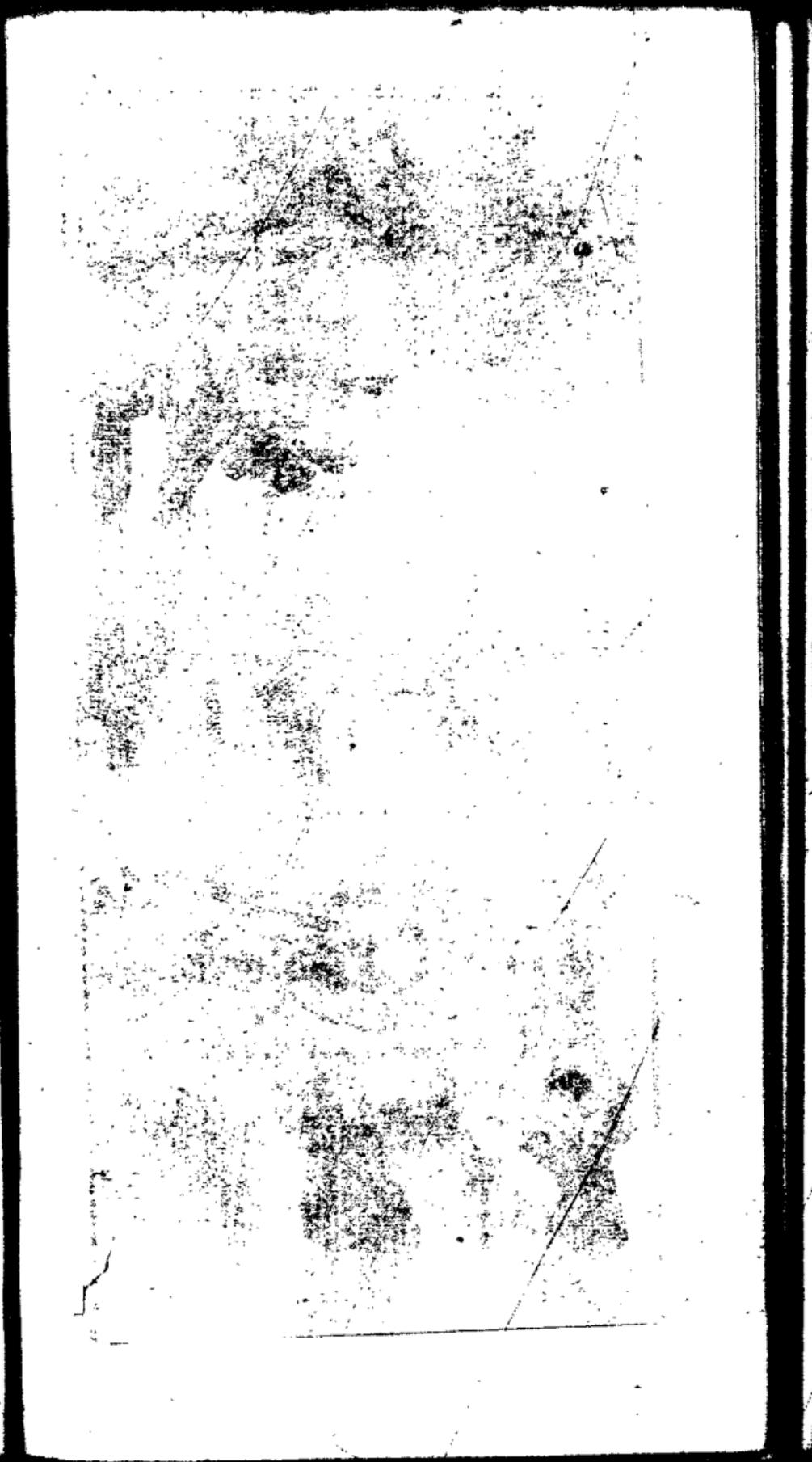
Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieues de ce pais, qui est extrêmement fertile ils passèrent en Cajon la Rivière Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention cy-devant. En suite ils firent leur route au Nord-est, & furent obligez de tra-

ver-

72 *Nouveau Voiage entre la Mer*
verser quantité de petites Rivieres, &
de Ravines navigables. Ils emploie-
rent à cela l'hyver, qui n'est sensible
dans ces contrées-là que par les pluies.
Ils y furent encore pendant le printemps.
Au reste tout le país étoit agreablement
diversifié de prairies, de collines, & de
quantité de sources. Ils arrivèrent en-
fin à trois grands Villages appelez les
Taraha, Tyakappan, & Palonna, où
on trouve des Chevaux. A quelques
lieües plus avant ils rencontrèrent les
Palagueffons compolez de dix Villages
alliez des Espagnols.

Je suis étonné, de ce que nôtre Pe-
re Anastase Recollect n'a pas fait un
journal plus circonstantié de tant de Na-
tions différentes. Je prie donc ici le
Lecteur de trouver bon, que je fasse de
temps en temps des reflexions sur ce der-
nier Voiage du Sieur de la Salle, avec qui
j'en ai tant fait, lors que j'étois avec lui
dans l'Amerique. Ma description de la
Louisiane, que j'ai fait autrefois im-
primer à Paris, a contribué beaucoup à
son entreprise.

CHA-





L

C
qu
heu
ce
de
aut
alo
fon
réta
exc
jou
ran
mé
au
un
tité

CHAPITRE VII.

Le Sieur de la Salle est malheureusement assassiné par les gens, qu'il conduisoit. Trois hommes tuez avant lui.

CE fût après avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Salle, parce qu'il fût tué aussi bien que le Sieur de Morenger son Neveu, & quelques autres. Le Sieur de la Salle se trouvoit alors dans un beau pais de chasse. Tout son monde y fit bonne chère, & se rétablit de la fatigue du Voiage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours. Il avoit envoie le Sieur de Moranger son Neveu, son laquais nommé Saget, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nika son Chasseur, qui étoit un Sauvage Chaouënon avoit laissé quantité de viande de Taureaux Sauvages

D

afin



Le Sieur de la Salle mal-heureusement assassiné

afin de la faire boucaner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

La Sieur de la Salle avec toute la prudence n'avoit pû prévoir le complot, que quelques uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la resolution tout d'un coup, & l'executèrent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce mal-heureux assassinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuèrent de même le valet du Sieur de la Salle, & le pauvre Sauvage Nika, qui les nourrissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Montanger languit deux heures après ce mal-heureux coup, & pendant ce temps il donna toutes les marques possibles de sa pieté, pardonnant à ses meurtriers, les embrassant même de fois à autre, & donnant au reste des preuves sensibles de sa resignation à la volonte de Dieu, & de sa confiance dans le merite de son

son Sauveur, selon que ceux, qui l'avoient assassiné, le reciterent eux mêmes, depuis qu'ils furent reuenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquittoit fidelement de tous les devoirs d'un vray Chrétien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait misericorde.

Ces miserables n'étant pas contents d'avoir commis ce meurtre, resolurent de n'en demeurer pas là. Ils formèrent le dessein de tuer leur Maître même; par ce qu'ils craignoient, que par l'effet d'un juste ressentiment il ne les fit punir de l'horrible crime, qu'ils avoient commis. Le Pere Anastase remarque, qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieues de l'édroit, où ledit Sieur de Moninger fut assassiné. Le Sieur de la Salle dont inquiet du long retardement de son Neveu & de ses gens, dont il étoit séparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils n'eussent été surpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria donc ledit Pere Anastase de s'engager avec lui à la recherche de son dit

Nêveu, & il prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin, ledit Sieur de la Salle ne l'entretint que de discours de pieté, & s'étendit fort sur les matieres de la grace & de la prédestination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt Ans de séjour dans l'Amérique, dont neuf s'étoient passées dans les Voyages, que j'avois faits avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accablé d'une profonde tristesse, dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble, qui le rendoit méconnoissable à ceux, qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il put pour le tirer du profond assoupissement, où il étoit.

Après deux lieues de marche il trou-

va la cravate sanglante de son laquais. Il apperçut deux Aigles, qui voltigeoient sur la tête. Ces oiseaux sont assez communs en ce pais-là. En même temps il découvrit les gens, qui étoient sur le bord de l'eau. Il s'approcha d'eux, & leur demanda des nouvelles de son Neveu Moranger. Ces gens lui répondirent par paroles entrecoupées, & lui montrèrent le lieu, où il étoit. Le Père Anastase suivit quelques pas le long de la Riviere, & arriva enfin à l'endroit fatal, où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un de l'un côté, & l'autre de l'autre, aiant leur fusils bandez à la main. L'un d'eux tira son coup sur ledit Sieur de la Salle, & le manqua. Le second tira en même temps, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars

1687.

Le Père Anastase Recollet s'attendoit au même sort. Mais il ne fit point de reflexion sur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel spectacle, & sentoit une douleur incroyable de ce fune-

ste coup. Il vit tomber le Sieur de la Salle à un pas de lui ayant le visage tout ensanglanté. Il se jeta à lui aussitôt l'embrassa, & l'arrosa de ses larmes, l'exhortant du mieux, qu'il pût dans la conjoncture, où il se trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le temps de recevoir une partie de sa vie, & le Pere Anastase lui ayant donné l'absolution il mourut quelques momens après.

Il s'exerça pendant ces derniers momens à toutes les choses, qui étoient convenables à l'état, où il se trouvoit. Il seroit à main à ce Religieux à toutes les choses, qu'il lui disoit, & sur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ses ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effraiez de l'horreur, de ce qu'ils venoient de faire, commencèrent à se frapper la poitrine, & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu sans avoir premierement enseveli, & puis enterré le corps du Sieur de la

Sal-

Salle le mieux, qu'il put. Il plaça une Croix sur sa sépulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavalier de la Salle, homme d'un grand mérite, constant dans les adverteitez, intrepide, genereux, engageant, adroit, habile, & capable de tout. Il avoit travaillé depuis vingt Ans à adoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquelles il avoit voyagé. Et il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, lesquels il avoit comblés de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course sans avoir pu réussir dans les desseins, qu'il avoit formez, sur le Nouveau Mexique.

CHAPITRE VIII.

Reflexions de l'Autheur de cet Ouvrage sur la vie & sur la mort du Sieur de la Salle, dont les assassins se tuerent les uns les autres.

LE Sieur de la Salle m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le temps de nos Découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jésuite, ayant vécu dix ou onze ans dans cet Ordre, les Peres de cette Société faisoient faire de frequentes lectures pendant les deux premieres années à tous ceux, qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & violentes, & des funestes aventures, qui étoient arrivées à ceux, qui étoient sortis de leur Compagnie, & qui avoient quitté leur Ordre. Tout cela afin d'y faire demeurer ceux, qui y étoient
une

une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Salle, qui me laissa autrefois tous les papiers en dépôt pendant un Voiage, qu'il fit en France, & que je restois au Fort de Frontenac, que la sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands temoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi des Jesuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, dans laquelle il temoignoit, que le dit Sieur de la Salle s'étoit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de peché veniel.

J'ai reflechi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites, lors que nous nous entretenions des histoires des Nouvelles Decouvertes. J'adorois en cela les desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moiens, qu'il en a lui même reglez, & incertain que j'étois de ma destinée je me préparois à tout ce que Dieu vou-

droit m'envoyer, bien resolu de me soumettre paisiblement en toutes choses aux ordres de sa Providence.

Le Pere Anastase arriva enfin au lieu, où étoit Monsieur Cavalier Prêtre Frere dudit Sieur de la Salle, à qui il raconta le malheur, qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrèrent brusquement un moment après dans la Cabane, où ils étoient, & se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loisir de faire un grand discours. Mais son visage tout baigné de larmes fit assez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavalier ne l'eut pas plus-tôt veu, qu'il s'écria, ah! mon pauvre Frere est mort.

Je ne puis me dispenser de faire ici connoître au public ledit Sieur Cavalier Prêtre, avec qui j'avois demeuré en Canada pendant un Eté de ma Mission au Fort de Frontenac, dont son Frere étoit Gouverneur & Propriétaire. C'étoit un bon & sage Ecclesiastique d'une vertu consommée dans les Missions. Il n'eut pas plutôt ap-
pris

pris cette funeste nouvelle, qu'il se jeta à genoux. Le Sieur Cavelier son Neveu en fit de même. Ils croioient tous deux, que ces scelerats alloient les massacrer. Ainsi ils se preparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux Assassins touchez de quelques sentimens de compassion à la veüe de ce venerable Vicillard, & d'ailleurs à demi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre, résolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtemps incertains & flottans sur ce sujet. Quelques uns d'entre eux, qui avoient envie de revoir leurs parens, se disculpoient autant qu'il leur étoit possible. Et on en entendoit quelques uns, qui disoient souvent, qu'il falloit achever de se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sieur de la Salle, & enfin après plusieurs deliberations ils resolu-

84. *Nouveau Voyage entre la Mer*

rent de s'en aller à la fameuse Nation des *Céris*, dont nous avons parlé. Ils marcherent donc tous ensemble durant plusieurs jours, & passerent plusieurs Rivières, & plusieurs Ravines. Ces infâmes meurtriers se servoient des Sieurs Cavaliers comme de Valets, & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux, où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minotoit déjà la punition de ces scelerats au défaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre cet Allemand natif du Wirtemberg nomme Hans, & le meurtrier du Sieur de la Salle. Chacun de ces malheureux prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination.

Ils avoient passé chez les *Céris*, où ils avoient fait quelque séjour. Ils étoient même déjà arrivez chez les *Nassons*, où les quatre deserteurs, dont j'ai fait mention cy-devant, les rejoignirent. Se voiant ainsi tous rassemblez la veille de l'Ascension, & la dis-

fen-

sent
aian
de s
An
de l
faill
con
tem
reg
leur
de l
prés
pun
cou
de l
de f
tre.

U
son
qui
eut
quo
sans
che
ses l
n'y

sension, qui s'étoit mise entt'eux, leur aiant fait prendre la funeste resolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchez failant même semblant de se vouloir confesser. Mais cela ne durapas long-temps. Ceux, qui avoient le plus de regret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangerent du côté de Hans. Cet homme deux jours après aiant trouvé l'occasion favorable punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtier du Sieur de la Salle, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître.

Un des compagnons de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui, qui avoit tué le Sieur de Moranger. Il eut le temps de se reconnoître, après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & en suite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moien de l'éteindre,

de sorte qu'il expira dans cet tourment. Le troisieme Auteur de ce detestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sieur de la Salle. Mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura là.

Par ce moien Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la resolution des'en retourner chez les *Cenis*, où ils avoient dessein de s'habituier, par ce qu'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leur crimes. Les *Cenis* avoient mis leur Armée sur pied, & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanaatiuno*, peupl s cruels, qui sont leurs implacables ennemis: Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cenis* donc emmenerent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer avec eux.

étr
ré.

&
lic
le,
avé

à t
du

po
s'a

ce
di

pe
de

A

N

re
all

ro
leu

ses

da
ca

en

eux. Mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du país des *Cénis*, & parmi eux étoient les Sieurs Cavelliers Frere & Neveu du Sieur de la Salle, le Sieur Joutel, le Père Anastase avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour les défraier sur leur route. Ils s'arretèrent parmi les *Nassonis* pour y célébrer l'Octave de la Fêt. de Dieu. Ils disent dans leurs relations, que ces peuples s'entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les invitèrent d'y aller avec eux, ajoutans, qu'ils en feroient plus avec leur fusils que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Masses & leurs flèches.

Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux,

eux, que par les ordres exprès de Dieu pour les instruire dans la connoissance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils emploierent à cela dix ou douze jours de temps jusques au troisieme de Juin.

Je ne doute point, que le Sieur Cavalier Prêtre, & le Pere Anastasien aient fait tout leur possible pour donner des lumieres aux *Nassonis*, afin de les tirer de leur ignorance. Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire peur aux Espagnols, qui sont accoutumés aux fusils. D'ailleurs ils ne scavoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pouvoient recueillir des discours des *Nassonis*, que les Espagnols exerçoient de grandes cruantez sur les peuples de l'Amérique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux. Ainsi ils ne pouvoient du tout point entendre ce que leur disoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

D'ail-

L
les C
rend
il est
crua
ge,
de p
ont
avec
sonn

Les
S
re
a
le
ti

L
qui c
beaux

D'ailleurs depuis l'Empereur Charles Quint, que les Espagnols se sont rendus maîtres du Nouveau Mexique, il est certain qu'ils n'ont exercé aucune cruauté sur les peuples de leur Voisinage, par ce qu'ils ont trop peu de Monde pour conserver les Vastes Païs, qu'ils ont conquis. Ils vivent donc en paix avec leurs voisins, & n'inquietent personne à moins qu'on ne les attaque.

CHAPITRE IX.

Les Cénis donnent le moien au Sieur Carvelier Prêtre, au Pere Anastase, & a ceux, qui les accompagnoient de continuer leur route parmi plusieurs Nations Sauvages.

LEs Cénis donnèrent deux Sauvages pour guides a ces six Européens, qui continuèrent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, &
vers

vers le Nord-Est. Ils passèrent quatre grandes Rivieres & plusieurs Ravines peuplées de plusieurs Nations. Ils trouvèrent les *Haquis* à l'Est, les *Nabiri* ou les *Naansi*, peuples puissans, qui sont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le 13. Juin des *Cadodachos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse, qu'ils trouvèrent à une lieue de leur village les reçurent avec le Calumet, & leur donnerent à fumer. Les uns conduisoient leurs chevaux par la bride, & les autres les porteroient comme en triomphe. Ils disoient, que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde.

Tout le village étant assemblé les femmes selon leur coutume leur lavèrent la tête & les pieds avec de l'eau chaude: après quoi on les plaça sur une estrade couverte de Nattes blanches fort propres. Les festins vinrent en suite, les danses du Calumet, & d'autres réjouissances publiques, qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne con-

noif-

noiff
tion.
que t
bre t
idées
broiti
leil,
de le
les p
Céré
leils
des r
vages
tres a
Sieur
naste
touch
Myff
poser
... D
d'un
Mari
re,
Jun
Sieur
sur le

noissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples ont quelque ombre de Religion. Mais toutes leurs idées sont fort confuses, & fort embrouillées. Ils semblent adorer le Soleil, par ce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils sont pourtant les premiers partages. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & sur le reste du corps des représentations de Bureaux Sauvages, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavalier Prêtre, & au Pere Anastase de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu, & les principaux Mysteres du Christianisme. Il faut supposer, que tout cela se fit par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de Marne malgré tout ce qu'on lui put dire, voutut se baigner le soir du 27. de Juin. Le Sieur Cavalier Neveu du Sieur de la Salle l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez
 près

près du Village. Ledit de Marne s'étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même temps. C'étoit un abyme, où il fût noyé en un moment.

Peu de temps après on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en ceremonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse, que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages admiroient les Ceremonies de l'enterrement, & sur tout les Pseaumes, qu'on chanta aux obsèques. On prit de là occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Âme pendant huit jours, qu'on resta dans ce lieu fatal. On enterra le mort sur une eminence proche du village, son tombeau fût environné d'une palissade, & on y mit une grande Croix, qu'on fit faire par les Sauvages. En suite on partit de là 2. Juillet.

Ces

Ces peuples sont sur le bord d'une Riviere, où on trouve trois Nations fameuses, les *Natchoos*, les *Natchettes*, & les *Ouidiches*. Ces Voiateurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où on commence à trouver des Castors & des Loures, à mesure que l'on avance vers le Nord on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouidiches* ils rencontrèrent trois Guerriers de deux Nations, appellées les *Cabinnio*, & les *Mentous* à vingt cinq lieües plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Cajoux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main avec toutes les marques possibles de joie & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlèrent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sieur de Tonti Napolitain, dont il a été fait mention dans mon Volume précédent.

cedent. Ils ajoutèrent, qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit peut être par leur village. C'étoit le Sieur de la Salle.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & on fit sortir la famille. On les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fit même un festin public, ou le Calumet fût dansé durant vingt quatre heures avec des chansons faites exprès, & que le Chef entonnoit de toute sa force. On les traitoit d'Envoyez du Soleil, qui venoient les défendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fusils, qu'ils ne connoissoient point avant cela. Au milieu de ces rejouissances le petit Cavalier Neveu du Sieur de la Salle tira trois coups de pistolet encriant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares répetoient à haute voix y ajoutant *vive le Soleil*.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuse de Castors & de Loures, dont le transport seroit fort facile par une Riviere, qui est voisine du village. Ils

vou-

voulurent en charger leurs chevaux. Mais ils les refusèrent pour témoigner leur des-intereffement, & ils leur firent des presens de haches & de couteaux. Ensuite ils partirent avec deux *Cahinnio* pour leur servir de guides après avoir reçu les Ambassadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & quelques autres Nations du Nord-Oüest, & du Sud-Est. Ils eurent le plaisir de traverser pendant quelques jours les plus beaux pais du monde entrecoupez de plusieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils passerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin après une marche d'environ soixante lieües ils arrivèrent aux *Ossortéoz*, qui habitent sur une grande Riviere, laquelle vient du Nord-Oüest bordée des plus beaux bois du monde.

Les peaux de Castors & de Loutres, s'y trouvent par tout en si grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelleteries, & qu'on les y brûle à cas, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur.

C'est

26 *Nouveau Voiage entre la Mer*

C'est la fameuse Riviere des *Akanssa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans mon premier Tome de nos Découvertes. Le Pere Anastase dit dans sa Relation, qu'ils commencèrent pour lors à se reconnoitre. Cependant il sçavoit bien, qu'aucune des quatre personnes, qui étoient avec lui, n'avoit jamais été non plus que lui sur le Fleuve Meschasipi. Et en effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1680, & du depuis le défunt Sieur de la Salle y avoit été en 1682. jusques aux *Akanssa*. Apparemment que le Pere Anastase croioit être pour lors au Fort de Crevecœur situé chez les Illinois, par ce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voioit de plus une maison bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sieur Joutel, & aux deux autres hommes, qui estoient de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Comman-

m
qu
da
m
pri
fia
qu
ce
po
ten
ges
po
fult
rez.
I
Tor
On
rang
tout
étoit
tin.
nus
accu
les r
A
ait à

mandant s'appelloit le Sieur *Couture*, que j'ai connu particulièrement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la Découverte de la Loüisiane. Ledit *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Salle pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez.

Ils visitèrent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*, & les *Kappa*. On leur fit par tout les festins, les harangues, & les danses du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires, qu'il y ait à décider parmi ces peuples Sauvages,

E

ges,

98 *Nouveau Voiage entre la Mer*

ges, jamais ils n'en donnent leur resolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere sur les choses, dont il s'agit. Ces Voiageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Mefchasipi, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïsiane, la Riviere Seignelay pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit notre Découverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Après que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue, qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congèdierent
les

les *Cabinnio* avec des presens, dont ils furent satisfaits.

Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Salle, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la véritable embouchure du Fleuve *Meschasipi*, non plus que le *Pere Anastase*, qui n'avoit jamais été en ce pais-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontré par le moien des Sauvages, qui le conduisoient, ce n'a été que par la connoissance, que le *Sieur Couture* Commandant du dit Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être d'avantage cette affaire dans la suite.

C H A P I T R E X.

*Voiage du Sieur Cavelier Prêtre,
& du Pere Anastase Recollet
en Pyrogue pour se rendre aux
Illinois, & plusieurs autres cir-
constances, qui concernent leur
retour.*

A Prés quelque séjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anastase s'embarquerent le premier d'Août 1687. sur le Fleuve Melchasiipi. Ils le traversèrent le même jour dans un Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils se mirent donc tous à terre pour faire le reste du Voiage à pied, par ce qu'ils avoient laissé leurs Chevaux aux *Akansa*, lesquels ils auroient peut être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue ou Canot de bois, que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient

avoient fait jusques là, ne lui permettoit pas d'achever le Voiage à pied.

Le Pere Anastase croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis jusques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieües de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'un de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue, si non quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux, ou pour traverser des Rievieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voiage. Les chaleurs étoient excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres, qui dura plusieurs jours, les fit extrêmement souffrir pendant ce temps-là.

Le Pere Anastase ajoute, qu'ils avoient déjà fait deux cens lieües par le travers des terres depuis la Baïe de St.

Loüis, ſçavoir cent lieües. juſques aux *Cénis*, ſoixante au Nord-Nord-Eſt, & les 40. dernieres à l'Eſt-Nord-Eſt. Depuis les *Naffonis* juſques aux *Cadodacchos* 40. au Nord-Nord-Eſt. Des *Cadodacchos* aux *Cabinnio* & aux *Mentous* 25. à l'Eſt-Nord-Eſt, & des *Cabinnio* aux *Akanſa* 60. à l'Eſt-Nord-Eſt.

Ils continuèrent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient ouï parler au Sieur de la Salle en 82. excepté qu'ils allèrent aux *Sicacha*. Le Pere Anaſtaſe dit, que le Sieur de la Salle n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma Découverte de 80. décrite dans le Tome précédent. Le village principal eſt à 25. lieües à l'Eſt des *Akanſa*. Cette Nation eſt forte & nombreuſe. Elle a pour le moins 4000 hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes ſortes de pelleteries. Les Chefs leur apportèrent pluſieurs fois le Calumet pour marquer, qu'ils vouloient ſ'allier avec eux. Ils leur offri-

rent

rent même d'aller s'habiter sur la Riviere *Ouâbache* pour être plus près du Fort de Crevecoeur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuse Riviere *Ouâbache* est bien aussi grande que le Fleuve *Meschafipi*. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle se décharge dans le *Meschafipi*, est éloignée des *Akanfa* de deux cens lieues, selon l'estime, que le Sieur de la Salle leur en avoit faite. A la vérité on ne trouve pas cette distance en droite ligne par les prairies. Mais elle se conte en suivant le Fleuve *Meschafipi*, qui fait de grandes Anses, & qui serpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit, que cinq bonnes journées.

Ils passerent donc au travers de la Riviere *Ouâbache* le 26. d'Aoust, & ils trouverent bien soixante lieues de chemin en remontant toujours le Fleuve *Meschafipi* jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ six

licües au deffous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüest la fameuse Riviere des *Massourites*, ou des *Ozages*, qui est pour le moins aussi grande que ledit Fleuve, dans lequel elle se décharge. Elle est formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui sont habitées par des Nations fort nombreuses, comme les *Panimoha*, qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre est de 200. Cabannes, les *Paneassa*, les *Pana*, les *Paneloga*, & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*.

On y comprend aussi les *Ozages*, qui font dix sept Villages sur la Riviere de leur nom, laquelle se décharge dans ce le des *Massourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Salle y ont aussi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanfa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourd'hui leur nom, & de laquelle j'ai parlé environ vers le milieu du chemin de la Riviere *Onabache* à celle des
Maf-

Massourites. On trouve là le Cap. de St. Antoine de *Padoine*. C'est dans ces endroits, où demeurent les Sauvages de la Nation, qui se nomme *Mansopalea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anastase Douai Recollet arrivèrent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là jusqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieues, selon que je l'ai remarqué dans mon premier Tome. Toute cette route fournit une navigation fort aisée, même aux grands batimens. Un *Chaouënon*, nommé *Turpin* les aiant apperçus à son village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle, qu'il lui apportoit. Mais ils suivirent ce Sauvage de fort près, & entrèrent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduisit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens,

qui y étoient, s'étant mis sous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fusils.

Le Sieur de *Tanti*, qui étoit destiné par le Sieur de la Salle pour commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de ménager l'esprit de ces Barbares. Ces gens ne laissèrent pas d'être reçus avec tout le bon acciueil possible, & ledit Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour témoigner la joie, qu'il avoit de leur arrivée afin de les consoler de leurs disgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avoüer, qu'il n'est pas possible à personne d'éviter sa destinée: Cependant on ne peut s'empêcher de reconnoître, que le triste sort du Sieur de la Salle a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voiage dans le dessein de trouver l'embouchure du *Meschafipi*. Cependant il est malheureusement mort dans cette recherche sans avoir pu réüssir dans son entreprise. Et cependant incontinent
après

après sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollect & ceux, qui les accompagnoient dans ce Voiage, navigent sur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois.

Il est constant neantmoins, qu'il y a un tres-beau port a l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque, que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toujours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru cy devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands Vaisseaux peuvent monter plus de deux cens lieües depuis le Golphe de Mexique, & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent

E 6 lieües,

lieües, & se décharge dans le Meschafipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogus*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mouisa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la memoire; lorsqu'on y passe, & qu'on n'a pas le loisir ni la commodité de faire toutes les observations nécessaires.

Il y a apparence, que le Sieur de la Salle, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a estimé que la Baie de St. Louis n'étoit qu'à 40. ou 50. lieües de l'embouchure de l'un de ses bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes à leurs entreprises & à tous les mouvemens de leurs cœurs, aussi bien qu'au Vaste Océan.

Dieu l'a sans doute ainsi permis, afin que le Pere Anastase, qui est presentement Vicairé des Recollets de Cambrai, decouvrit 110. Nations sur
sa

sa route, au défaut dudit Sieur de la Salle, sans comprendre dans ce grand nombre plusieurs autres peuples Sauvages, qui sont connus à ceux, par lesquels il a passé, par ce qu'ils ont commerce avec eux, qui pourtant ne sont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes sortes d'usage en fort grande quantité. Les Sauvages se croient bien paieez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anastase étoit parti de la Baïe de Saint Louis au Golphe de Mexique dans le dessein de demeurer parmi les *Canis* à son second Voïage pour y établir la Mission. Le Pere Zenobe Mambré Recollet, qui étoit resté dans laditte Baïe, devoit s'aller rejoindre afin des'étendre chez les Nations voisines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeste du Sieur de la Salle l'ayant obligé de passer outre, il ne doute pas que le dit Pere Zenobe n'ait été le chercher.

Peut être même, qu'il est presentement en ces pais-la avec le Pere Maxime Recollect natif de l'Ille en Flandres, & qu'ils auront laissé le Sieur Chefdeville Missionaire de St. Sulpice à la Mission du Port de cette Baie. Il s'étoit destiné lui même à cela, par ce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques uns des gens du Sieur de la Salle, qui ont épousé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voila l'extrait, de ce que le Pere Anastase a écrit de son pénible Voiage. On ne sçait pas au reste, ce que ces pauvres gens s'ont devenus depuis ce temps-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable destinée du Sieur de la Salle, par ce qu'il étoit de son devoir, aussi bien que de Monsieur Cavelier Prêtre d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce secret les effets appartenans au defunt, dans ledit Fort des Illinois, par ce qu'il lui avoit fait toutes les avances, qu'il avoit pu
pour

pour son entreprise. Il partit des Illinois au printemps de l'an 1688. avec ledit Pere Anastase, le jeune Cavalier, le Sieur Joutel, & un Sauvage, qui est presentement habitué aupres de Versailles. Ils arrivèrent à Quebec le 27. Juillet, & firent route pour France le 20. Aoust suivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureusement ensemble à Paris après avoir essuié un nombre incroyable de dangers. Ils rendirent compte de leur Voiage au feu Monsieur de Marquis de Seignelay.

Voila l'histoire de ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, dont j'ai cru devoir donner connoissance au public, par ce que c'est comme une suite du mien, & qu'il sert à confirmer plusieurs choses, que j'ai avancées dans mon histoire. Je passe presentement à la description de la Religion & des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voiage.

CHA-

CHAPITRE XI.

Reflexions de l'Autheur sur le Voyage de la Chine. Créance de la plupart des Sauvages de l'Amérique septentrionale touchant une espece de creation du Monde, & touchant l'immortalité de l'Ame.

ON dit ordinairement, que la vérité est l'ame & l'essence de l'histoire. Ce Traité des mœurs des Sauvages de l'Amérique Septentrionale n'a donc pas besoin d'aucune autre recommandation, puis qu'il est fait avec la dernière sincérité. La nouveauté & la diversité y joindront leurs attraits, quoi que je parle ici de plusieurs peuples Barbares, qui n'ont point encore été policés. Ainsi j'espère, que la description de près de deux cens peuples différens, ou que j'ai veus, & dont j'ai fait mention dans mon premier Volume, ou que quelques uns de nos Religieux

gieux ont decouverts, donnera quelque sorte d'agrément aux Curieux.

Le Fils de Dieu aiant predit, que son Euangile seroit prêché par toute la terre, les fideles se sont toujours interessez dans l'accomplissement de cette Prophetie en travaillant à convertir les Nations Barbares, parmi lesquelles le vrai Dieu est encor inconnu. Il est vrai, que cette multitude de Barbares, qui sont repandus dans ces Vastes contrées de l'Amérique, ont eu les yeux fermez jusques à present à la lumiere de la verité. Cependant nous avons déjà commencé à leur prêcher Jesus Christ crucifié, du mieux qu'il nous a été possible afin de les amener au Salut. Nous esperons donc que ceux qui sont animez du zele de Dieu, travailleront deormais à achever ce que nous avons commencé, & qu'ils s'emploieront au Salut de tant d'Ames, qui ne perissent, que par ce que les Chrétiens ne pensent pas à les retirer de leur aveuglement naturel. C'est pour leur en faciliter les moiens, que nous allons traiter des idées, que

que ces peuples ont de la Religion, & qu'en même temps nous parlerons de leurs Mœurs, afin qu'on voie mieux par quels moiens on pourra les instruire pour les rendre capables de la verité & du Salut.

Nos Découvertes nous ont fait connoître la plus grande partie de l'Amérique Septentrionale. Ainsi je ne doute point, que si sa Majesté Britannique, & Nosseigneurs les États vouloient nous y renvoyer pour achever, ce que nous avons si heureusement commencé, on ne développât enfin, ce qu'on n'a pu éclaircir jusques à présent, quelque tentative que l'on ait fait pour cela. Il a été impossible jusques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On a tâché plusieurs fois d'en faire le Voiage. Mais on n'a jamais pu y réussir, & je suis moralement assuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préalable on n'ait decouvert le Continent tout entier des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Nouveau Mexique. Il semble, que Dieu ne m'ait
pre

pre
nair
ache
m'ou
fuis
ra u
si on
ploie
J
Sçav
com
com
que
Vast
me l
plus
enco
habit
de,
qui f
vroie
sçave
Anc
l'Eur
ples
l'Ecr

preservé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voiages, que pour achever cette heureuse Découverte. Je m'offre encore ici d'y travailler, & je suis persuadé, que cette entreprise aura un succès heureux moiennant Dieu, si on me fournit les moiens de m'y employer.

Jé ne suis pas surpris, de ce que les Sçavans avoient, qu'ils ignorent encore comment l'Amérique s'est peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'est établi dans ce Vaste Continent. L'Amérique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoissance entiere, & les habitans même de ce Nouveau Monde, lesquels nous avons decouverts, & qui selon toutes les apparences en devroient être les mieux informez, ne savent pas eux mêmes, comment leurs Ancêtres y sont venus. Certes si dans l'Europe nous étions comme ces peuples sans usage de cet Art ingenieux de l'Escriture, qui fait en quelque sorte re-
vivre

vivre les morts, qui rappelle le souvenir du passé, & qui conserve la memoire des choses, il est certain, que nous ne serions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale, croient communement une espee de creation du Monde. Ils disent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec son Fils. C'est peut être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils est le principe de toutes les choses bonnes, & que la femme est la cause de tout le mal. Ils croient, que l'un & l'autre jouissent d'une parfaite felicité. Ils disent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue sur le dos d'une Tortue, qui la sauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection sur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement, que cette objection est bonne pour ceux, qui la font, mais qu'elle

qu'elle ne fait rien contr'eux, par ce qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens.

D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Esprit, que les Iroquois appellent *Otkon*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas de Fleuve St. Laurans, *Atahauta*, est le Createur du Monde, & qu'un nommé *Messou* en a été le reparateur après le Déluge. C'est ainsi, qu'ils alterent, & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoissance, que leurs Ancêtres peuvent avoir eüe du Deluge universel. Ils disent, que ce *Messou* ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac; lequel venant à se deborder, il couvrit toute la terre en peu de temps, & ne fit qu'un Abyrne de tout le Monde. Ils ajoutent, que ce *Messou* ou *Otkon* amassa un peu de terre par le moien de quelques animaux, & qu'il se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde different du leur.

Quand

Quand donc on veut les delabuser de leurs folies, & les instruire de la veritable Creation de l'univers, ils disent, que tout cela peut bien être veritable pour le Monde, que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort souvent, s'il y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur país.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent, & du Meschasipi, qui racontent une histoire assez curieuse. Ils disent donc à peu près, comme les precedens, qu'une femme decendit du Ciel, & qu'elle demeura quelque temps à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent Conseil pour sçavoir, lequel d'entr'eux la recevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de ter-

re,

re, qui fait presentement ce que nous appellons l'Amerique.

Ils ajoûtent, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuioit de n'avoir perfonne, avec qui elle pût s'entretenir pour passer sa vie plus agreablement, qu'elle ne faisoit. Il descendit d'enhaut un esprit, qui la trouva endormie de chagrin. Il s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur Chasseur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques demélez entr'eux. Ils en vinrent donc enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrêmement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en separer. Il se retira donc dans le Ciel, d'ou
pour

pour marque de son juste ressentiment il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere.

Quelque temps après l'Esprit descendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est descendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La defunion de ces deux Freres est l'image de la haine irréconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel, & le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, car ils n'entendent par leur *Otkon*, *Atahanta* ou *Mantou* que je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses, ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ames, & une autre vie, dans laquelle on jouit de toutes sortes de plaisirs, & où on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux, qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & necessaires. Ils tiennent, que l'Ames n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, flèches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent ils, en attendant qu'ils soient arrivez au pais des Ames.

Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment,

F

qu'a-

qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups-marins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ames des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur servent encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ames des arcs & des flèches à tuer les bêtes. Ils ont les mêmes pensées de la pêche, de sorte que ces Ames ont besoin selon eux des armes, que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élèvent à sept ou huit pieds de terre, n'ont besoin de ces armes, & des vivres, que l'on met auprès d'eux que pour faire le Voiage de l'autre vie.

Ils s'imaginent, que ces Ames se promènent visiblement dans les Villages pendant un certain temps, & qu'elles prennent part à leurs festins, & à leurs régales. C'est pour cela, qu'ils leur laissent toujours leurs portions. Plusieurs de ces Nations vont même jusques à avoir de certaines Fêtes générales

rales des Morts, accompagnées de chansons & de cris horribles, de festins à manger tout ce qui s'y présente, de danses, & de presens de différentes sortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les Os de ceux, qui sont déjà consumez, lesquels ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de rassades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richesses de leurs pais. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux.

Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet, les lieux differens où les emplois, qu'ils leur assignent, la maniere, dont ils croient, qu'elles vivent, leurs guerres, leurs paix, leur police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées sur des fables, que leurs Peres ont inventées, & auxquelles ils ont donné du credit les faisant passer à leur enfans, qui y sont fortement attachez. On pourroit même

me soupçonner, que les Sauvages de l'Amérique sont originairement issus des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. Et en effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons, comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le duciel de leurs proches parens un An entier. Pendant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le Frere du Defunt ont soin de la veuve.

Au reste il semble, qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils

ils ne laissent pas de demander, ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse dans ce que nous avons touché cy-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde. Mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient neantmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans aucune forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers en matière de Religion, fins & rusez pour le commerce & pour leur profit. Mais ils sont Superstitieux jusques à l'exces.

CHAPITRE XII.

Moiens, par lesquels on peut convertir les Sauvages. Qui sont ceux, à qui l'on doit refuser ou administrer le Baptême.

NOS Anciens Missionnaires Recollets du Canada, & ceux, qui leur ont succédé dans ce travail, ont toujours avoué, comme je l'avoüe avec eux, qu'on ne réussira jamais à convertir les Sauvages, si on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc nécessairement, que pour les humaniser, les Chrétiens de l'Europe se mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous, ce qui ne se peut faire sans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada, a toujours mis de grands obstacles à l'aggrandissement de Colonies. Car dans le dessein d'attirer

rer tout le commerce, ces Messieurs n'ont jamais voulu souffrir, qu'on fit des établissemens particuliers pour s'habituer dans le pais, ni permettre même, que les Missionnaires rendent les Sauvages sédentaires. Sans cela pourtant il n'est pas possible de rien faire pour la conversion de ces Infidèles. Ainsi l'avidité de ceux, qui veulent trop gagner en peu de temps, a retardé beaucoup l'établissement de la foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a aussi causé beaucoup de préjudice.

Il paroît donc de tout cela, que la Mission est fort pénible & fort laborieuse parmi ces abondantes Nations. Ainsi il faut tomber d'accord, qu'il seroit nécessaire d'employer plusieurs années, & s'engager dans de grands travaux pour humaniser ces peuples, qui sont extrêmement grossiers & Barbares. C'est pour cela, qu'à la réserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hasarder d'administrer les Sacremens, aux Adultes, qui semblent, se con-

vertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait tres peu de progrès, quoy qu'on ait beaucoup travaillé.

Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artisans & de Labou-reurs. Il faut même, que la traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre ces Barbares sédentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore par le secours des personnes Zelées de l'Europe, établir des Colleges afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer en suite avec les Missionnaires à l'instructions de leurs Compatriotes. C'est un moyen tres-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies. Mais on voit ordinairement les hommes fort attachez au gain & au commerce, qui cependant sont peu sensibles à attirer la
be-

benediction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux, ceux, qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits, qui leur sont les plus sensibles. Mais les dangers, les travaux, les souffrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devoiant ainsi au Salut de leurs prochains Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entreprises couronnées de quelques succès, par rapport à sa gloire & à la conversion des Ames.

Il est impossible, qu'en jettant les yeux sur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & sur le peu de progrès, que l'on a faits jusques à present parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & Vastes pais, on ne soit obligé d'admirer en cela les jugemens inscrutables de Dieu, & de s'écrier avec l'Apôtre, O profondeur des richesses de la sapience & de la connoissance de Dieu. Un grand nombre

130 *Nouveau Voiage entre la Mer*
de Prêtres seculiers fort Sçavans , &
de Zelez Religieux de nôtre Ordre, ont
porté le flambeau de l'Euangile par
tout, & ont travaillé à ce grand-ouвра-
ge. Mais Dieu veut nous faire sentir,
que la conversion des Amés est l'ouвра-
ge de sa grace dont les moments heureux
ne sont point encore arrivez.

Il se contente donc de nous voir ge-
mir sous cette dependance de son secours
interieur. Il est le témoin de nos larmes &
de nos soupirs. Il entend nos prieres. Il re-
çoit le sacrifice de nos vœux, & agréee
les supplications ardentes, que nous lui
faisons d'avancer les temps de sa mise-
ricorde envers ces pauvres peuples ense-
velis dans les tenebres de l'ignorance.
Cependant il veut, que les Ouvriers
travaillent à preparer cette vigne, &
qu'ils y emploient, toute leur adresse.
Mais il faut, qu'ils en attendent le fruit
avec patience. Dieu agira dans le temps,
qu'il en a marqué dans le secret de sa
providence. Au reste il sera le juste Re-
munerateur de ceux, qui s'emploieront
fide-

fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette grande joie, que nous sentirions sans doute, si nos travaux étoient suivis d'un grand succès, par ce que ces nombreuses conversions pourroient flatter nôtre amour propre, & nôtre vanité.

Je puis bien dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de difference entre les Missions modernes de l'Amerique & celles, que nos Recollects avoient commancées dans ce nouveau Monde, & qu'ils ont continuées de faire dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Ames. Mais on ne remarque aujourd'hui dans le Canada qu'une terre ingrate, sterile & infeconde. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'insensibilité, & un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere opposition aux Mysteres de la foy. Il faudroit des Siècles entiers pour preparer ces Barbares à l'

Evangile avant que d'en esperer quelques succès, & pour comble de malheur Dieu a permis, que le pais fût mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne pensent qu'à leur interest, & qui sont tout à fait insensibles à la propagation de la foi.

Nos Anciens Missionnaires Recollects n'accordoient le Sacrement du Bapême aux Sauvages, qu'après de grandes precautions, de peur que ce Saint Mystere ne fût profané par ces Barbares. On voit encoré aujourd'hui, que ces Nations sont tres mal disposées pour la Religion Chrétienne. Elles ne paroissent avoir aucun sentiment de Religion en general. Elles semblent être incapables des raisonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoissance d'une Divinité vraie ou fausse.

Ces pauvres aveugles spirituels écoutent comme des chansons tout ce qu'on leur dit de nos Mysteres. Ils ont de grands vices naturels, & sont attachez
à des

à des Superstitions, qui ne signifient rien. Ils ont des coutumes Sauvages, brutales & barbares. Ils se laisseroient baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptisez, mais tout cela sans aucun motif de Religion. Ceux, qu'on peut avoir instruits pendant tout un hyver, comme il m'est arrivé d'en instruire quelques uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de discernement que les autres pour les articles de foi. On les trouve tous fort généralement ensevelis dans cette insensibilité pour les choses de la Religion. C'est ce qui a causé de terribles alarmes de conscience à nos Religieux dans les commencemens de leur Mission parmi les peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient instruits, & en suite admis au Saint-Baptême, retomboient aussi tost dans leur indifférence ordinaire pour les choses du Salut, & que les enfans suivoient l'exemple malheureux de leurs Peres,

134 *Nouveau Voyage entre la Mer*
de forte qu'on profanoit visiblement le
Baptême en le leur administrant.

Le Cas fût examiné à fonds, & on
le disputa avec beaucoup de soin. On
le porta même en Sorbonne. Enfin a-
près toutes les diligences possibles il
fut conclu, qu'à l'égard des Adultes,
& des enfans moribonds, de la mort
desquels on feroit moralement assuré,
on pourroit se hasarder à leur accorder
le Baptême, lors qu'ils le demanderoi-
ent, par ce qu'on avoit droit de presu-
mer, que dans cette extremité Dieu
donnoit quelques raïons de lumiere aux
Adultes, comme on croioit l'avoir en-
tre-vu en quelques uns. Mais on de-
clara, qu'à l'égard des autres Sauvages,
on ne devoit point du tout leur accor-
der le Baptême, à moins que par un
grand usage, & après une longue &
forte experience, on n'eût remarqué,
qu'ils étoient touchez, instruits, &
penetrez de nos Myfteres, & absolu-
ment detachez de leurs coutumes Bar-
bares.

On déclara de plus, qu'on pourroit
ad-

administrer le Baptême à ceux, qui seroient entierement habituez parmi les Chrétiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humanisez, sur tout après avoir été bien instruits: qu'il en seroit usé de même à l'égard des enfans de ces derniers. Et on dressa un formulaire, & une espece de Canon fondamental pour servir de regle à nos Missionnaires, afin qu'ils s'y conformassent absolument dans les fonctions de leur emploi.

CHAPITRE XIII.

Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne reconnoissent aucune Divinité. Des pretendues Ames des animaux terrestres.

NOS Anciens Missionnaires Recollets ont connu plusieurs Nations diffé-

différentes dans l'espace de plus de six cens lieues, dans les terres de l'Amérique Septentrionale, & j'en ai visité un grand nombre d'autres, par ce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai Voyageé dans tout le Fleuve de S. Laurents, & dans celui de Mischissipi. J'ai remarqué comme mes predecesseurs, que les Sauvages ne manquent point de bon sens dans les choses, qui concernent l'intérest general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des mesures assez justes pour cela. Mais c'est ce qui fait le sujet de mon étonnement, qu'étant assez éclairés pour leurs propres affaires ils n'aient rien que d'extravagant dans l'esprit par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les Maximes de la vie.

Nous avons tous reconnu, que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet, tant ils ont l'esprit stupide, & rempli de téné-

nébres. L'on trouve pourtant par fois au travers de leur aveuglement quelques sentimens confus de Divinité. Les uns reconnoissent, mais avec beaucoup d'embarras le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie, qui domine dans l'air. Quelques uns regardent le Ciel comme une espece de Divinité, d'autres un *Otkon* ou *Manitou* bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en apparence seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel, qui domine par tout. Ils s'imaginent, comme ils peuvent, qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles, qui sont inanimées, & ils s'y adressent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Pade sur le Meschafipi.

Cependant ces Nations ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent, comme ils font ordinairement, par prevention, par caprice, par entêtement, & ils ne
re-

regardent eux mêmes, ce qu'ils en disent, que comme une espee de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre, qu'ils rendent quelque culte à la Divinite. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune autre marqué de Religion.

Les songes leur tiennent lieu de toutes choses, de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement, & de regles dans toutes leurs entreprises de guerre, de paix, de commerce, & de chasse. C'est même une espee d'Oracle à leur égard. Vous diriez à les voir agir, qu'ils sont de la Secte des Illuminez. La créance qu'ils ont de leurs songes leur impose une espee de necessité, par ce qu'ils croient, que c'est un Esprit Universel, qui les leur inspire pour les avertir, de ce qu'ils doivent faire. Et cela va si loin, que si leur songe leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre action mauvaise, ils l'exécutent en même temps, & ils la reparent en suite par les moiens, que nous dirons cy-aprés.

Les

Les Parens songent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens, qui se mêlent d'interpréter les songes, & qui les expliquent selon leurs inclinations & leur penchant. Que s'ils ne réussissent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme faussaires pour cela.

On remarque, que s'il y a quelque Saut ou chute d'eau difficile à passer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de Castor, du Tabac, de la porcelaine, ou quelque autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'Esprit, qui y preside.

Il n'y a point de Nation, qui n'ait ses Jongleurs, que quelques uns traitent de Sorciers. Mais il n'y a point d'apparence, qu'il y ait dans leur fait aucun pact, ni aucune communication avec le Diable. Cependant on peut dire, que cet Esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs, & qu'il s'en sert pour amuser ces peuples, & pour les rendre toujours plus

140 *Nouveau Voiage entre la Mer*
incapables d'être amenez à la connoissance du vray Dieu. Ils sont fort entêtéez de ces Jongleurs, quoiqu'ils les trompent continuellement.

Les imposteurs se font traiter de Prophetes, qui predisent l'avenir. Ils veulent, qu'on les regarde comme ayant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire la pluie & le beau temps, le calme & les Orages, la fécondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils se servent aussi de Medecins, & appliquent souvent des remedes, qui n'ont aucune vertu pour la guérison des maladies.

On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, le tintamarre, & les contorsions étranges de ces trompeurs, lors qu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse. Ils ne guérissent personne, & ne prédisent jamais rien que par un pur hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lors que l'événement ne répond

pond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remèdes, car comme je l'ai dit, ils font le metier de Prophetes & de Medecins. Ils ne font rien sans presens ni sans recompense. Il est vray que si ces imposteurs ne sont adroits à s'accréditer, & à trouver leur defaite à propos, lorsque la personne, qu'ils traitent, vient à mourir, ou que les entreprises n'ont pas le succes, qu'ils en faisoient esperer, on les tue par fois sur le champ sans autre formalité.

Ces pauvres aveugles sont attachez à plusieurs autres Superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Ils croient, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux, qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sçay quelle maniere de veneration pour certains os d'Elans, de Castors, & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourrissent, par ce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent donc pretieusement ces os. Ils ont même de
la

la repugnance à les jeter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de ces Animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps, & qu'elles en avettissent en suite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes. Que s'il arrive, qu'on les maltraite, les bêtes de cette espee ne veulent plus se laisser prendre ni dans ce Monde ni dans l'autre.

On peut dire, que la corruption du peché a répandu dans l'Ame de ces malheureux peuples un aveuglement étrange, & une entiere insensibilité pour toutes sortes de Religions, de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les Histoires. Il est vray, qu'ils ont de certaines superstitions, auxquelles ils s'attachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe ni aucun mouvement de Religion. Ce n'est qu'imagination & qu'entêtement. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs reveries, ils ne répondent rien. Leur esprit demeure comme Stupide & hebeté. Si on leur propose nos My-
ste-

stères, ils écoutent ce qu'on leur dit avec la même indifférence, qu'ils ont pour leurs propres reveries. J'en ai vu plusieurs qui semblent se rendre à cette vérité, sçavoir qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'effleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa première insensibilité.

CHAPITRE XIV.

Des grandes difficultez, que l'on trouve à convertir les Sauvages de la priere par routine & du Martyre.

LA grande insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement, que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne viennent à nous, & ne s'y attachent que par pure fantaisie, en suivant certaines inclinations que tout
le

le monde sent pour les personnes, qu'on voit, ou bien ils ne nous recherchent que par le bon acciueil, & les flatteries, que nous leur faisons, ou par le secours, que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'esperance de tirer quelque profit de nôtre commerce, ou enfin par ce que nous sommes Européens, qu'ils nous croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils esperent, que nous les defendrons contre leurs ennemis.

On leur apprend les prieres. Mais ils les recitent comme des chansons sans aucun discernement de foi. Ceux, que l'on a catechisez longtems, sont fort chancelans à la reserve d'un fort petit nombre. Ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs Superstitions à la moindre fantaisie, qui leur monte dans l'esprit.

Je ne sçay si leurs predecesseurs ont connu quelque Divinité. Mais enfin leur langue, qui est fort naturelle & fort expressive en toute autre chose, est tellement sterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la
 Divi-

Divinité, ou quelque'un de nos Myſteres, pas même les plus communs. C'est un des plus grands embarras, que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obſtacle à la conversion de ces peuples. C'est, que la plupart d'entr'eux ont plusieurs femmes, & que dans les païs du Nord ils en changent, quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'aſſujettir à l'indiffolubilité du Mariage. Ne vois tu pas bien, diſent ils, quand on raisonne avec eux ſur ce ſujet, que tu n'as point d'eſprit ? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la ſienne. Pourquoi voudrois-tu, que nous fuſſions quatre malheureux pendant le reſte de nos jours ?

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, conſiſte dans la coutume, qu'ils ont de ne contre-dire perſonne. Ils croient en effet, qu'on doit laiſſer chacun dans ſon opinion ſans entreprendre de la

combattre. Ils croient, ou font semblant de croire tout ce que vous leur dites. C'est une insensibilité, & une indifférence profonde pour toutes choses, mais sur tout en matière de Religion, dont ils ne se mettent point en peine.

Il ne faut point aller dans l'Amérique dans l'espérance de souffrir le Martyre en prenant ce mot dans le sens Théologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cause de Religion. Ils laissent chacun dans sa créance. Ils aiment seulement les cérémonies extérieures de nôtre Eglise. Ces Barbares ne font la guerre que pour les intérêts de la Nation. Ils ne tuent les gens que pour des querelles particulières, ou par brutalité, ou par vengeance, par envie, par intérêt de songe, ou de quelque vision extravagante. Ils sont incapables d'ôter la vie à personne en haine de sa Religion.

Tout est brutal dans leurs inclinations. Ils sont naturellement Gourmans,

mans, & ne connoissent point d'autre felicité dans la vie que le plaisir du boire & du manger. On remarque cette brutalité jusques dans leurs yeux & dans leurs divertissemens, qui sont toujours precedez & suivis de festins.

L'esprit de vengeance, dont ils sont animez, est encore un grand obstacle au Christianisme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation. Mais ils sont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils sont naturellement inconstans, medisans, moqueurs, & impudiques. Enfin parmi le nombre de vices, auxquels-ils sont sujets, on ne remarque en eux aucun principe de Religion ni de vertu morale. Et cela sans doute rend leur conversion extremement difficile.

Pour gagner quelque chose sur eux, & les disposer à la foi, il faudroit les familiariser avec nous & contracter de grandes habitudes avec eux. C'est ce qu'on ne peut faire si tôt, par ce qu'il faut auparavant multiplier les Colo-

148. *Nouveau Voiage entre la Mer*
nies, & les répandre par tout. Lors-
qu'ils ont passé quelques semaines avec
les Européens, ils sont obligez d'aller
à la guerre, ou à la Chasse & à la pé-
che afin d'avoir dequoi subsister: & ce-
la les débauche sans doute extremement.
Il faudroit donc les fixer, les induire à
défricher les terres, à les cultiver, &
à travailler a divers metiers comme les
Européens, après quoi on leur verroit
prendre des manieres plus douces, &
plus civilisées, tant entr'eux qu'avec
nous.

Nous parlerons dans la suite des au-
tres Nations du Sud, qui paroissent
plus disposées que celles du Nord, &
du bas Fleuve de S. Laurens a recevoir
l'Évangile.

CHAPITRE XV.

*La maniere, dont les Sauvages
font leurs festins.*

ILs ont des festins d'Adieu, de re-
merciment, de guerre, de paix, de
mort,

mort , de mariage , & de santé. Ils passent en régale les jours & les nuits, sur tout quand ils font de ces festins, qu'ils appellent : à manger tout. Car alors on ne permet à personne de quitter l'assemblée , que l'on n'ait tout mangé. Que si on ne peut plus manger, on est obligé de louer quelqu'un, qui soit en état de tenir la place de ceux, qui sont repus.

Ils ont encore d'autres festins pour la guérison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festins d'impudicité , où les hommes & les femmes se mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais s'ils font encore presentement de ces festins , c'est fort rarement , & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils pretendent, qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'en suite d'un songe, & souvent par ce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit.

Par fois aussi ils ne s'y engagent, que par ce que les autres se moquent d'eux. Tu n'as point de courage, disent ils, tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes. Alors ils se piquent d'honneur, & après avoir tué quelques bêtes fauves ils font un festin, & exhortent leurs voisins à les accompagner dans leur entreprise.

Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur préparer de la farine de blé d'Inde, par ce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des Compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, lesquels prennent leurs plats de bois ou d'écorce de bouleau. Alors ils se rendent dans la Cabanne de celui, qui les a invitez, ce qu'il font ordinairement en chantant des chansons de guerre. Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuéray. Je bruleray. J'ameneray des Esclaves. Je mangeray des hommes, & autres choses semblables, qui

qui ne respirent que la cruauté.

Quand tout le monde est assemblé on applaudit les chaudières de ceux, qui en ont, ou bien leurs écielles de bois ou d'écorce. Après quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invitez au festin, chante sans intermission, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce temps-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence, si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux applaudit de temps en temps à celui, qui les a conviez à ce festin de guerre en répondant *Netbo*, ou *Foguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, Voila qui est fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours, selon le projet, qu'il a fait. Le lendemain ceux, qui le veulent accompagner à la guerre, le vont trouver, & l'assurent, qu'ils le suivront par tout pour le venger de ses ennemis. Voila, qui va bien, mes Neveux, leur dit il. Nous partirons dans trois jours. Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de

152 *Nouveau Voiage entre la Mer*
cette sorte avant que de partir.

Autrefois ces Barbares faisoient des festins fort impudiques. Le Chef de parti ordonnoit à une fille de s'abandonner à la discretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur, qui arrivoit dans leurs entreprises, tant le Diable est artificieux à les entretenir dans des pensées d'impureté.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins pour l'ordinaire. Mais s'ils s'avisent d'en faire, ils observent de certaines ceremonies pour cela. La premiere chose, qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille. Pour cet effet ils remplissent de viande les chaudières, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens, qu'ils veulent inviter. Quand la viande, ou la sagamité est cuite, ils vont appeller leurs gens, en leur mettant une buchete à la main disant, je t'invite à mon festin.

Aussi

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Il n'est pas nécessaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs Utenfiles ordinaires. Le Maître de la Cabanne fait la distribution des parts fort juste : & celui, qui fait le festin, ou un autre en sa place chante sans cesse, jusques à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas on chante, & on danse, après quoi sans autre formalité de remerciement chacun retourne en sa Cabanne sans rien dire. Il n'y a que ceux, qui ont conversé avec les Européens, qui remercient celui, qui les a invitez.

Les festins, qui se font pour guerir les malades, se font presque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez, qu'aux malades, qui languissent. Les festins pour les morts sont plus lugubres & plus tristes. Personne n'y chante & n'y danse. Les parens du mort sont dans un profond & morne silence. Ils font paroître un visage abbatu pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux, qui vont à ces festins, y font des presens,

& les jettent aux pieds des parens, qui font les plus proches, disant, Voïa pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une palissade autour du tombeau, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiez, ils s'en retournent chez eux sans dire un mot.

Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. S'ils ont des couteaux, qu'ils aient troquez contre des Européens, & qu'ils aient mangé & coupé des viandes grasses, ils essuient ordinairement leurs couteaux à leurs cheveux. Ils mangent ordinairement assis à terre & n'ont rien pour s'essuier. Ils sont donc obligez de dégraisser ainsi leurs couteaux à leurs cheveux, s'en frottant en suite la visage entiere. Ces frequentes onctions sont sans doute, ce qui les fortifie extraordinairement, & ce qui les rend capables des plus grandes fatigues.

CHA-

CHAPITRE XVI.

*Maniere d'adapter des Européens
parmi les Sauvages.*

J'Ai marqué dans le volume précédent, qu'un Capitaine Sauvage des *Iffati* ou *Nadoïeffans* nommé *Aqui-paguerin* m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me donna le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la foi de l'Évangile. C'est ainsi, que les Missionnaires en doivent user quand ils se rendent chez les Nations Sauvages. Il faut, qu'ils touchent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus considéré parmi eux, & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef l'enfante, c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption, & cela se fait en un festin.

Ce Capitaine l'adopte donc pour son fils, ou pour son Frere selon son âge & sa qualité, après quoi toute la Nation le confidere, comme s'il étoit effectivement né dans leur païs, & parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de Frere, d'Oncle, de Neveu, ou de Cousin par rapport à ceux, qui sont de cette famille, & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

A fin de mieux reüssir dans leurs desseins, les Missionaires font assembler un Conseil pour s'accréditer davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer, qu'on appelle Conseil toutes les assemblées, qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux, qui se rendent dans ces Assemblées, sont assis à terre dans une Cabanne, ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence, pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont Religieux observateurs, de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les

Les Missionnaires s'expriment dans ces Assemblées, ou par eux mêmes, quand ils sçavent la langue de la Nation, ou par des Interpretes. Ils font donc connoître qu'ils vont parmi ces peuples pour faire Alliance, & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. En suite ils prient les Sauvages de permettre, qu'ils demeurent dans leur pais pour les instruire de la Loi de Dieu, qui est le seul moien d'aller au Ciel.

Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionnaires, & témoignent, que leurs personnes leur sont agréables. Mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal avant que de parler du spirituel. Les Missionnaires leur font donc present de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages, & sur tout ceux, qui n'ont point encore eu de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite jamais d'aucune affaire avec eux sans leur faire

quelque present de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'Or en Europe.

Après cela les Barbares viennent à enfanter, c'est à dire à adopter ceux, qui leur ont fait presents. Ils les déclarent donc publiquement Citoyens, ou enfans de leur pais, & selon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux, qu'ils adoptent, Fils, Frere, Cousins selon les degrez de parenté, & ils sont autant d'état de ceux, qu'ils ont une fois adoptez, que si c'étoient leurs propres Freres, ou leurs enfans.

J'ai oublié dans le Tome précédent de remarquer, que le grand Chef des *Esuri* nommé *Ouésicauté*, ou Pin perfecté, on appelloit son Frere. Cela est sans exemple parmi les autres Nations d'avoir pour Frere un Capitaine absolu, comme étoit cet homme. Au reste il s'étoit acquis cet honneur, & ce pouvoir par son grand courage. Il avoit été plusieurs fois à la guerre contre dix sept ou dix huit Nations, qui sont ennemies de la sienne, & en avoit apporté

porté des têtes, ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillans & courageux, sont fort estimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les flèches, & la Massue. Mais ils sont fort adroits à s'en servir. Ils sont *Leſos*, & degagez, & sont robustes. Je n'ai veu parmi eux ni borgne, ni bossu, ni aucun homme contrefait.

CHAPITRE XVII.

Mariage des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

LE Mariage parmi ces peuples n'est point un contrat civil. Le Mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le temps, qu'ils s'accordent entr'eux, & que la sympathie subsiste entre les parties. Dès qu'ils

qu'ils sont mécontents l'un de l'autre, ils disent, comme je l'ai déjà remarqué, ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'est pas content de sa femme. Il ne faut pas que nous soions quatre malheureux pendant le reste de nos jours. Après quoi sans autre formalité, & sans mener plus de bruit ils se séparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non point pour faire habiter les jeunes gens ensemble. Leur âge ne le permet pas encore. Mais ils attendent quelque avantage du Gendre, qu'ils choisissent. Et en effet quand il revient de la Chasse, le Pere de la fille a la disposition des pelleteries, & de la viande, qu'il a prises. Mais il faut aussi, que la fille porte la sagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes préparées pour les repas de son Meri, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils sont quelque fois cinq ou six ans dans cet état. Lors.

Lors qu'ils se marient, ils font des festins avec beaucoup de pompe & de réjouissance. Par fois tout le village y est invité. Chacun y fait grande chère. Après le repas ils chantent, & dansent comme les Européens, mais à leur manière.

Ils se marient souvent sans bruit. Il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage, qui n'est point marié, cherche une fille, ou une femme, qui n'est point mariée non plus. Il lui dit sans façon, veux tu venir avec moi, tu seras ma femme. Elle ne répond rien d'abord. Mais elle rêve pendant quelque temps tenant sa tête entre ses deux mains. Lors qu'elle pense ainsi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient aussi sa tête de la même manière, & demeure dans un grand silence. Après que la femme ou la fille a rêvé pendant quelque temps elle dit, *Netho*, ou *Niaoua*, ce qui signifie, j'en suis contente. L'homme se leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'est à dire, voila qui est fait ou achevé. Le soir la femme

ou

ou la fille prend une hache de fer, & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une, qui est faite d'une pierre tranchante. Elle s'en va couper une charge de beau bois, après quoi elle se rend à la porte de la Cabanne de ce Sauvage. Elle met son bois à terre. Elle entre, & s'assied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune careille. Quand ils ont été assez long temps sans parler, le Mari lui dit en langue Iroquoise, *Sentaouy*, il est temps de se reposer, couche toi. Quelque temps après cet homme se rend auprès d'elle, & se couche à son tour.

On en voit fort rarement, qui fassent l'amour à la maniere des Européens en riant, en badinant, en folatrant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient sortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, je te quitte. Voilà qui est fait. Ils ne se voient plus qu'avec la dernière indifférence, & ne se regardent

non

non plus, que s'ils ne s'étoient jamais vus. Ils se battent pourtant quelque fois avant que de se quitter. Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois on voit quelques Sauvages, qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour longtems. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelletteries. Mais quelquefois aussi elle n'emporte que la bande d'étoffe, qui lui sert de petite jupe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, par ce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a quelques uns, qui suivent leurs Peres. Mais presque tous les Sauvages qui sont divorce, laissent leurs enfans à leurs femmes disant, qu'ils ne croient pas, qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, par ce qu'il ya tres peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture de

164 *Nouveau Voiage entre la Mer*
de laine , ou de quelque autre present
que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un
Européen , on le voit au visage ou aux
yeux. Ceux des Sauvages sont abso-
lument noirs , & on n'y remarque
point d'Iris comme aux hommes de l'
Europe. Aussi voient ils plus loin dans
les bois & avec plus de vivacité , que
nous autres. Ils ont les yeux plus per-
çans que les Européens.

Si les femmes Sauvages étoient capa-
bles de contracter mariage , & d'y per-
severer , nous en marierions tant que
nous voudrions aux Européens. Mais
elles n'ont point de disposition pour
cela. Elles ne peuvent pas garder la
foi conjugale , & se séparent aisément
de leurs Maris. L'expérience nous l'a
fait voir , & leurs discours ordinaires
sur ce sujet nous le font connoître.
Quand un Sauvage , qui n'a point de
femme , passe par un village , il en louë
une pour une nuit ou deux , pendant
qu'il est absent , & qu'il est à la Chasse
des Castors, ou pour quelques semaines
fe-

selon sa fantaisie. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis, que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelletteries.

Il y a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement. D'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent, & qui les maltraitent. Mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a aussi, qui sont jaloux. J'en ai vu un, qui avoit batu sa femme, par ce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux, qui sont bons Chasseurs, ont le choix des plus belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raisons. Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, lesquelles sont au desespoir, quand leur Mari est bon Chasseur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoisonner. J'en ai vu à qui ce-
la

la est arrivé, & à qui j'ai sauvé la vie en leur faisant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chasse du Castor au printemps, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en louent donc une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un Castor ou deux, & la renvoient de même à la Cabane. Ils se remettent en suite avec leurs femmes, comme si de rien n'étoit. Cependant si la dernière leur plaît d'avantage, ils changent la première sans façon, & ces Sauvages sont surpris, de ce que les Européens n'en feroient pas de même.

Un jour pendant ma Mission au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là. Les femmes Sauvages la firent trouver, & lui dirent, tu n'as point d'esprit. Prends un autre homme pour le present, & quand le tien sera de retour, tu laisseras

seras débaï que tu auras pris. Cette grande
de inconstance, & le changement con-
tinuel de femmes font des choses fort
opposées aux maximes de l'Evangile,
que nous sachions d'inspiration. Sauvages.
C'est un des plus considérables
obstacles à la foi.

Il n'en est pas de même des Nations
du Sud, & du Meschampi, parmi les-
quelles on voit regner la Polygamie.
Dans tous les pays de la Louisiane on
trouve des Sauvages, qui ont souvent
jusques à dix ou douze femmes. Ils
épousent souvent les trois seules, disant
pour leur raison, qu'elles s'accommo-
dent mieux ensemble que des étrangè-
res.

Quand un homme a fait ses présents
au Père & à la Mère de la fille, qu'ils
veulent épouser, elle est à lui en pro-
pre toute la vie s'il veut. Quelquefois
les Pères prennent des enfans de leurs
Gendres. Alors ils leur rendent les
présens, qu'ils en ont reçus. Mais cela
arrive assez rarement. Si quelque-une
des femmes commet une infidélité, le
Mari

Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balafre au visage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en est quitte pour un present, qu'il fait aux Parens de la defunte pour essuier leurs larmes. C'est l'expression, dont ils se servent. J'en ai vû plusieurs, qui étoient marquées au visage, lesquelles ne laissoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des pais chauds sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là sont si ombrageux sur ces matieres, qu'ils se font des plaies, & quelque fois même ils se tuent par je ne sçai quel aveugle transport d'amour, qui les pousse julqu'à cette fureur.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les jeunes Guerriers Sauvages ne s'approchent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans, parce, disent ils, que le commerce des femmes les épuise, affoiblit leurs genoux, & les rend pesans à la course. Ceux, qui s'en approchent avant cet âge là, passent pour des gens, qui ne sont propres

pre
lesme
cou
fort
ses,
ont
lées
à la
& f
de c

De

C
pour

pres ni à la guerre, ni à la chasse. On les méprise & ils passent pour effeminez.

Les hommes du Sud sont ordinairement nuds. Mais les femmes y sont couvertes en partie d'une peau passée fort proprement, sur tout dans les danses, & dans les cérémonies. Les filles ont des frisures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs cheveux à la Bohemienne. Elles les engraisent, & se peignent le visage de toutes sortes de couleurs, aussi bien que les hommes.

CHAPITRE XVIII.

Des remedes , dont se servent les Sauvages dans leurs maladies. Ils ont des Charlatans parmi eux, Opinion, qu'ils eurent du Baptême d'un enfant , pendant que l'Autheur étoit parmi eux.

QUand les Sauvages sont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour se fortifier les membres, & s'ils

H

ont

ont du mal aux cuisses ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, selon ce qu'ils trouvent, & ils en font des manieres de scarifications sur la partie, où est la douleur. Lorsque le sang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leur pierres, jusques à ce qu'il cesse de couler & ensuite ils frottent ces plaies d'huile d'Ours, & de graisse de bêtes fauves. C'est un remede souverain. Ils en usent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras.

Pour guerir des fièvres tierces ou quartes, ils composent une medecine avec une certaine écorce, laquelle ils font bouillir. En suite ils la font avaler au Malade après son accès. Ils connoissent des herbes & des racines, avec lesquelles ils guerissent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes assurez contre le venin des Crapaux, des Serpens sonettes, & des autres animaux dangereux. Mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont
nous

nous avons déjà parlé sous le nom de Jongleurs. Ce sont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaisant les Medecins d'une maniere pleine de superstitions. Ils n'emploient aucun remede. Mais quand on les appelle pour quelque malade, ils se font prier, comme s'il s'agissoit de quelque affaire fort importante & fort difficile. Ce Jongleur vient en fin après s'être bien fait prier. Il s'approche du malade, le touche par tout le corps, & après l'avoir bien manié, tatonné, & considéré, il dit, qu'il y a un fort en telle, ou en telle partie; à la tête, à la jambe, ou à l'estomach, selon qu'il s'avise. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce fort, mais que cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réussir.

Ce sort est bien malin, dit il, mais il faut, qu'il sorte à quelque prix que ce soit. Les Amis du malade, qui croient aveuglément tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, Tch-

172 *Nouveau Voiage entre la Mer
 gon, Tchagon*, c'est à dire, courage,
 courage. Fais ce que tu pourras. N'é-
 pargne rien de ce que tu sais. Alors
 le Jongleur s'affied avec gravité, songe
 pendant quelque temps aux remedes ap-
 parens, dont il se veut servir. Après
 quoi revenant comme d'un profond
 sommeil, il se lève, & s'écrie, Voila
 qui est fait. Un tel, écoute : la vie
 de ta femme, ou de ton enfant est pre-
 tieuse. N'épargne donc rien pour la
 conserver. Il faut que tu fasses aujour-
 dhui un festin, que tu donnes telle ou
 telle chose, que tu fasses ceci ou cela.
 En même temps on exécute aveuglé-
 ment les ordres du Jongleur. Les au-
 tres Sauvages se mettent dans une étuve,
 & chantent à gorge déployée, faisant
 sonner des écailles de Tortue, ou des
 courges remplies de blé d'Inde au son
 desquelles les hommes & les femmes
 dansent. Ils s'enyvrent même quel-
 quefois aiant conservé de l'eau de vie,
 qu'ils ont troquée avec les Européens.
 Ils font donc un bruit épouvantable.

Tout le monde étant ainsi occupé ce
 Vieil-

Vieillard jongleur est auprès du malade, Il le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & en l'étouffant à demi selon l'en-troit, où il a dit qu'étoit le fort. Il lui fait souffrir des peines incroyables, capables de le faire mourir. Il lui fait souvent sortir le sang par le bout des doigts des mains ou des pieds. Enfin apres avoir fait toutes ces choses il montre en veritable jouëur de gobelets une piece de peau, une tresse de cheveux de femme, ou autre chose semblable, & leur dit, que c'est le sort, qu'il a tiré du corps du Malade. Tout cela n'est pourtant au fond, qu'une tromperie toute pure.

Je baptisay un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroissoit être en un danger certain de mort. Le lendemain il se trouva gueri contre mon attente. Quelques jours après, sa Mere raconta aux autres femmes en ma presence, que j'avois gueri son enfant. Elle me prenoit pour un jongleur, disant que j'étois admirable, que je sçavois guerir toutes sortes de maladies en mettant

174 *Nouveau Voiage entre la Mer*
de l'eau sur la tête & sur le front.

Les Jongleurs envieux de ce que cette femme disoit de moi, commencerent à dire, que j'étois d'une humeur austere, & melancolique, & que je ne vivois que de serpents & de poison: que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptême de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoit, que nous avions tous une queue comme les bêtes brutes, & que les femmes de nôtre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu de sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, par ce qu'ils croioient, que ce que je faisois, leur feroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas.

Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencèrent à me soupçonner. Dès qu'il y avoit un malade par-

parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vray, que je l'avois empoisonné : que si je ne le guériffois, on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alènes, & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas. Après quoi je donnois une prise de theriaque au Malade. C'est ainsi, que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, par ce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réussissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & jamais à la mauvaise disposition du Malade.

CHAPITRE XIX.

Quelle est la complexion des Sauvages.

Generalement parlant, les Sauvages sont fort robustes. Les hommes, les femmes, & les enfans sont d'une vigueur extraordinaire. C'est, ce qui fait, qu'ils ne sont malades que fort rarement. Ils ne savent ce que c'est que de se traiter delicatement. Aussi ne les voit-on sujets à aucune des incommoditez, que la trop grande mollesse nous cause. Ils ne sont ni gouteux, ni hydropiques, ni sujets à la gravelle, ni fievreux. Ils ne sont presque point sujets aux maladies, qui arrivent aux Européens, faute d'exercice. L'appetit ne leur manque presque jamais. Ils sont ordinairement portez à la gourmandise, si bien qu'ils se relevent la nuit pour manger. Si par hazard ils ont de la viande, ou de la sagamité

gamité auprès d'eux , ils mangent alors comme des chiens sans se lever.

Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui sans doute seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent parfois deux ou trois jours sans manger, lors qu'ils se trouvent dans l'occasion, tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord, sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y veautrent, comme les cochons font en été dans la boüie. Lors que l'air est rempli de Maringouins, ils n'en sentent point les piqueures.

Il est vray, que le grand air, auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau à la fatigue. Cependant il faut reconnoitre, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Car en effet nos mains & nôtre visage sont toujours à l'air, & cependant ils n'en sont pas moins sen-

178 *Nouveau Voyage entre la Mer*

sibles au froid. Lors que les hommes sont à la chasse, & sur tout au printemps, ils sont presque toujours dans Peau, quoi qu'elle soit fort froide. Et neantmoins ils en sortent frais & gailards, & s'en retournent à leurs Cabannes sans se plaindre.

Quand ils vont à la guerre, ils sont par fois trois ou quatre jours derrière un Arbre sans presque rien manger, se tenant ainsi en embuscade, en attendant qu'ils puissent faire quelque coup favorable. Ils sont infatigables à la Chasse. Ils courent vite, & fort longtemps.

Les Nations de la Louïsiane & du Fleuve Meschasipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux Sauvages, lesquels ils n'atteignent à la course. Ces Sauvages du Sud, quoi que dans un País chaud & plus délicieux que les terres du Nord, ne sont pas moins robustes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, lesquels dorment sur la neige enveloppez dans une petite couverture, sans feu & sans Cabannes.

La complexion des femmes n'est pas moins vigoureuse que celle des hommes Sauvages. Elle est même en quelque manière plus forte & plus robuste. Ces femmes servent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a très peu d'hommes en Europe, qui en aient autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à soulever. J'ai remarqué dans mon premier Tome, qu'elles se chargent ordinairement de deux ou trois cens livres pesant, & qu'elles mettent encore leurs enfans par dessus, qui ne sont pas du compte. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieues. Il est vrai, qu'elles vont assez lentement. Cependant elles ne laissent pas d'arriver au rendez vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des Voiages de trois ou quatre cens lieues, comme si ce n'étoit qu'une espece de promenade, d'Amsterdam par exemple à Breda. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse, qu'ils

font tous les jours. Ils ne prennent avec eux qu'un couteau, dont ils font un Arc & des flèches. Cela leur suffit pour se rendre à mille lieues & plus, si l'envie leur en venoit.

Les femmes Sauvages accouchent sans grande peine. Quelques unes sortent de la Cabanne, & se retirent toutes seules dans quelque bois prochain à l'écart. Elles reviennent en suite au logis avec l'enfant, qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant enveloppé dans leur couverture, ou peaux passées. Les autres, si les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, se delivrent de leurs enfans sur leurs nattes, sans crier, & sans faire aucun bruit. Le matin elles se levent, & travaillent à l'ordinaire dans la Cabanne & dehors, comme si de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles sont enceintes, elles ne laissent pas d'agir, de porter des fardeaux fort pesans, de semer du blé d'Inde & des Citrouilles d'aller & de venir, & ce qu'il y a d'admirable, c'est que
leurs

leurs enfans sont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, qui soient bossus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur esprit s'accommoderoit facilement à cette disposition extérieure, si on les cultivoit, & si on entroit en commerce avec eux pour adoucir leur humeur farouche & barbare.

CHAPITRE XX.

Description des Sauvages, qui sont habillez, & de ceux, qui ne le sont pas.

LEs Sauvages de l'Amérique Septentrionale du côté du Nord, selon que leurs Anciens le rapportent, ont toujours été couverts, même avant qu'ils eussent aucun commerce avec les Européens. Les hommes & les femmes s'habilloient de peaux passées. On

les voit encore aujourd'hui vêtus de la même manière. Mais ceux, qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derrière avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printemps. Ils troquent leurs pelletteries contre des justaucorps, des souliers & des bas. Quelques uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans lesquelles ils s'enveloppent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nus, n'ayant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hiver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors

Lors que ces Barbares vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouillent le visage tout entier de rouge ou de noir afin que leurs ennemis ne les voient point pâlir de frayeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manières, sur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entièrement leurs cheveux, ou plus-tôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusques aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenettes, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie.

Il y a des Sauvages, qui frottent leurs cheveux d'huile, & en suite ils mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Par fois ils y attachent de grandes plumes panachées vers les oreilles. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques uns de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment. A lors ils paroissent com-

me

me certains soldats de Cesar, qui étoient peints de diverses couleurs. Ils se font admirer dans cette bizarrerie.

Les femmes du Nord sont habillées comme les hommes, à la réserve d'une bande d'étoffe tournée en manière de juppe, qui descend à peu près vers les genoux. Quand elles vont à des festins, elles se parent de tous leurs atours, & se barbouillent les temples, les jouës, & le bout du menton de trois sortes de couleurs. Les petits garçons sont tout nus jusques à ce qu'ils soient capables de mariage. Et quand même ils sont couverts, on leur voit toujours ce que la nature ne permet pas de découvrir, à moins qu'ils n'aient des chemises. Les petites filles commencent seulement à se couvrir à l'âge de cinq ou six Ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins jusqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les Instruire, nous les obligions de se couvrir. Cela produisoit un bon effet. On voit, qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité,

dité, & se couvrent un peu mieux, qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de même des femmes & filles Sauvages de la Louisiane & du Meschasipi, qui sont au Sud-Oüest du Canada éloignées de plus de mille lieües de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres & cela jusques à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, par ce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes filles sur tout portent à leur coup de la rassade, & des coquillages de Mer de toutes sortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doigt, qui sont faits en maniere de petits tui-aux, & qui leur servent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes sont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes sont de poil d'Ours, & d'autres sont melées de l'un & de l'autre.

Les

Les plus considerables Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac, où ils ont mis leur Calumet ou pipe, leur Tabac, leur fusil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espee de robbe avec des peaux passées d'Ours, de Castors, de Loutres, d'Ecurueils noirs, de Loups, de Lions, & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroître aux assemblées, où ils se tiennent avec autant de gravité, lors qu'ils sont en Conseil, que des Presidents à Monticr, ou des Senateurs de Venise.

Il n'en est pas de même des Sauvages de nôtre dernière Découverte entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Ils paroissent toujours tout nuds en toutes occasions. Cela m'obligea de dire un jour au Pere Gabriel, pendant que nous étions aux Illinois, qu'apparemment ces Sauvages n'avoient point pêché en Adam, puis que ce premier homme se couvrit de feuilles, & reçut en suite un habit de peau, apres qu'il eût

eût pêché. Ces Sauvages en effet n'ont pas la moindre ombre de pudeur de se voir nus. Il semble même, qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils se servent souvent de ces termes, *Tchétinga* qui sont impurs, & vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionnaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

Quoi que j'aie pu dire au Pere Gabriel de la Ribourde, je suis pourtant persuadé par l'Écriture, que tous les hommes du Monde sont descendus d'Adam, & qu'ainsi les Sauvages comme tous les autres sont pecheurs & corrompus par leur naissance, & qu'ils periront dans leur peché, s'ils ne reçoivent l'Évangile, car il n'y a point d'autre nom, qui soit donné aux hommes pour être sauvé, que le nom de Jesus Christ. Je sçai bien, que les habilemens ne sauvent point. Mais enfin si ces pauvres peuples gardoient les preceptes de la Loi naturelle, Dieu feroit un miracle en leur faveur, plus-tôt que

que de les laisser perir dans leur ignorance. Ainsi il les amèneroit sans doute à la connoissance de sa verité par des voies dignes de sa profonde sagesse. Mais malheureusement pour ces Barbares ils violent les preceptes de la Loi naturelle, & vivent dans une stupidité, & dans les desordres d'une corruption épouvantable, qui les rend dignes de toute la colere de Dieu.

Cependant les Chrétiens qui sont éclairés des raisons salutaires de la verité, doivent travailler de tout leur pouvoir à tirer ces misérables aveugles de leurs profondes tenebres pour les amener à la lumiere de l'Evangile, & à l'esperance du Salut. C'est par là, qu'ils contribueront à étendre le Royaume de Jesus Christ, & à tirer ces pauvres peuples de leur condamnation. Pour cet effet, il faut, qu'ils établissent de puissantes Colonies, qui par le moien du commerce disposeront ces Barbares à s'humaniser, les portant par des œuvres de charité, par leurs instructions, & par de bons exemples,
même

même par les avantages temporels, qu'ils tireront de la conversation des Européens, à se familiariser avec le Christianisme, & à se rendre plus doux & plus traitables, qu'ils n'ont été jusques à présent.

CHAPITRE XXI.

Des jeux & des divertissemens des Sauvages.

LEs Sauvages de l'Amérique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits, lesquels ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large, mais peu profond, dans un bassin d'écorce de bouleau, sur une peau passée, sur une convertę de laine, sur une robe de Castor, ou sur un Capot. Ils sont six ou sept à jouer. Mais il n'y en a que

que-deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & en suite ils frappent du fonds du plat contre terre pour mêler les six noiaux par cette agitation.

S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'est qu'un jeu gagné, par ce qu'ils jouient ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie, selon qu'ils en sont convenus entr'eux. Tous ceux, qui sont de la partie, jouient les uns après les autres. Il y en a qui sont si addonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouient jusqu'à leur Capot, & leur robbe fourée. Ceux qui jouient, crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agissoit de la decision d'un empire. Ils font tout ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le sort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils se frappent les épaules d'une si grande force, qu'ils se les rendent toutes noires de coups, & on diroit qu'il y a du sang caillé entre la chair & la peau.

Ces Barbares jouient aussi fort sou-
vent

vent avec des pailles , ou des brins d'herbes de genêtes longues d'un demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main, puis sans les regarder il les partage en deux , & en suite il en donne une partie à son adversaire. Celui, qui a nombre pair ou impair, selon qu'ils en sont convenus, gagne le jeu. Les enfans Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits, par ce qu'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent du tout point s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu sçavoir la raison.

Il y a encore un autre jeu parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. En suite ils en mettent quelques-uns dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui, qui devine le nombre, gagne le jeu.

Ces Barbares ont encore un jeu, auquel ils se divertissent beaucoup, & qu'ils appellent en langue Iroquoise

Ou-

Ounonhayenti. Mais c'est plus tôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un en suite, qui prend des hardes, quelques pelletteries, ou ce qu'il a envie de troquer. Il s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne, y répondent par une espee d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains en repetant *Ounonhayenti.* Ceux, qui sont dans la Cabanne répondent du creux de l'estomach, Hon, Hon, Hon, Hon, Hon par cinq fois. Ce crieur ou vendeur aiant achevé la chanson jette sa marchandise dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui.

Alors les six autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux, deputent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il souhaite en échange un Capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose

chose semblable, il y en a en suite un second d'entre eux, qui va porter à l'autre Cabanne l'équipolent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on leur rend la marchandise, qu'on leur a jetée, si elle n'aggrée pas, ou si elle ne vaut pas ce qu'il porte en échange.

Ces ceremonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauvages, qui se vont visiter alternativement, plus pour le divertissement de ce jeu d'*Oumothayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, dans lequel on donne pour avoir, ou en donnant. La langue Iroquoise s'exprime par des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoise, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande conséquence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent pour cela d'un Arc & de deux bâtons, un grand &

un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. En suite ils le font voltiger en l'air en le frappant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui, qui l'a fait sauter. Ce jeu a aussi quelque chose d'approchant de celui des enfans de l'Europe.

Ils font aussi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. Ensuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les grandes personnes, hommes ou femmes, s'amuse-
sent le soir pendant l'hyver à raconter des fables auprès du feu à la maniere des Européens, afin de passer le temps plus doucement.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Maniere, dont les Sauvages font la guerre. Ils sont fort portez à la vengeance.

Tous les Sauvages de l'Amérique ont presque tous un grand penchant pour la guerre, par ce qu'ils sont tous fort vindicatifs. Quand une fois ils ont reçu du mécontentement de quelqu'un, qui n'est point de leur Nation, il faut qu'ils en tirent la vengeance tôt ou tard, dussent ils attendre jusques à la troisième ou quatrième generation. Ils n'ont point de repos ni jour ni nuit, qu'ils ne se soient satisfaits à cet égard en détruisant, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. En suite ils obligent, ce qui en reste, de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suedois, en suite les Hollandois, les Anglois, &

les François ont donné des armes à feu, passent présentement par ce molen pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusques à present. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & ont forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux: pour faire la guerre ensemble à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, situées à cinq & six cens lieües de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada.

Si la France n'avoie du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois sont capables de les ruiner par les raisons, que j'en ai touchées dans le volume precedent. Ces Barbares peuvent desoler leurs voisins, comme on le voit par expérience. On ne peut rien gagner sur eux, par ce que toutes leurs dépouilles sont de tres peu de consequence. Cette Nation farouche peut détruire fort facilement le commerce de
leurs

leurs voisins , qui ne subsistent pour la pluspart, que par le commerce des pelleteries, qu'ils tirent des Sauvages. Les Colonies des Européens ne sont pas encore assez établies , & ne peuvent subsister sans commerce, à moins qu'on ne leur porte en Vaisseaux tout ce qui leur est nécessaire pour vivre. Au reste les Iroquois sont malins & rusez, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Ils sont capables de desoler leurs voisins pour des raisons, que la prudence ne permet pas de rendre publiques. Il y a longtemps, qu'ils auroient entièrement desolé le Canada, si Monsieur le Comte de Frontenac ne les avoit gagez par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis; que les Européens aient dans toute l'Amérique, & j'en fais ici la remarque en passant, mais je la donne pour certaine, par ce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent vus pendant quatre autres années. J'ai

198 *Nouveau Voiage entre la Mer*
même été plusieurs fois en Ambassade
chez eux, & ils m'ont fait bien des
amitié.

Cette Nation Barbare a détruit plu-
sieurs peuples differens, & ceux, qui
restoient de la defaite, ont toujours
été obligez de se rendre à elle. Les
Iroquois ont entr'eux des hommes con-
siderables, qui sont comme les Chefs
de parti, & les Maîtres dans les Voia-
ges. Ils ont des gens à eux, qui les
suivent par tout, & qui font tout ce
qu'ils leur commandent. Avant que
de partir, ils font provision de bons fu-
sils, qu'ils troquent pour des pelletteries
avec les Européens. Ils prennent avec
eux de la poudre, des balles, des chau-
dieres, des haches, & d'autres choses
nécessaires à la guerre. Ils ont par fois
avec eux de jeunes femmes & de jeu-
nes garçons, qui les accompagnent.
Ils font souvent en cet équipage jus-
ques à trois ou quatre cens lieues.

Quand ils approchent du lieu, où
ils veulent faire la guerre, ils marchent
lentement, & avec beaucoup de pré-
cau-

caution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs flèches, qui ne mément point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considerent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement: de peur d'être surpris. Ils envoient des espions par tout pour découvrir l'entrée des Villages, & pour voir par où ils pourront commencer l'attaque, même pour observer, si quelqu'un sort afin de le surprendre. C'est, ce qui arrive fort souvent, par ce qu'ils frappent toujours leurs coups en trahison.

Il n'y a point de guerriers semblables dans toute l'Amérique, en ce qui est des embuscades. Ils épient les hommes cachés derrière un arbre, comme s'ils vouloient tuer une bête fauve. Ils jugent, qu'un homme est bon guerrier, quand il sçait bien surprendre ses ennemis. S'ils sçavent bien fuir après leur coup fait pour n'être pas surpris par leurs ennemis, ils passent pour in-

comparables. On ne peut pas concevoir, avec quelle vitesse ils se tournent avec leur fusils autour des Arbres, dont ils se couvrent pour se garentir des flèches, que l'on tire contr'eux. Ils sont adroits à franchir les Arbres culbutez, qu'ils trouvent dans les bois, lors qu'ils se sauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres d'une grandeur prodigieuse, qui tombent de vieillesse faute de racines.

Leur patience est admirable. Lors qu'ils se voient bien cachez, ils se tiennent souvent derriere leurs arbres deux ou trois jours sans manger, attendans l'occasion favorable pour tuer un ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert sans rien craindre. Mais cela est rare, & s'ils n'étoient presque assurez de leur coup, ils auroient peine à s'exposer, à moins qu'ils ne se vissent soutenus d'une grande bande de guerriers. Ces Barbares ne se battent point à la façon des Européens, par ce qu'ils n'y sont pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas si bien leurs rangs en pleine campagne.

pagne. Ainsi ils ne pourroient pas si bien soutenir le combat, que nos soldats bien disciplinez, & bien commandez. Cependant lors qu'ils sont une fois échauffez & animez, ils sont incomparables.

Ils ont la malice de mettre le feu aux blez des Européens, quand ils sont moeurs. Ils brûlent leurs maisons, & y mettent le feu avec du Tondre, ou de la méche, qu'ils attachent au bout de leurs flèches. Alors ce feu s'attachant aux planches, ou à la paille, qui couvre les maisons, par ce que les Sauvages décochent leurs flèches d'une force extraordinaire, on voit bien-tôt ces edifices embrasés.

Il y avoit un Capitaine Iroquois nommé Attréouäti *Onnontagé*, que j'ai bien connu, & qui me fit bien des amitez dans mon Voiage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions la grande gueule, par ce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme aiant un jour manqué son coup, entra dans le Montréal en Canada; criant *Hai, Hai,*

I 5

qui

qui est un signe de paix. On le reçut avec beaucoup de caresses, & on lui fit bonne chere, & même on lui donna des presents considerables, par ce qu'on vouloit ménager cette Nation insolente. En se retirant de ce lieu, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

Quelques uns nous ont dit, qu'ils avoient été en guerre jusques aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, par ce qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un pais, où les habitans ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudières en échange, & que cette terres' appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée à plaisir par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Salle, quand il étoit au Fort de Frontenac, car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, où on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschassipi. Aucune d'entre elles, à la reserve des Illinois, n'a jamais

mais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que les Iroquois sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que par ce qu'ils ont des armes à feu, lesquelles ils ont troquées contre les Européens : que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des flèches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, sont méprisez, & passent pour des hommes lâches, & effeminez. Par ce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations, depuis une Mer jusqu'à l'autre, c'est à dire: depuis le Nord jusqu'au Sud. Il n'y a point de Nation dans l'Amerique, qui ose résister à l'Iroquois, ce qui vient de ce qu'ils ont des armes à feu. Cela les rend fiers & insupportables. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sçai le moyen de

204 *Nouveau Voiage entre la Mer*
mettre les Iroquois à la raison. Mais
un homme de mon caractere ne doit
raisonner sur ces matieres qu'avec de
grands ménagemens, par ce que les re-
medes, que je pourrois donner à cet
égard, seroient peut être pires que le
mal, qu'on peut craindre de cette Na-
tion. Cependant j'en pourray dire
mes sentimens à l'avenir aux Puissan-
ces, qui m'ont employé à l'ouvrage,
que je publie.

CHAPITRE XXIII.

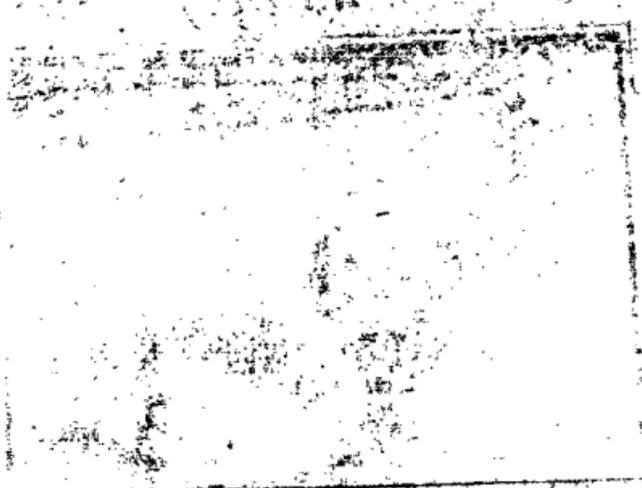
*Cruauté des Sauvages en general
& des Iroquois en particulier.*

IL n'y a point de Sauvages dans tou-
te l'Amérique Septentrionale, qui
ne soit extremement cruelle à ses enne-
mis. Nous sommes étonnez des cru-
autez, que les Nerons, les Diocletiens,
& les Maximins ont exercées sur les
Chrétiens, & nous avons ces noms de-
te-





Quantité in-ouies des Sauvages Iroquois .



testables en horreur. Mais l'inhumanité des Iroquois à l'égard des Nations, qu'ils font esclaves, est encore plus grande, & plus horrible.

Quand les Iroquois ont tué un homme, ils lui enlèvent la peau du crâne, & la remportent chez eux comme une marque assurée de leur victoire. Lors qu'ils ont pris un Esclave, ils le garotent & le font courir après eux. S'il ne les peut suivre, ils lui donnent un coup de hache à la tête, & le laissent là, après lui avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans, qui sont encore à la mammelle. Si l'Esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit sur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laissent exposé aux piqueures des Maringoins & des autres mouches pendant l'été, & ils le traitent le plus cruellement, qu'ils peuvent.

Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs Esclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainsi toutes les nuits contre terre à la rigueur du temps,

quel qu'il soit. Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces misérables pendant le jour. Quand ils sont près de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nation connoissent leurs Guerriers, qui reviennent avec des Esclaves. En même temps les hommes & les femmes mettent leurs plus beaux atours, & les vont recevoir à l'entrée du Village. Etant là, ils se rangent en haie, pour faire passer les Esclaves au milieu d'eux. Mais c'est une pitoyable réception pour ces pauvres gens. Ces canailles se jettent sur eux, comme des chiens ou des loups sur leur proie, & ils commencent dès là, à les tourmenter, pendant que les guerriers passent à la file, tout fiers de leurs exploits.

On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Esclaves, d'autres des coups de bâtons, plusieurs des coups de couteaux, & quelques uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les lèvres, de sorte que la plupart meurent à cette pompeuse entrée.

Ceux,

Ceux, qui résistent à ces mauvais traitemens, sont reservez à de plus grands supplices. Ils en épargnent pourtant quelques uns, mais rarement. Lors que les Guerriers sont entrez dans leurs Cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation, de ce qui s'est passé à la guerre. En suite ils disposent des Esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage, a été tué, on lui donne un Esclave à sa place, & il est libre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un pôteau par les pieds & par les mains. En suite ils font rougir des Canons de fuffit, des haches, & d'autres ferailles, & ils leurs appliquent tout brûlans depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguilletes de chair sur le dos, & souvent ils leur enlèvent la peau du Crane avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes sur les plaies.

Ils.

Ils leur coupent la langue, & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuyent s'auiser.

S'ils ne meurent pas de tous ces tourmens, qu'ils leur font souffrir, on les force de courir à coups de bâton. On raconte, qu'il y eut un Esclave, qui courut si bien, qu'il se sauua dans les bois, sans qu'on pût l'attraper. Apparemment qu'il mourut en suite faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est, que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens : Ce qui irrite extrêmement leurs bourreaux.

Un Iroquois nous a raconté, qu'il y eut un Esclave, qu'on tourmentoit cruellement, qui disoit, vous n'avez point d'esprit. Vous ne sçavez pas la maniere de tourmenter vos prisonniers. Vous êtes des laches. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien souffrir d'une autre maniere. Mais pendant qu'il parloit avec tant de force, une femme Sauvage fit rougir une petite broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuses. Cela

Pobli-

l'obligea de jeter un grand cri, mais il dit à cette femme, tu as de l'esprit. Tu l'entens. Voila comment il faut faire.

Quand l'Esclave, qu'ils ont brûlé, est mort, ils le mangent, & avant sa mort ils font boire de son sang à leurs enfans, afin de les rendre cruels, & inhumains. Ceux, à qui on donne la vie, demeurent parmi eux, & les servent comme des valets & des Esclaves. Mais à longueur du temps ils recouvrent leur liberté, & sont regardés, comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louisiane, qui habitent le long du Fleuve Meschassipi, & qui sont situez à sept ou huit cens lieues plus loin que les Iroquois, comme les *Assats* & les *Nadoïeffans*, chez lesquels j'ai été Esclave, ne sont pas moins braves, que les Iroquois. Ils font trembler toutes les Nations circonvoisines, quoi qu'ils n'aient que l'Arc, les fleches, & la Massue. Ils courent plus vite que les Iroquois, & sont tres-bons soldats. Mais ils ne sont pas

pas si cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils se contentent de les brûler.

S'étant un jour saisis d'un Huron, qui mangeoit de la chair humaine, comme les Iroquois, ils couperent des aiguillettes de chair sur son corps, & lui dirent, Toi, qui aimes la chair humaine, mange de la tienne propre, pour faire connoître à ta Nation, qui est maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur. Car ce gens sont comme des chiens affamés, qui mangent de toutes sortes de viandes.

Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive que dans des cas extraordinaires; lors qu'ils ont résolu d'exterminer une Nation toute entière. S'ils mangent de la chair humaine, ce n'est pas pour se rassasier. C'est pour faire connoître à toute la Nation Iroquoise, qu'il faut se battre sans s'accommoder jamais avec leurs ennemis: qu'il faut
même

même les manger plustôt que d'en laisser aucun de reste. Que s'ils mangent de la chair de leurs ennemis, c'est pour animer leurs Guerriers. Et en effet on les voit partir des le lendemain de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis. Car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessotent de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne sont plus si habiles à l'Arc, qu'ils étoient du passé, les autres Nations au contraire y étant toujours accoutumées, elles ne manqueroient pas de détruire les Iroquois, qui sont leurs ennemis communs, & qui demeurent à 4. & 500. lieues d'elles.

Le premier Canton des Iroquois est au Sud. On les appelle *Gagniequez*, ou *Agniez*. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, & ont trois villages, où j'ai été. Ils sont quatre cens Guerriers tout au plus. Le second tire vers Oüest, & se nomment les *Onneiouts*, & font environ cent cinquante hommes de guer-

guerre. Le troisieme, qui est aussi vers l'Ouest, contient les bourgades des *Onnontaguez*, ou peuples de la montagne, situez sur l'unique-eminence, qui se trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils sont limitrophes des *Onnontouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattans, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatrieme est à environ trente lieues au delà vers l'Ouest aux *Oiongouëns* partagez en trois bourgades, qui font bien trois cens hommes de guerre tout de même. Le Cinquieme contient les *Tsonmontouans* vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario par ces peuples, qui font les plus grands & les plus considerables de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades, plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans mon premier Tome trois ou quatre village Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac. Au reste je ne décris point ici ces cinq Cantons Iroquois. Je par-

le

le seulement, de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont subjugué un fort grand pais depuis environ cinquante ans, qu'ils ont étendu leurs limites, & qu'ils ont grossi leur Nation, par la ruine des autres peuples, dont ils ont fait le reste Esclave pour en accroître le nombre de leurs troupes.

CHAPITRE XXIV.

Politique des Sauvages Iroquois.

LEs Conseils, que ces Barbares tiennent continuellement pour toutes leurs affaires, doivent être considerez comme la cause de leur conservation, & de la fraieur, ou ils tiennent toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale. Ils s'assemblent pour la moindre affaire, qu'ils ont, & raisonnent ensemble sur les moyens, dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdi.

Leurs

Leurs Vieillards, qui sont sages & prudents veulent au bien de la Nation. Si on se plaint, que quelqu'un d'eux ait dérobbé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui, qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, on s'il n'a pas le moyen de lestruer, pourveu qu'ils soient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faisant d'abord quelque present à la partie lésée pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour crime enorme, dont ils sont assurez, qu'il est coupable, ils louent un homme, lequel ils enyvrent d'eau de vie, par ce que ces peuples l'aiment passionément, afin que les parens du criminel ne cherchent point à se vanger. Après que cet homme a cassé la tête à celui, qu'ils croient, & qu'ils ont jugé coupable, ils disent pour toute raison, que cet homme n'a point d'esprit, & que l'yvrognerie lui a fait faire le coup.

Ils avoient autrefois une autre maniere de faire justice. Mais ils l'ont
 abbro-

abrogée. Ils avoient un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la fête des fous, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils se traïssoient quelqu'un, ou s'ils prenoient quelque chose, ces rusez Vieillards disoient pour toute excuse le lendemain dans tout le Canton, & sur tout dans leur village, que celui, qui avoit fait le coup, étoit fou, qu'il n'avoit point d'esprit. En suite on faisoit quelques presens pour effuier le larmes des parens de celui, qu'on avoit malicieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Ces Anciens louoient donc secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui, qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des espions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur rapportent toutes les nouvelles, qu'ils apprennent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se
 laissent

laissent pas facilement tromper. Ils considèrent toutes choses attentivement, & s'étudient à connoître les marchandises, qu'on leur troque.

Les *Onnontages*, ou Iroquois montagnars, sont plus fins & plus rusez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abonaki*, les *Esquimoues*, & une infinité d'autres Sauvages, qui ont conversé avec les Européens, ne sont pas moins adroits ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer, que ces peuples soient brutaux, & sans raison. Ils ont de la finesse, & connoissent fort bien leur interest. Ils gouvernent leurs affaires avec beaucoup de prudence, & d'habileté.

CHA-

CHAPITRE XXV.

*De la maniere, dont les Sauvages
chassent aux bêtes fauves. In-
dustrie admirable des Castors.*

LEs Sauvages observent les temps, les saisons, & les Lunes de l'Année pour la chasse. Ils en sont fort ponctuels observateurs. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains temps. Ils l'appellent la Lune des grenouilles, dans le temps, que les grenouilles crient, la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent, la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent, ou s'en vont. Ces Barbares en usent ainsi, parce qu'ils n'ont point d'autres noms pour distinguer les Mois, comme les Européens. Ils se servent donc du nom des animaux, qui paroissent dans ces temps-là. Ils en usent de même pour les noms, qu'ils donnent aux hommes, du Serpent, du
K Loup,

Loup, du Chat Sauvage, & ainsi des autres animaux.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreux en tout temps, mais particulièrement lors qu'il y a de la neige. Ils chassent aux Chats Sauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Castors & aux Loutres au printemps, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Castors aux at-trapes. Ils tuent les Ours à coups de flèches ou de fusil sur des Chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui est des Chats Sauvages, ils abbattent les arbres, sur lesquels ils sont, & en suite les Chiens Sauvages se jettent dessus & les étranglent. Les Porc-épics se prennent à peu pres de la même maniere, si ce n'est, qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre est tombé, par ce que les Chiens ne les peuvent approcher à cause de leurs aiguillons pointus plus que des Aleines, qui percent peu à peu le corps d'un homme d'une maniere imperceptible,

&

& que ces animaux feroient indubitablement mourir les Chiens, qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vite. Un homme les peut facilement atraper à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend dans une attrape, où on les tue à coups de flèches ou de fusil. On en tue rarement à coups de hache, par ce que ces animaux ont l'oreille fort subtile.

Les Sauvages prennent les Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent premierement les Lacs de ces animaux. Ces Castors ont une industrie admirable pour la construction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruisseau dans le bois, le long duquel ils montent jusques à ce qu'ils aient trouvé un pais plat propre à faire un Lac. Lors qu'ils ont bien consideré le lieu de toutes parts, ilstravaillent à faire des chauffées pour arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que celles, qui servent à retenir les eaux des plus grands étangs de l'Europe. Ils composent cette

K 2

chauffée,

220 *Nouveau Voiage entre la Mer*
chauffée, de bois, de terre, & de boüe,
& la font aussi grande, qu'il est ne-
cessaire pour former un grand Lac, qui
est par fois d'un quart de lieüe de long.
Ces Castors bâtissent leurs Cabannes
au milieu du niveau de l'eau, avec du
bois, des joncs, & de la boüe, & ils
plaquent tout cela ensemble fort pro-
prement par le moien de leur queüe,
qui est plus longue, & aussi large, qu'
une truelle de Masson. Leur batiment
est à trois ou quatre étages, remplis
de nattes de joncs, & c'est là, que les
femelles se dechargent de leurs petits.

Au fond de l'eau il y a des issues
hautes & basses. Quand leurs Lacs ou
étangs sont gelez, ils ne peuvent aller
que sous la glace. C'est pour cela qu'au
commencement de l'hyver ils font pro-
vision de bois de tremble, qui est leur
nourriture ordinaire. Ils le mettent dans
l'eau tout autour de leur Cabannes dans
le Lac. Les Sauvages percent la glace
autour de ces loges avec le manche d'
une hache, ou avec un pieu. Ils y font
un trou, & en suite ils sondent le fond
de

de l'eau, pour sçavoir, si c'est le chemin, par où les Castors ont accoutumé de sortir. S'ils découvrent, que ce l'est en effet, ils y font entrer un filet long d'une brassé, & deux bâtons, dont les deux bouts d'embas touchent le fond de l'eau, & les deux autres sortent par le trou, qui est dans la glace. Ils ont deux cordes attachées à ces deux bâtons pour tirer le filet, quand le Castor est pris.

Mais afin que ce rusé animal ne voie point le filet, ni les personnes, on se me sur la surface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choses semblables. Un Sauvage demeure au guet aupres du filet, avec une hache pour tirer le Castor sur la glace, quand il est pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent souvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de haches, par ce que tout est dur comme une pierre par la force de la gelée. Quand cela est fait, ils sondent le Lac, & par tout où ils trou-

vent un creux , ils rompent la glace , de peur que les Castors ne se cachent dessous , afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent se jeter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extreme depuis le matin jusqu'au soir sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela, que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au printemps avec des attrapes de la manière suivante. Lors que les glaces commencent à se fondre, les Sauvages remarquent les endroits par où les Castors sortent , & ils y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux grosses billes de bois, qui les tiennent. Ils prennent les Martres presque de la même manière, excepté, qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Meschasipi sont plus superstitieuses.

tieuses dans leurs chasses que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Lors que j'étois parmi eux, leurs Vieillards six jours avant que de donner la Chasse aux Taureaux Sauvages envoient quatre ou cinq de leurs plus alertes Chasseurs sur des montagnes, pour y danser le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers lesquelles ils ont accoûtumé d'envoyer des Ambassades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils exposèrent à la vue de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudières, qu'ils nous avoient prises. Ils l'avoient entourée de plumes de toutes couleurs avec le fusil d'un des Canoteurs, lequel ils avoient posé par dessus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere sur son dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chasseurs. Ils suivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en

forme d'enseigne, tenant son Arc & ses flèches dans un grand silence.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers, pour pleurer amèrement la mort des Taureaux, qu'ils esperoient de tuer. A la dernière pose, les plus Anciens de la troupe envoierent deux des plus habiles Chasseurs à la Découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la chasse de ces animaux. En suite ils allumerent de la fiente de Taureaux sechée au soleil, & amorcerent leurs pipes ou Calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoiez à la Découverte. Aussi-tôt après la cérémonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent plusieurs en confusion à coups de flèches, & nos Européens en abbatirent sept ou huit à coups de fusil.

Ces Barbares ne pouvoient assez ad-
mi-

mirer l'effet de nos fusils. Ils entendoient le bruit. Mais ils ne voioient pas les balles. Ils croioient donc, que le bruit tuoit ces animaux. Ils mettoient la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Mansa Ouacatche*, ce qui veut dire dans la langue des *Issati*, ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Nous ne sçavons pourtant comment cela se fait, qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes soient fracassés. Ces Barbares avoient nos fusils en grande admiration.

Je ne pouvois assez admirer, comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en pieces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous en avoient derobbé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs flèches, qui étoit d'une pierre fort aigue. Dès qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bien-tôt fait à les écorcher. En suite pour mettre la viande en pieces, & pour

separer les os, ils prenoient des pierres, avec lesquelles ils les cassoient. Ils demembroient ainsi ces bêtes, & les femmes Sauvages en faisoient boucaner la viande, en les exposant au soleil & à la fumée d'un petit feu, qu'ils allumoient. Au reste ils ne mangeoient pendant la chasse, que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportoient les meilleurs endroits dans leurs villages, à plus de deux cens lieües du l'endroit, ou ils avoient chassé.

CHAPITRE XXVI.

Maniere, dont les Sauvages ont accoutumé de pêcher.

LEs Sauvages, qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere, que les peuples du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en pren-

prennent aussi quelquefois avec des lignes. Mais c'est en tres-petite quantité. Je leur en ai vu pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois aux deux pointes, de laquelle ils disposent un lacet à peu près de la même maniere, qu'on les accommode dans nôtre Europe, pour prendre des perdrix. En suite ils la mettent dans l'eau, & quand les poissons, qui y sont en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivières, viennent à passer, & que les Sauvages sentent, qu'il en est entré dans le lacet, ils tirent cette espece de pinsette, & le poisson y reste pris par les Ouies.

Les Iroquois se servent par fois dans le temps de la pêche, d'un filet de quarante ou cinquante brasses, qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en Ovale dans les endroits commodes des Rivières. J'ai souvent admiré leur adresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre au-

très plusieurs Eturgeons, qu'ils attiroient sur le bord de la Riviere avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut, que deux hommes prennent les deux extremités de cette maniere de filet en l'entortillant adroitement. Ils prennent donc ainsi une quantité prodigieuse de poissons, sur tout dans la Riviere de *Niagara*, lesquels sont d'un goût & d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si abondante en cet endroit, qu'elle est capable de fournir des poissons de plusieurs especes à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Riviere pour y fraier. Le Fleuve de St. Laurent reçoit en cet endroit de *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui sont de petites Mers douces. Ce déluge d'eau venant à se décharger & à se precipiter par le plus grand & le plus affreux Saut, qui soit dans tout le Monde, ce

nom

nombre infini de poissons, qui prennent plaisir à y venir fraier, y demeurent, par ce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte. C'est pour cela qu'on y trouve ce grand nombre de poissons, capable de fournir à la subsistence d'une des plus grandes villes de l'Univers.

Pendant que j'étois à ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir un Saut, qui provient d'une Rivière du Nord, & qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en secreté. Etant là, j'appris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abattois des arbres au printemps près de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher, sans me mouiller. En suite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de différentes especes. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flatez de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois, cinquante ou soixante grands poissons,

je m'en allois me chauffer, & me delasser, pour retourner en suite plus frais à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage tenoit à la main, & j'en nourrissois plus de cinquante familles Iroquoises de *Gannéouffe*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Salle pour y cultiver du blé d'Inde, & pour instruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus considerable pêche des Sauvages est celle des Anguilles, qui sont fort grosses, des saumons, & des Truites saumonées, & des poissons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui sont voisins de la nouvelle Jorck, consiste souvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent tout entieres dans leurs chaudières, sans les écorcher, pour assaisonner leur sagamité, qui est une bouillie faite avec du blé d'Inde. Les Truites saumonées se prennent en plusieurs autres endroits des Rivières, qui se déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en si grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lors qu'il fait calme. Ces poissons descendent en fort grande quantité le long du Fleuve St. Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de bouleau avec de la terre sur le bout d'un pieu, après-quoi, ils allument une espee de flambeau, qui fait un feu fort clair. En suite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lors qu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuse, par ce que les grands Marsoins blancs, qui les poursuivent, les chassent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marsoins ne les peuvent approcher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poissons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent sur le Fleuve Meschafipi sont si subtils, & ont les yeux si vifs & si percans, que quoi que les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas de les
tuer.

232. *Nouveau Voyage entre la Mer*
tuer à coups de dards, qu'ils font en-
trer fort avant dans l'eau, en les déco-
chant avec leur Arc. De plus, ils ont
de longues perches fort pointues, qu'ils
dardent avec beaucoup d'adresse, par
ce qu'ils ont les yeux fort subtils. Ils
tuent ainsi de grands Etargeons, &
des Truites, qui sont à sept ou huit
brasses dans l'eau.

CHAPITRE XXVII.

*Des Utenfiles, dont les Sauvages
se servent dans leurs Cabannes.
Maniere extraordinaire de fai-
re du feu.*

Avant que les Européens fussent
dans l'Amerique Septentrionale,
les Sauvages du Nord & du Sud se ser-
voient, & se servent encore aujour-
d'hui de pots de terre, sur tout ceux qui
n'ont point de commerce avec les Eu-
ropéens. pour tirer d'eux des chaudiè-
res,

res, & d'autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'aleines, ils se servent d'un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans. Ils n'ont point d'armes à feu, & se servent seulement d'Arcs & de flèches.

Pour faire du feu d'une maniere nouvelle, & qui nous est inconnue, ils prennent un triangle de bois de Cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelques trous ou fossites à demi creusés. Ils prennent en suite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort sur le plus foible dans le trou, qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une espee de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent en suite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes sechées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu

feu s'allume en un moment.

Quand les Sauvages veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de Pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent en suite avec des dens de Castor, pour les polir.

Les Nations du Nord, qui ont ordinairement de grands hyvers, se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau, larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs fouliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quel-

quelquefois d'avantage pendant l'hiver. Il y en a même en certains endroits aussi haut, que les plus hautes maisons de l'Europe, par ce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent, qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à présent des fusils, des haches, des chaudières, des alènes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats Sauvages, & de Fourne-sol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre son Calumet & son tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs de blé d'Inde, d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne sçai pas le nom. Pour coudre leurs souliers à la Sauvage, ils ne se servent

vent que d'aiguilletes fort minces. Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher, & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leur enfans comme les femmes d'Europe, avec cette difference pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges, & d'une espede de coton, pour empêcher, qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent sur une planche après les avoir emmaillotez, & cela avec une ceinture de peau passée. Ensuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de sorte que ces petits ne sont pas couchez. Ils sont tout droitz, la tête en haut, & les pieds en bas. Et afin que l'urine ne leur fasse du tort, elles mettent une écorce de bouleau en lieu commode pour cela, afin que l'urine coule comme dans une goutiere, & qu'elle ne touche point au corps de ces enfans.

Ces femmes ont un si grand soin de
leurs

leurs enfans , qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs Maris , & qu'elles évitent même leur commerce, jusques à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de trois ou quatre ans , & qu'ils se puissent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en use d'une autre maniere , par ce qu'il est aisé de suppléer au défaut des Mères, par le moien du lait de Vaches , ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les Femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes , pendant qu'elles sont nourries , par ce que si elles devenoient enceintes , leurs enfans periroient indubitablement, puis qu'à cinq ou six mois par exemple , les enfans ne pourroient point manger de viande boucannée , ou d'autre chose. C'est ce qui les oblige d'en user comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de subsister comme les autres, après qu'elles les ont allaités tout le temps nécessaire.

Les Sauvages , qui ont commerce
avec

238 *Nouveau Vainge entre la Mer*
avec les Européens, commencent à se
servir de cremaillieres. C'est un fer plat
& delié large de deux ou trois doigts,
qui a des dents tout du long, & qui
est recourbé en bas. Les femmes le
pendent à un bâton de travers, posé sur
deux fourches dans leurs Cabannes.
Elles s'en servent pour mettre leurs
chaudrons ou marmites sur le feu. Mais
pour les peuples, qui ne connoissent
point les Européens, ils se servent de
branches d'arbres pour pendre leurs pots
de terre au dessus du feu, afin d'y faire
cuire leur viande.

CHAPITRE XXVIII.

*Maniere, dont les Sauvages enter-
rent leurs morts. De leur fête des
morts avec quelques reflexions
sur l'immortalité de l'Ame.*

LEs Sauvages ensevelissent leurs
morts avec toute la magnificence,
dont

dont ils se peuvent aviser, sur tout ceux de leur parenté, & particulièrement les Capitaines, ou les Chefs de leurs familles, ou tribus. Ils les ornent donc de leurs plus beaux atours, & leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs. Ils les posent en suite dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres poncees fors legeres. En suite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer, en maniere de Mausolée. Ils l'entourent de pieux ou de palissades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élèvent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus eminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez les Nations, qui leur sont voisines pour solemniser la fête des morts. Tous les peuples de l'Amérique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decedez, qu'ils
vont

vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits des pierres les plus pretieuses, qu'ils peuvent trouver, en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du defunt, pour essuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mausolées en marmottant une espece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire, à cause de leurs beaux exploits de paix, ou de guerre.

Ces Sauvages ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis defunts. Quand ils veulent enterrer ces petits, après qu'ils sont morts, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. En suite ils les portent, ou les mettent sur une espece de traîneaux, pour les aller ensevalir. Mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font

aux

aux adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour essuyer les larmes, qu'ils versent en abondance en présence des parens. Les Sauvages ont aussi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils possèdent de plus précieux, y en eût il même pour deux ou trois cens écus. Ils y mettent encore des souliers de peaux passées, garnis de porc-épic rouge, & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de sagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande grasse. Si c'est un homme, ils y ajoutent un fusil, de la poudre & des balles. Mais pour ceux, qui n'ont point d'armes à feu, ils se contentent de poser auprès du cercueil un Arc, & des flèches, afin, disent ces pauvres aveugles, que quand ils seront au Pais des Ames & des morts, ils puissent se servir de ces Armes pour la Chasse.

Il m'arriva une affaire sur ce sujet, pendant que j'étois parmi les *Issati Nadoëssans*. Il mourut un Sauvage, qui

L

avoit

242 *Nouveau Voiage entre la Mer*
avoit été mordu d'un serpent sonnet-
te. Je ne pus lui donner assez-tôt d'un
remede infailible, que j'avois toujours
avec moi, sçavoir de l'Orvietan en pou-
dre. Lors que cet accident arrivoit à
quelqu'un en ma presence, je faisois
d'abord quelques scarifications sur la
morsure, & j'y jettois un peu de cette
poudre. En suite j'en faisois avaler à
celui, qui avoit été mordu pour em-
pêcher, que le venin ne gagnât le
cœur. Ces Barbares avoient un jour
admiré, que j'avois gueri un de leurs
guerriers, lequel avoit été blessé d'un
de ces serpens. Ils me disoient donc,
Esprit, car c'est ainsi, qu'ils appellent
ordinairement les Européens, nous
t'avons cherché à la chasse aux lieux,
ou tu étois avec les deux autres Esprits,
qui t'accompagnent. Mais nous avons
été si malheureux, que nous n'avons
pu te rencontrer. Ne nous quitte plus
deormais. Nous aurons soin de toi.
Si tu eusses été auprès de nous, nôtre
guerrier, que tu vois mort, seroit en-
core en état de te faire des festins. Il
sçavoit

ſçavoit tres-bien le métier de ſurprendre, & de tuer nos ennemis. Il nourriſſoit ſes dix femmes par le moien de ſa chaffe. Il ſeroit encore en état de te faire du bien, ſi tu euſſes été avec nous, par ce que tu l'euffes empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aiſément, puis que tu as ſauvé la vie à pluſieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important ſervice à celui, que nous pleurons ici.

Ces pauvres peuples voians nos manieres d'agir, qu'ils ne peuvent comprendre, croient, que nous ſommes capables de tout faire, & même d'empêcher de mourir. Ils avoient ſouvent admiré les effets des remedes, que je donnois à leurs malades pour tacher de les guerir de leurs maladies ſpirituelles en les amenant à la connoiſſance du vray Dieu par les ſoins, que je prenois de leurs corps.

J'admirois, comment ces Sauvages avoient proproment accommodé ce Mort. Ils l'avoient poſé ſur des Nat-

tes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'Arc & de flèches. Ils avoient peint son corps de plusieurs couleurs differentes. On eût dit à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le Defunt. Cela me fournit l'occasion de leur dire, que les morts ne fument, ni ne mangent au pais des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de flèches, par ce que dans le pais, où vont les Ames, on ne va plus à la chasse: que s'ils vouloient reconnoitre le grand Capitaine, qui est le maître du Ciel & de la terre, ils seroient desormais tellement rassassiez de le voir, qu'ils ne penseroient plus à la chasse, non plus qu'à boire & au manger, par ce que les Ames n'en ont plus de besoin.

Ces Sauvages ne comprennoient que fort grossierement, ce que je leur disois. Je leur presentay en suite deux brasses de nôtre Tabac noir. Ils l'aiment
passion-

passionnément. Le leur n'est pas si bien préparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis present. Je leur fis comprendre, que je leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, par ce qu'il n'en avoit que faire. Quelques uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement, & fort serieusement, ce que je leur disois de l'autre vie. Ils paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatoui*, c'est à dire, voila, qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon compte sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois, que les larmes, qu'ils versois pour le défunt, & que les ceremonies, qu'ils pratiquois à son égard comme de le frotter d'huile d'Ours, & choses semblables, étoient plus-tôt l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils sont accoutumés par des traditions, qui tiennent quelque chose du Judaïsme, que d'aucun attachement, qu'ils eussent pour

tous ces usages. Je ne desespere pas absolument du Salut de ces Barbares à l'avenir. Je crois même, que Dieu suscitera des moiens propres à les éclairer des lumieres du Saint Evangile, par ce que cette Sainte Doctrine doit être annoncée à tous les peuples de l'Univers, avant que le Seigneur Jesus vienne juger les vivans & les morts.

CHAPITRE XXIX.

Des Superstitions des Sauvages, & de leur créances ridicules.

JE reconnois tous les jours, que tout ce que les hommes ont pu s'imaginer de plus artificieux pour la conversion des infideles, ne fert de rien, qu'autant qu'il plaît à Dieu de benir les entreprises, qu'on fait pour cela. Comment croiront ils en celui, dont ils n'ont point oui parler, dit l'Apôtre S. Paul. Comment entendront ils,

s'il

s'il n'y a quelqu'un, qui leur préche ? Et comment prêchera-on, s'il n'y a quelqu'un, qui soit envoyé ? Le son des Apôtres eût allé par toute la terre, & leurs paroles se sont étendues jusques aux bouts du monde. Je souhaite avec ardeur, que le son des successeurs des Apôtres amène à la vie ce grand nombre de Sauvages, que j'ai vus dans mes Voiages. On y travaille de puis longtemps. Cependant on n'y a point fait de progrès considérable jusques à present, par ce qu'a parler generalement : ces peuples aveugles sont fort attachez à leurs superstitions.

Ces Barbares sont plus superstitieux les uns, que les autres. Les Vieillards sur tout, & les femmes soutiennent avec une étrange opiniatreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur disois, qu'ils n'avoient point d'esprit de croire tant de songes & de rêveries, & qu'ils ne devoient point s'attacher à des folies de cette nature, ils me disoient, quel âge as tu ? Tu ne paroïs avoir que trente cinq ou quarante ans,

248 *Nouveau Voiage entre la Mer*
& tu prétens ſçavoir mieux les choſes,
que nos Vieillards? Va, tu ne ſçais, ce
que tu dis. Tu peux bien ſçavoir, ce
qui ſe paſſe dans ton païs, ajoutoient
ces vieux rêveurs, par ce que les An-
ciens te l'ont dit. Mais tu ne peux pas
ſçavoir, ce qui s'eſt paſſé dans le nôtre,
avant que les Eſprits, c'eſt à dire les Eu-
ropéens, y fuſſent venus.

Je reſpondois à ces Barbares, que
nous ſçavions tout par l'Ecriture, que
le grand Maître de la vie nous a don-
née par ſon Fils, que ce Fils eſt mort
pour tirer tous les hommes d'un lieu,
où ils auroient éternellement brulé, s'il
ne fût venu au monde pour nous af-
franchir du péché & de la mort: que
tous les hommes du monde étoient pé-
cheurs & coupables en Adam, le pre-
mier homme du monde. Ces Sauva-
ges, qui ont le ſens commun admira-
ble, m'ont demandé bien des fois,
ſçaviez vous bien, que nous étions ici,
avant que vous autres Eſprits ou Euro-
péens fuſſiez venus dans ces païs? On
leur répond ordinairement que non.

Tu

Tu
re.

leur

ſup

tag

l'E

pu

pri

no

po

var

po

ho

ſus

plu

qu

étr

qu

ne

m

co

J

or

de

Tu n'apprens donc pas tout de l'Écriture. Elle ne dit pas tout.

Il faut sans doute bien du temps pour leur faire connoître la fausseté de leurs superstitions, & il en faut bien davantage pour leur persuader les veritez de l'Évangile. Il n'y a que Dieu, qui puisse les fléchir par l'onction de son Esprit & de sa grace, pour leur faire connoître les veritez du Salut. Il ne faut pourtant pas, que les Ouvriers de l'Évangile abandonnent leurs entreprises pour cela. Le temps viendra que les hommes préféreront les Interêts de Jésus-Christ, aux leurs. Alors n'y aiant plus qu'un Pasteur, il n'y aura plus qu'une bergerie. Toutes les Nations étrangères y entreront dans le temps, que Dieu a marqué pour ce grand événement.

Il y a beaucoup de Sauvages, qui se moquent de ce que leurs Anciens racontent. Il y en a, qui y ajoutent foi. J'ay déjà rapporté les sentimens, qu'ils ont de leur origine, & de la guérison de leurs malades. Ils ont quelque sen-

250 *Nouveau Voiage entre la Mer*
timent de l'immortalité de l'Âme. Ils
disent même, qu'il y a un pais fort de-
licieux vers l'Occident, où on fait bon-
ne chasse, & où on tue autant d'ani-
maux, qu'on veut. C'est là, disent
ces pauvres aveugles, que vont les Â-
mes. Ils esperent donc de se revoir
tous, dans ce lieu là. Mais ils sont bien
plus ridicules, en ce qu'ils disent, que
les Ames des Chaudieres, des fusils,
des batte-feux, & des autres armes,
qu'ils mettent pres des sepulcres de leurs
morts, s'en vont avec eux pour servir
à leur usage dans le pais des Ames,
comme ici.

Un jour une fille Sauvage étant mor-
te après avoir été baptisée, la Mere
vit un de ses esclaves à l'article de la
mort. Elle dit, ma fille est toute seu-
le au pais des morts entre les Euro-
péens, sans parens & sans amis. Voici
le printemps. Il faut donc qu'elle se-
me du blé d'Inde, & des citrouilles.
Baptise mon esclave, ajouta-elle, avant
qu'il meure, afin qu'il aille aussi au
pais, où vont les Ames des Euro-
péens

péens après leur mort , afin qu'il serve ma fille.

Une femme Sauvage étant à l'extrémité , crioit : je ne veux point être baptisée , car les Sauvages , qui meurent Chrétiens , sont brulez au país des Ames par les Européens. Quelque Sauvages disoient un jour , que nous les baptisions pour les rendre nos esclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient , s'il y avoit bonne chasse au país , où je voulois , que leurs enfans moribonds allassent après avoir été baptisez. Quand on leur répond , qu'on y vit sans boire ni manger , par ce qu'on y est rassasié en contemplant le grand Maître de la vie , je ne veux donc pas y aller , disent ils , par ce que je veux manger. Si on ajoute , qu'ils n'auront pas besoin de se nourrir , ils mettent la main sur la bouche par admiration , & disent , tu es un grand menteur. Est ce qu'on peut vivre sans manger.

Un Sauvage nous raconta un jour cette histoire. Un de nos Vieillards ,

dit il, étant mort, & étant parvenu au païs des Ames, il y trouva d'abord des Européens, qui le caressèrent, & lui firent fort bonne chère. En suite il arriva au lieu, où sont les Sauvages, qui le reçurent aussi tres-bien. Il y avoit donc tous les jours des festins, auxquels les Européens étoient fort souvent invitez, par ce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Après que ce Vieillard eût admiré tous ces païs, il revint, & raconta toutes ses aventures à ceux de sa Nation. Nous demandames à ce Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit, que non : que leur Anciens l: disoient: mais qu'ils mentoient peut être.

Ces peuples admettent quelque sorte de genie en toutes choses. Ils croient tous un Maître de la vie. Mais ils en font diverses applications. Quelques uns ont un corbeau decharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils disent être le maître de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de Mer, & autres choses

choses semblables. Quand ils entendent crier un Hibou, ils tremblent, & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de créance pour leurs songes. Ils entrent dans leurs étuves afin d'avoir du beau temps pour la chasse du Castor, & pour tuer des bêtes fauves à la chasse. Ils ne donnent pas les os des Castors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raison. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Esprit dans le bois, qui le diroit aux Castors, & aux Loutres, & qu'après cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai, ce que c'étoit que cet Esprit. Ils me répondirent, que c'étoit une femme, qui sçavoit tout, & qui étoit la maitresse de la chasse. Il faut toujours remarquer, comme je l'ai dit, que la plus part ne croient pas tout cela.

Pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac, une femme Sauvage s'étoit empoisonnée dans les bois par accident. Les Chasseurs la rapportèrent, dans sa Cabanne, & je la fû voir.

après qu'elle fût morte. Je les entendis causer auprès du corps mort. Ils disoient donc, qu'ils avoient veu sur la neige les traces d'un serpent, qui étoit sorti de la bouche de cette femme. Ils faisoient ce récit fort serieusement. Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, une vieille femme fort superstitieuse dit, qu'elle avoit veu l'Esprit, qui l'avoit tuée, passer pres d'elle.

J'ai veu un garçon d'environ dix huit ans, qui s'étoit mis dans l'esprit, qu'il étoit fille. Il s'attacha tellement à cette fantaisie, qu'il agissoit en toutes chose sur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faisoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de son village, me dit un jour, qu'*Onontio*, qui est le nom, qu'ils donnent au Gouverneur general du Canada, c'étoit le Comte de Frontenac en ce temps-là, arriveroit ce jour là, à l'heure, que le soleil seroit en un tel endroit. Cela arriva précisément, comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard,

lard, qu'on appelloit *GanneouſeKaera*, c'est à dire le Barbu, étoit le ſeul de tous les Sauvages, à qui j'aie veu de la Barbe. Ordinairement les peuples de l'Amérique Septentrionale s'arrachent tout le poil, lors qu'il eſt encore follet, & c'eſt pour cela, qu'ils n'ont point de barbe. J'avoüe, que je ne ſçavois que dire, lors que je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit appris aucune nouvelle de perſonne. Il me dit ſeulement, lors que je lui demandai, comment il l'avoit ſçeu, qu'il l'avoit appris d'un Jongleur, qui ſe méloit de predire l'avenir. Mais comme je l'ai déjà dit, les Sauvages s'attachent fort à leurs ſonges. Cependant leurs predictions ſont plus-tôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce, qu'ils aient avec le Demon.

- CHAPITRE XXX.

Des obstacles, que l'on trouve à la conversion des Sauvages.

ON trouve plusieurs obstacles dans les Sauvages mêmes, qui les empêchent de se convertir. Mais en general, la difficulté vient de l'indifférence, qu'ils ont pour toutes sortes de choses. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Mysteres de la Religion Chrétienne, ils disent que nous avons raison, & ils applaudissent en general à tout ce que nous leur disons sur la grande affaire du Salut. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faisoient paroître le moindre soupçon d'incrédulité à l'égard, de ce qu'on leur propose. Mais après avoir approuvé tous les discours, qu'on leur fait sur ces matieres, ils pretendent, que nous devons avoir de nôtre côté toute la déférence possible, pour les contes, & pour tous les raisonnemens, qu'ils

qu'ils nous font, touchant ce qui les regarde. Et quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent, n'est pas véritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous leur avons dit, & que c'est manquer d'esprit, que d'interrompre un homme, qui parle, & de lui dire, qu'il avance des choses fausses. Voila, qui est bien, disent ils. Tout ce que tu nous as appris touchant ceux de ton pais, est comme tu l'as dit. Mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, & qui habitons les terres, qui sont au deça du grand Lac.

Le second obstacle à la conversion des Sauvages vient de leur grande superstition, comme nous l'avons déjà insinué.

Le troisième consiste en ce qu'ils ne sont pas sedentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi avions été occupez pendant une grande partie de l'année à apprendre à plusieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en
leur

leur langue Iroquoise. Leurs Parens assistoient au service, qui se faisoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, se mettoient à genoux, se frap-
poient la poitrine, & demeuroident dans un grand respect en nôtre presence. Ils paroissoient même touchez de nos Ceremonies. Mais ils en usoient de la sorte, par ce qu'ils croioient nous faire plaisir, & au reste leur but étoit en cela, d'avoir quelques presens des Européens.

Mais quand même ils auroient quelque loüable dessein en cela, ils y renonceroient bien-tôt, par ce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut semer ou recueillir le blé d'Inde, ce qui dure peu. Tout le reste de l'année se passe à la guerre ou à la chasse. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & sont absens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans donc, qui ont commencé à apprendre quelque chose, oublient tout ce qu'on leur avoit enseigné, & reprennent leurs superstitions,

&

& leurs manieres ordinaires de vivre. D'ailleurs les Jongleurs, & les vieux Sauvages superstitieux attachez, comme ils font, à leurs interets, tachent malignement de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous tachons de leur enseigner.

Les Marchans, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progres, qu'on fait dans la conversion de ces peuples. Il y a longtems, que St. Augustin a dit en parlant d'eux, *continua est in illis meditatio doli, & tritura mendacii*. Ils ne pensent qu'à tromper & qu'à mentir pour devenir riches en peu de temps, & pour se defaire de leurs marchandises avantageusement. Il n'y a point de stratagêmes, qu'ils n'emploient pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de mensonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans doute

te est capable d'éloigner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voient accompagnée de tant de fourbes & d'artifices par ceux, qui en font profession.

On peut dire aussi, qu'il y a quelques Missionnaires, qui sont cause en partie du peu de progres, que la predication de l'Evangile fait ordinairement parmi ces Barbares. Il est difficile d'apprendre leurs langues, par ce qu'elles sont fort differentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de rapport entr'elles. Il faut donc bien du temps pour leur insinuer nos Mylteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions parmi ces peuples Sauvages.

D'ailleurs les differentes methodes, dont on se sert pour les instruire contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commencer par la partie animale. Les autres par la spirituelle. Il y a de la diversité de créances parmi les Chrétiens. Chacun
abonde

abonde en son sens, & croit, que sa foi est la plus pure, & sa methode la plus assurée. Afin donc de reüssir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la créance, & dans la maniere de les enseigner, comme il n'y a qu'une verité, & qu'un Redempteur. De la vient aussi, que ces peuples voyant tant de différence dans la foi des Chrêtiens, & dans leur methode d'enseigner, ils ne sçavent à quoi s'en tenir, & cela sans doute les retient dans leur ignorance, & dans leur aveuglement ordinaire.

Je mets bien de la difference entre le zele, & les travaux infatigables des Missionaires, & les pretendüs succès, que l'on croit avoir eus, & dont on se vante dans le Monde. Ceux, qui sont absolument degagez de l'amour des biens temporels, & qui ont été en Mission parmi les peuples de l'Amerique meridionale, ont fait sans doute de grands progres dans ces pays-là. On voit quarante ou cinquante provinces de nôtre ordre, où le service public se fait. Ils
sont

sont en possession d'y annoncer hautement l'Evangile après y avoir détruit l'idolatrie, & les superstitions abominables, qui y regnoient auparavant.

Mais il faut avoüer, que ceux, qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale, n'ont pas fait les mêmes progrès. Il se sont appliquez à humaniser ces peuples Barbares, & à les rendre susceptibles de quelque police. Ils ont arrêté autant qu'ils ont pu leurs faillies brutales. Ils ont même taché de les desabuser de leurs anciennes superstitions. C'est ainsi, qu'ils ont travaillé à preparer les voies du Seigneur. Cependant il faut avoüer, qu'ils n'ont fait que tres-peu de progrès. Ces Nations Barbares par je ne sçai quelle fatalité d'interest sont encore presque aussi Sauvages, & aussi attachées à leurs anciennes maximes, à leurs usages profanes, à la gourmandise, à l'orgueil, à la médifance, à la cruauté, & à mille autres vices abominables, qu'on cherche encore aujourd'hui quelques sentimens d'humanité parmi eux, & sur tout
parmi

parmi les *Iroquois*, où j'ai demeuré assez long temps.

Ces peuples sont encore, ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus. Et cependant on a publié plusieurs livres, qui traitoient des grandes conversions, qui s'étoient faites, disoit on, parmi les *Iroquois* & les *Hurons*. On assuroit, en ce temps-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, & on disoit, que ces Philistins indomptables avoient fait de tres grands progres dans la foi. Cependant l'experience fait voir encore aujourd'hui, que ces peuples sont les mêmes, qu'ils ont été de tout temps, fiers, cruels, & sur tout ennemis des bonnes maximes du Christianisme.

Je ne pretens pas nier ici, que les Missionnaires n'aient rempli fidelement tous les devoirs de leur Ministère. Je veux bien croire, que rien n'a manqué a l'instruction des Sauvages, soit du côté du zele, soit du côté de l'affiduité, avec laquelle ils y ont travaillé. Mais

enfin la semence de la parole est tombée dans une terre ingrate & sterile, sur le chemin, ou parmi les épines. Que si ces peuples rejettent la lumiere, & le Salut, qu'on leur offre, au moins est il evident, qu'ils sont rendus inexcusables par là, & que Dieu est justifié dans la condamnation de ces peuples Barbares.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques adultes moribonds, qui le souhaitent. C'est là, ce semble, un gain leur pour l'éternité. Mais pour ceux, qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considerable. Celui de ceux, qui perseverent dans la Religion Chrétienne, est encore beaucoup plus petit, sur tout si on a égard aux travaux d'un grand nombre d'ouvriers, qui s'emploient aux Missions depuis soixante ou quatre vingts ans. Mais enfin les soias & même le sacrifice entier de la vie d'un Missionnaire seroient hereusement recompenez, s'ils avoient eu la gloi-

re de convertir & de Sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionnaires consiste à administrer les Sacremens à ceux, qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est il vray de dire, que dès que les pelleteries & les Castors commencent à manquer parmi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne se trouvent point parmi eux. C'est la reproche, que les Sauvages firent un jour en presence de Monsieur le Comte de Frontenac, étant même en plein Conseil aux trois Rivieres en Canada à quelques Missionnaires, qui n'étoient point de nôtre Ordre de St. François. Tout le temps, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries, dit un Capitaine Sauvage, celui, qui nous faisoit la priere, étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur apprenoit les prieres, & le Catechisme. Il étoit inseparable de nous, & nous faisoit l'honneur d'assister quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, ces Mis-

sionnaires ont cru, que leur presence étoit inutile parmi nous.

Aussi est il vray de dire, que la plus-part des Missions, qu'on avoit établies depuis quarante ans, ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Temoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Népishguit, de Mishou, Cap-breton, Port-royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdeleine, des trois Rivieres, & plusieurs autres, qui étoient établies chez les Hurons au haut de ce Fleuve. Ceux, qui étoient Missionnaires en ces quartiers là, ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à Chigouimi.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourray bien faire connoître dans un troisième Tome quelques autres obstacles plus considerables, qui s'opposent à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amérique. Je diray seulement ici, que quand on veut s'employer utilement aux fonctions de ce pénible ministère, il faut fouler
aux

aux pieds les richesses du monde ; & se contenter d'une subsistence mediocre, selon qu'en effet l'Apôtre nous ordonne, de mépriser les biens de la terre. Ce seroit là sans doute un moyen propre à gagner les Sauvages, & à les attirer à Jesus-Christ. Mais j'aurai peut être occasion de parler ailleurs de ce sujet.

CHAPITRE XXXI.

Manieres barbares & inciviles des Sauvages.

LEs Sauvages se soucient fort peu des civilitez de nôtre Europe. Ils se mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent en quelque lieu, ils ne saluent presque jamais ceux, qui y sont. Ils demeurent accroupis, & ne saluent, ni ne regardent personne, quoi qu'on les vienne voir. Ils entrent par fois dans la premiere Ca-

banne, qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place, où ils peuvent, & allument en suite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & puis s'en vont tous de même.

Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la première place. S'il y a une chaise au milieu du foyer, ils s'en saisissent, & ne se levent jamais pour qui que ce soit, quand bien même ce seroit un Prince ou un Roi. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand, & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent, que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tous le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucun sentiment de honte. Ils lachent leurs vens devant tout le monde, sans aucun Scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lors qu'ils sont
hors

hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes, ne sont que des saletez & des vilanies perpetuelles.

Pour ce qui est du commerce, que les hommes ont avec leurs femmes, ils se cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de precautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des regles de cette honeteré naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des caresses, ni des manieres d'agir, qui sont ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe grossierement & avec beaucoup de brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueilleres. Quand les femmes Sauvages ont nettoié leurs petits enfans avec les mains, elles les essuient fort superficielement à un morceau d'écorce, après quoi, elles touchent sans facon la

270 *Nouveau Voiage entre la Mer*
viande , qu'elles mangent. Cela m'a
fait souvent de la peine , jusqu'a m'em-
pêcher de manger avec ces gens dans
la Cabanne, où on m'avoit invité. Ils
ne se lavent presque jamais les mains
ni le visage.

Les enfans respectent fort peu leurs
Peres & Meres. Il leur arrive même
souvent de les battre, sans qu'on les en-
chatie, parce, disent ils, que les coups
les rendent timides , & les empêchent
d'être bons soldats. Ils mangent quel-
quefois en reniflant & en soufflant com-
me des bêtes. Si tôt que des hommes
sont entrez dans une Cabanne , ils se
mettent à fumer. S'ils trouvent un
pot couvert , ils ne font point de dif-
ficulté de le découvrir pour voir, ce qui
est dedans. Ils mangent dans le plat,
où leurs chiens ont mangé, sans le ne-
toier. Lors qu'ils mangent de la vian-
de grasse , ils frottent leurs mains à leurs
visages & à leurs cheveux pour les net-
toier. Ils lachent des vens par la bou-
che à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemises
avec

avec les Européens, ne les lavent jamais. Ils les laissent ordinairement pourrir sur leurs dos. Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande, qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde. Au reste elles feroient une lieüe de chemin dans les bois, pour décharger leurs ventres, plutôt que de s'exposer à la vue du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot : ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en toutes choses fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honnêtes & bien-seantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pen-

dant qu'ils mangent, ils lui presentent ordinairement leurs plats pleins de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de vous laisser sortir sans vous presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lors qu'on arrive, la femme, qui fait cette distribution, trouve le moien d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui surviennent.

Quelques Sauvages nous presentoient les Nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux, qui ont frequenté parmi les Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoyer chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect, & de

de d
les f
leur
& s
un
me,
de r
iroit
tant
les a
bere
fero
moi
I
ven
tres.
de l
com
paré
mê
en g
den
des
tra
enc
Vie

de deférence pour leurs Confeils. Ils les fuivent exactement, & avoient, que leurs Vieillards ont plus d'expérience, & ſçavent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en préſence des autres, par maniere de reproche : tu n'as point d'eſprit, il iroit ſ'empoiſonner à l'heure même, tant ils ſont ſenſibles & delicats. Dans les aſſemblées, qui ſe font pour delibérer des affaires, les jeunes gens n'oſeroient ſe donner la liberté de parler à moins qu'ils ne ſoient interrogés.

Dans leurs feſtins ils diſtinguent ſouvent les plus conſiderables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête, qu'on a tuée, ou la plus conſiderable portion de ce qui eſt préparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne ſoient en guerre, par ce qu'alors ils ne gardent pas tant de meſures. Ils ſe font des preſens les uns aux autres, & ſe traitent auſſi réciproquement. Ils ont encore une grande deférence pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laiffent tout

le Gouvernement des affaires, par ce que cela passe pour honorable parmi eux.

Il y en a, mais peu, qui nous sa-
luent à la maniere d'Europe. J'ai con-
nu un Sauvage, qui s'appelloit *Gara-*
gentié, c'est à dire le Soleil, qui mar-
che. Il haranguoit un jour devant Mon-
sieur le Comte de Frontenac, & à tou-
tes les fois, qu'il recommençoit un nou-
veau discours, il ôtoit son bonnet, &
prononçoit sa harangue en Orateur. Un
autre Capitaine des *Houogains* voiant
une petite fille, qu'il avoit donnée au
Comte de Frontenac pour être instrui-
te, lui dit fort civilement, *Onnontio*,
c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouver-
neur du Canada, & ce mot signifie une
belle montagne, tu es le maître de cet-
te fille. Fais en sorte qu'elle appren-
ne à bien lire, & à bien écrire. Quand
elle sera plus grande, tu me la rendras,
ou tu la prendras pour ta femme. Ce
qui fait voir, que les Iroquois s'esti-
ment autant que les plus grands per-
sonnages du monde.

J'ay

J'ai connu particulièrement un autre Iroquois, qui s'appelloit *Aireonai*, c'est à dire: la grande gueule. Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, deploioit sa serviette fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par singerie pour avoir quelque present du Gouverneur. Cet homme étoit extrêmement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages, qu'il vouloit menager, par ce qu'il sçavoit, que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis, que les François puissent avoir dans toute l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE XXXII.

De l'humeur indifferente des Sauvages.

Generalement parlant: tous les Sauvages des Nations, que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extreme indifferance pour toutes choses. Ils ne sont attachez à quoi que ce soit, & ne tiennent conte de ce qu'ils ont de plus pretieux. Ils le regardent toujours comme étant fort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose qu'ils estimeroyent autant, ils la donneroyent pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en deferoyent sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifferente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres peuples, & ont été assez hardis, pour declarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroyent même

me venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces.

Cependant leur indifférence pour toutes choses, soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadés, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les détruiront absolument, quand ils voudront, & ruineront le commerce, qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront se dédommager des frais, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garentir de leurs trahisons. On ne peut faire que de très petits butins sur eux.

Leur indifférence est telle, qu'on ne voit rien de semblable sous le ciel. Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort sérieusement en apparence, tout ce qu'on leur prie de faire.

difions, prie Dieu avec moi, mon frere, ils le faisoient d'abord, & répondoient mot à mot selon les prieres, qu'on leur avoit appris dans leur langue. Mets toi à genoux. Ils s'y mettoient. Ote ton bonnet, ils l'otoient. Tais-toi, ils se taisoient. Ne fumes point, ils cessoient aussi-tôt. Si on leur disoit: écoute moi, ils écoutoient fort tranquillement. Si on leur donnoit quelques images, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en feroient comme de bijoux pour s'orner, de même, que si c'eût été de la rassade ou de la porcelaine. Quand je leur disois: c'est demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me répondoient, *Niaoua*, voilà qui est bien. J'en suis content. Je leur disois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient *Netho*, oui, je vous le promets, je ne feray plus de folie. Cependant des qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boissons fortes, qu'ils troquoient contre les François, les Anglois, ou les Hol-

lan-

andois, avec lesquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer, comme si de rien n'étoit.

Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils disoient qu'oui. Cependant les femmes Sauvages, que quelques Missionnaires ont baptisées, & qui se sont mariées en suite en face d'Eglise avec des François du Canada, quittent souvent leurs maris, & en prennent d'autres, disant qu'elles ne sont pas soumises aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent tout le temps qu'ils s'accorderont bien ensemble, qu'elles ont au reste la liberté toute entiere de changer.

Il faudroit absolument travailler à pollicer toutes ces Nations, avant que de leur faire embrasser le Christianisme. Tout le temps qu'on ne les aura pas mises sous le joug, on travaillera avec tres-peu de succès aux conversions, à moins que Dieu par une grace particulière

liere, ne fasse quelque miracle en faveur de ces peuples. Voilà ce que je puis dire sur ce sujet fondé sur l'expérience, que j'en ai aussi bien que plusieurs autres Recollects, qui ont été avec moi dans l'Amérique. Mais c'est de quoi je pourray donner une plus grande connoissance dans un troisième Tome. Au reste ce que j'en ai dit franchement, n'a point été en vue d'offenser qui que ce soit. J'ay seulement eu dessein d'écrire la vérité.

CHAPITRE XXXIII.

De la beauté, & de la fertilité du Pais des Sauvages. Que l'on peut aisément établir de puissantes Colonies au Nord & au Sud.

AVant que d'entrer dans le détail des pais charmans, qui sont au Nord & au Sud de l'Amérique Septentrionale

le, il est bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puisse reconnoître par là, qu'il seroit fort aisé, d'y établir de puissantes Colonies.

Il faut avouer, qu'il y a de vastes forêts à defricher, depuis le Canada, jusques aux terres de la Louisiane, le long du Fleuve Meschasipi. Ainsi on seroit obligé d'employer bien du temps, à cette entreprise. Mais on sçait, que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage. Cependant on y fait des progres considerables, quand on les a bien commentez, & qu'on en vient à une fin heureuse après avoir bien travaillé.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourd'hui de fort considerables de la pêche des poissons, dont on séchoit une partie, par ce qu'on en faisoit un grand commerce dans les pais chauds. Et cela montoit au siècle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de terre neuve, les bancs voisins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle per-

percée & l'Acadie, sont les plus abondans du monde pour la pêche. Je ne parle pas ici de la pêche du Nord, que la France prétend lui appartenir par le titre des premiers possesseurs. Ces pêches étoient des mines intarissables pour le Roiaume, qu'on n'auroit pû même lui ôter, si on avoit soutenu tout cela par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans du Roiaume à la pêche des Marsoïns, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux manufactures domestiques, dont on pourroit même transporter une partie dans les païs étrangers.

On sçait, que le seul commerce de la pêche, qui se fait sur les Côtes du Canada, sont la cause des premiers établissemens considérables, que l'on a fait dans ces endroits de l'Amérique. Il est vrai, que l'on n'avoit pas encore eu le temps, ni le moien de sonder le Païs, pour reconnoître, s'il y avoit des Mines. Cependant on y avoit trouvé

de

de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer, en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le pays est fort propre à fournir les bois nécessaires pour faire valoir les mines, qu'on y trouvera, à cause des grandes forêts, qui y sont. Il y a plusieurs endroits où on trouve une espèce de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & on y a encore un certain plâtre, qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le País, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaisseaux, des mats de navires, des pins, des sapins, des Cedres, & des Erables, propres à toutes sortes d'ouvrages, & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout temps, & y trouver facilement les moyens d'y entretenir leurs familles. Ils se faiconneroient
même

même encore davantage à la Mer par le commerce, & la navigation de l'Occident, par ce qu'on y Voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada, elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit, sans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette somme avoit triplé, & au delà en pelletteries, dont les Vaisseaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loïn, qu'au commencement, c'est pourtant un commerce, qui ne tarira jamais, comme nous l'avons observé par les grandes découvertes, que nous avons faites.

Il est certain, qu'il n'y a point de Nations dans l'Europe, qui aient tant de penchant pour les Colonies, que les Anglois & les Hollandois. Le genie de ces peuples ne leur permet pas de demeurer inutiles dans leurs maisons. Ainsi
les

les
j'ai
des
part
inte
d'y
trac
& l
y ét
& f
une
ten
con
fero
du
blir
lan
cha
tes
ter,
étal
& c
por
on
bit

les vastes contrées de l'Amérique, dont j'ai fait la description, pourront faire désormais l'ame de leur commerce. Les particuliers, qui l'entreprendront sans intéresser leur pays, ne manqueront pas d'y réussir. Ils pourront aisément contracter des alliances avec les Sauvages, & les humaniser. Les Colonies, qu'ils y établiront, seront bien-tôt peuplées, & se fortifieront dans ces lieux là avec une dépense médiocre. Ils se contenteront d'un gain médiocre dans les commencemens. Mais dans la suite, ils feront de grands profits par le moyen du commerce considérable, qu'ils établiront en ce pays-là.

On trouve en Angleterre, & en Hollande un fort grand nombre de marchandises, & de manufactures de toutes sortes, qui ne peuvent pas se débiter, ni se consumer sur les lieux. On établiroit donc davantage le commerce, & on le rendroit plus grand en transportant ces choses dans l'Amérique, où on en pourroit faire un prodigieux débit. Et par là, on reconnoitroit encore

re mieux, qu'on n'a fait jusques à present, les merveilles de la Providence, qui n'a pas voulu, que tous les pais du monde fussent également fournis de toutes choses, afin d'entretenir la société, la communication, & le commerce entre les différentes Nations de Univers, & de faire porter par ce moien les veritez de l'Evangile par toute la terre, & de rendre les divers peuples, qui sont répandus de côté & d'autre, participans du salut, & de la redemption, qui nous est acquise par nôtre Seigneur Jesus.

C'est quelque chose de grand & de glorieux, de gagner des batailles, & de domper des sujets rebelles. Mais il est certain, qu'il est infiniment plus glorieux de gagner les ames à Jesus Christ, en les tirant de leur profonde ignorance, & de leur aveuglement naturel. Et je puis dire, que le principal but, que je me propose en publiant cette grande Decouverte, est d'animer les Chrétiens à étendre le Roiaume du Seigneur, à attirer les peuples Barbares à l'Evangile

gile pour aggrandir son empire, & contribuer par là au salut de tant de pauvres peuples, qui ont tant de besoin d'être instruits & éclairés.

Il est certain, pour revenir au commerce, que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, sont capables de faire faire de tres grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Originaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Castors, des Loups cerviers, des Renards noirs, qui sont d'une beauté merveilleuse, & qui ont valu autrefois cinq ou six cens frans, à cause de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreüils, des Cerfs, des Pore-épics, des Coqs d'Inde, qui sont d'une grosseur extraordinaire, des Outandes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne sçai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Eturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brèmes extrêmement grandes, des Anguilles, des poissons
armez,

armez, des poissons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuse, & d'autres sortes de poissons sans nombre. Il y a aussi de quoi exercer les Chasseurs. On y trouve une infinité d'Alloïetes de mer, qui sont comme des pelotons de graisse. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes sortes, des Huars, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui sont d'une beauté & d'une diversité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, qui ont le goût de toutes sortes de viande en les mangeant, & une fort grande abondance de toutes sortes d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention plusieurs fois, traverse le pais des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'est à dire, le beau Lac. Il a près de cent lieues de longueur, & on peut juger par son grand circuit, les villes & les bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant

cor-

correspondance avec la Nouvelle Jorck, les personnes éclairées jugeront facilement de quelle utilité seroit le commerce, qu'on feroit par le moien de ces établissemens. Sur quoi on doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve est plus pres de la nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud a une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez Percez*, ou les *Outtaouäets*. Au Nord on y trouve les *Algonquins*, que les François ont occupez. A l'Est habite la Nation du Loup près de la nouvelle Hollande ou Jorck, & au Sud du même Fleuve est située la nouvelle Angleterre, ou Baston, où on trouve plusieurs Vaisseaux pour le commerce. Au Sud-Oüest on voit la Virginie, qui conjointement avec la nouvelle Hollande se nommoit la nouvelle Suède du passé. A l'Oüest on trouve le país des *Hurons* ainsi appellez: par ce qu'ils brulent leurs cheveux, & qu'ils n'en laissent que quelques uns sur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette dernière Nation

N a été

a été presque toute détruite par les Iroquois, qui ont incorporé le reste des *Hurons* parmi eux. J'ay ajouté plusieurs autres pais vers le Nord du Fleuve St. Laurent dans la Carte generale, & particuliere, que j'ai données dans le premier volume de nôtre Découverte.

La grande Baie de *Hudson* est aussi marquée au Nord de ce Fleuve. Elle a été Découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechoüart, avec lequel j'ai été fort souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Les Anglois lui ont accordé une pension, & Monsieur de *Blatbuÿt* premier secretaire des Guerres de Guillaume 3. Roi d'Angleterre, me dit l'année passée, que ledit Sieur des Groseliers étoit en Angleterre encore vivant.

Cette Baie de *Hudson* est située au Nord de la nouvelle France, & de ce Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieües d'étendue en tout sens, & par terre elle n'est pas fort éloignée de *Quebec*, comme on le peut remarquer

qu
co
le
po
tio
Sie
de
fec
d'y
co

Ca
gro
lor
pei
sep
dér
tier
nen
seu
ces
con
dro
tour
repr
selic

quer dans mes Cartes. Cependant on comte au moins huit cens lieües depuis le dit Quebec en descendant le Fleuve, pour s'y rendre par Mer. La navigation même n'en est pas fort aisée. Le Sieur Degroseliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la seconde fois. Il est même fort difficile d'y aborder, à cause des frimats presque continuels, qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens disoient, que le Sieur desgroseliers leur en faisoit bien accroire, lors qu'il les assuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers, & la terre même, qu'elles entraînent avec elles. On y voioit des Oiseaux, qui y avoient fait leurs nids, & ces glaces paroissoient par ce moien comme de petites Isles. Je ne voudrois pas affirmer, que les choses soient tout à fait telles, que je viens de les représenter. Mais ledit Sieur desgroseliers, & d'autres m'ont assuré, qu'ils

ont passé entre des glaces, qu'il faut traverfer l'espace de quatre cens lieues: qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élevées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfoncez dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges, ou les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens à l'usage de leurs Vaisseaux.

Les Anglois ont encore dans cette Baïe de Hudson les Forts de Nelson & de Neufavane. La Cour de France avoit ordonné cy-devant aux Navigateurs du Canada, d'en chasser tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens en envoyant quatre gros Vaisseaux, au secours de ceux, qui habitent dans ces lieux-là.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord, & du Fleuve de Saint Laurent,

on

on y trouve des mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante ou cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix huit, & selon toutes les apparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoié des Mineurs, pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vite dans leurs entreprises. Ils veulent devenir riches en trop peu de temps. Ils se sont donc rebutez, parce que ces Mines ne leur apportent pas l'abondance tout d'un coup.

Messieurs Genins, Pere & Fils, qu'on y avoit envoiez, pour y faire travailler aux Mines, me dirent en ce temps-là, que voiant que la Compagnie ne leur donnoit pas les appointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la resolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que si les François, qui étoient alors en Canada, eussent eu autant de flegme, que d'autres Nations, selon que

Monsieur Genin le Pere, me le dit en ce temps-là; ils y auroient indubitablement reüssi.

Enfin ces terres du Fleuve St. Laurent produisent toutes sortes d'herbages, & de semences. On y trouve actuellement tous les matereaux propres à bâtir des Vaisseaux de toutes sortes, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre espece de bois. De plus, la prodigieuse quantité de sapins, qui s'y rencontrent, fournit les gommes en abondance, pour en faire du goudron. Par dessus tout cela, la pelletterie, dont nous avons parlé, & les cendres, dont on peut faire de la potasse, desquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui seules sont capables de faire subsister un grand nombre de pauvres gens, toutes ces choses, dis-je, sont capables de produire un profit considerable pour les Colonies, qu'on établiroit en ce pais-là.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est, que ceux, qui sont les maîtres
de

de ce pais, peuvent tenir en bride plus de mille Vaisseaux, qui vont tous les ans à la pêche, & qui en rapportent des huiles, de Balaines, des Saumons en assez grande quantité, pour en fournir des Roïaumes entiers & quantité de Morrhues. Il faut de toute necessité, que tous ces Vaisseaux se rendent à l'Isle percée, où nos Recollects ont une petite maison de mission, aupres des Cabannes de pescheurs, qui y vont pendant l'Esté, par ce qu'il n'y a point d'autre abord qu'en ce pais-là. Il n'y a point de Forteresse à l'entrée de ce Fleuve. Au moins je n'y en ai point veu. Un établissement qu'on feroit en cet endroit, feroit sans doute reüssir le commerce, & le rendroit fort avantageux, en cas, qu'on y voulût mettre une bonne Colonie, ce qui seroit fort aisé.

Dans la description, que nous avons publiée de la Louisiane, & des terres du Sud, que l'on peut appeller fort véritablement les delices de l'Amérique, nous avons parlé de tous les animaux, dont nous avons fait mention cy-dessus.

Mais outre ceux-là, on y trouve grand nombre de Taureaux, & de Vaches Sauvages, qui portent une laine frisée. On peut les apprivoiser, & s'en servir en suite au labourage. De plus ils peuvent servir à la nourriture, & on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des Draps aussi fins & aussi bons, qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces pais-là, n'ont jamais pu détruire ces animaux, qui changent de contrées selon les saisons.

On y trouve plusieurs herbes medicinales, qui ne sont pas en Europe, & dont l'effet est infailible selon l'expérience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en servent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fièvre tierce & quarte, pour se purger, pour appaiser la douleur des reins, & pour de semblables maux. On y trouve aussi quantité de poisons, comme de l'écorce de citronnier Sauvage, & d'autres, dont ces peuples se servent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens sont communs

en

en de certains endroits , particulièrement les couleuvres, les aspics, & une autre espece de serpens , qui ont une maniere de sonette à la queue. C'est pour cela , qu'on les appelle serpens sonettes. Ils sont prodigieusement longs & gros , & mordent dangereusement les passans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les petits bois, auxquels ils sont attachez. Mais on trouve aussi des remedes souverains contre leurs blessures dans les lieux , où ils habitent. On trouve aussi en ces pais-là des grenouilles d'une grosseur surprenante. Leur croassement est aussi fort, & aussi penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces pais-là les mêmes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre espece, comme je l'ai déjà remarqué. Ce sont par exemple des cottoniers, & plusieurs autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrêmement hauts; ce qui marque assez la bonté & la fertilité du terroir. Mais le plus grand avantage,

298 *Nouveau Voiage|entre la Mer*
que l'on peut tirer de nôtre Découver-
te entre la Mer glaciale, & le nouveau
Mexique, consiste, comme je l'ai dit,
en ce que par le moien de ces terres du
Sud, on peut trouver à coup sur un pas-
sage, pour se rendre à la Chine, & au Ja-
pon, sans être obligé de passer la Ligne
Equinoctiale.

CHAPITRE XXXIV.

*La maniere, dont les Sauvages
tiennent leurs Conseils. Leurs
ruses politiques contre leurs en-
nemis, & leurs cruantez con-
tre les Européens. Comment on
les peut arrêter.*

LE arrive souvent, que les Sauvages
exercent de grandes cruantez contre
les Européens, quand ils prétendent,
qu'ils leur ont fait quelque insulte. Ces
Barbares font faire le cri de guerre par
trois ou quatre Vieillards dans tous leurs
Bourgs.

Bourgs & Villages. Ils le font d'une voix si élevée, & d'un ton si effroyable, que tous ceux, qui sont dans leurs Cabannes, tant hommes que femmes, en tremblent de fraieur. Leurs entrailles en sont emuës, & c'est par là, qu'ils s'animent à la Vengeance.

D'abord tous les Vieillards, & tous ceux, qui sont destinez à tenir leurs Conseils, se rendent tous en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de leur Nation. Là l'un des Chefs, qui porte la parole, debite toujours par ces mots: mes Freres, & mes Neveux, une telle Nation a tué de nos gens. Car quand on ne leur auroit donné qu'un tres-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire, qu'on les a tuez. Il faut donc, ajoute le Chef, aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait. Si tous ceux, qui assistent à ce Conseil, répondent les uns après les autres, *Netho*, ou *Toganské*, & s'ils fument dans le Calumet de guer-

re, pendant qu'un petit Sauvage a soin de temps en temps d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet, cela est pris pour le consentement unanime de la Nation, & de ses Alliez. Alors on voit de temps en temps des bandes de Guerriers, qui partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi qu'ils soient souvent les plus innocens du monde, de ce que quelque Sauvage mal-intentionné s'avise de leur imputer.

Un jour les Iroquois se trouvant irritez de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ils ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contenterent de décharger leur fureur sur deux d'entr'eux, qu'ils tuèrent à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadâvres à de grosses pierres, ils les jettèrent dans le Fleuve, & les laisserent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. Et en effet on n'en auroit peut-être jamais rien sçeu, si les liens étant venus à

le

se pourrir & à se rompre, l'eau n'eût jetté sur le rivage ces deux corps brisez & presque consumez.

Les Sauvages voiant qu'ils étoient soupçonnez du fait par les défenses, qu'on leur fit de ne plus s'approcher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencèrent à eraindre pour eux mêmes, que les Canadiens ne se Vangeassent de cette barbare action. Pour en prevenir les effets, ils monterent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat de leur assemblée fut, qu'il falloit tacher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal-peuplée.

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence donc, qui veilloit pour la conservation de cette petite Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la Ferriere, que nos Religieux avoient

392 *Nouveau Voyage entre la Mer*

menagé aux trois Rivières pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, lequel en avertit aussi-tôt les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de pieus, & de palissades assez mal en ordre. On népargna rien à ce Sauvage pour le récompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour apprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entreprise.

Ce Sauvage s'acquitta fort bien de sa commission. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur premier dessein, mais qu'il leur persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & d'obtenir des vivres, dont ils avoient grand besoin alors. Ces Sauvages envoierent pour cet effet quarante Canots avec des fem-

femmes, pour en avoir. Les Canadiens leur en fournirent autant que le temps le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propositions de paix, qui leur furent faites en plein Conseil, par le Sauvage la Foriere de la part des Iroquois, qu'il avoit appaisés. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient. Pour cet effet leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire.

La proposition, que la Foriere fit aux leur Sauvages sur ce sujet, les effraya d'abord. Cependant faisant reflexion en suite sur la foiblesse, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appoyans sur le credit du Pere Joseph le Caton Recollet, qui leur avoit toujours fait paroître beaucoup d'amitié, ils persuaderent à celui des deux, qui étoit le moins coupable de descendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnerent à leur
petite

petite Armée de faire halte à une demie lieue du Fort des François, pour attendre le succes de cette negociation.

Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robbes de Castors, qu'ils donnerent pour effuier leurs larmes selon leur coutume. En effet ils assoupitent l'affaire par leurs presens. C'est par là qu'ils appaisent ordinairement la colere de ceux, qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils delivrent les prisonniers, & que par maniere de dire ils resuscitent les morts. Enfin on ne parla, & on ne répondit que par des presens, qui passerent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les presens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui auroit été massacré, sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui, qui a assassiné, qui les offre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient les parens, la Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition.

tion de celui, qui a été tué. Si le meurtrier est rencontré par les parens du Défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume avant que la *Fo-riere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un present de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour addoucir les Canadiens, afin qu'on reçut agreablement, ce qu'ils avoient à dire.

Ils firent en suite un second present, & le jetterent aux pieds des Canadiens disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante du lieu, où le meurtre avoit été commis, protestans, qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'apres le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisième étoit pour fortifier les bras de ceux, qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient portez dans le bois. Ils y ajoutèrent deux Robbes de Castors, sur lesquelles

306 *Nouveau Voiage entre la Mer*
les ils devoient se reposer, pour se délas-
ser du travail, qu'ils avoient souffert
en les enterrant. Le quatrième devoit
servir à laver, & à rendre ceux, qui
s'étoient souillez par ce massacre, &
pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient
perdu, quand ils firent ce malheureux
coup. Le cinquième pour effacer tout
le ressentiment, que les Canadiens en
pouvoient avoir. Le sixième pour lier
une paix inviolable avec les François,
ajoutans, que desormais leur haches
seroient suspendues, sans frapper leurs
coups, & qu'ils les jetteroient si loin,
que jamais personne ne les pourroit
trouver, comme pour dire, que leur
Nation étant en paix avec les Euro-
péens, ces Barbares n'auroient plus d'
armes que pour la chasse. Le Septie-
me étoit pour témoigner le desir, qu'ils
avoient, que les Canadiens eussent les
oreilles percées, c'est à dire dans leur
style, qu'elles fussent ouvertes à la dou-
ceur de la paix, pour accorder aux deux
meurtriers le pardon de la faute, qu'ils
avoient commise.

Ils

I
fiere
de
Iro
tre
cor
grai
pou
deu
Y
Sau
sem
Le
fun
dan
mê
de
vifi
par
de
pre
de
ils
cel
d'
qu'

Ils offrirent en suite quantité de colliers de porcelains, pour allumer un feu de Conseil aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutèrent encore un autre present de deux mille grains de porcelaine noire, & bleüe pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux.

Remarquez, je vous prie, que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc nécessaire pour fumer, ils en allument presque toujours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux d'allumer un feu de Conseil, où tenir une place pour se visiter, & s'assembler, comme font les parens, & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le Huitième present étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens, & ils ajoutèrent un grand collier de porcelaines, avec dix Robbes de Castors & d'Orignaux afin de confirmer tout ce, qu'ils venoient de dire.

Quel-

Quelque dessein qu'on eût à Quebee de punir les meurtriers pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite, on fût pourtant obligé de leur pardonner, par ce qu'on n'étoit pas en état de résister à ces puissans ennemis. On leur demanda donc deux otages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnèrent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez: *Nigamon*, & *Tebachi*, pour les instruire. En suite on renvoia les coupables, à condition neantmoins: qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on décideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroître, qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Du depuis les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures de François, ils en seroient quittes pour quelques

peaux

peaux
les d
& q
roic
la V
ils p
E
jour
Can
Auf
quor
n'or
afin
rope
pelle
M
la g
men
nada
tinu
pée
les a
pou
fédé
à la
fero

peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens, qu'ils écorcheroient, & que ceux de leur Nation ne souffriroient de pareilles actions sans en tirer la Vengeance, tous les *Iroquois*, duffent ils perir l'un après l'autre.

En effet ces Barbares en ont été toujours plus insolens, & ont meprisé les Canadiens comme des gens sans cœur. Aussi quelque semblant, que les *Iroquois* aient fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique: afin de tirer des marchandises de l'Europe, au de là de ce qu'ils donnoient de pelleteries.

Nous voions encore aujourd'hui, que la guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François, qui sont en Canada, fait connoître la cruauté continuelle de ces Peuples. Les Européens devroient absolument leur ôter les armes à feu, pour les reduire, & pour les obliger même à se rendre plus sédentaires, qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moien des les convertir au
Chri-

310 *Nouveau Voiage entre la Mer
Christianisme.* Les Espagnols y ont
réussi parmi les Mexicains, qui n'ose-
roient avoir des armes à feu encore à
present, sous peine de la vie. Cependant
ces peuples n'en sont pas plus maltrai-
tez, & les Mexicains sont aussi bons
catholiques, qu'il y en ait au monde,
& vivent d'ailleurs sous le joug le plus
doux, qui soit dans l'Univers.

Nos premiers Recollets, dans la pre-
miere Colonie du Canada, reconnurent
d'abord la necessité, qu'il y avoit, de
renverser le Conseil des *Iroquois*, qui
sont les plus redoutables ennemis des
Européens. Ils jugerent, que toutes
les paix, que ces Sauvages font avec
leurs ennemis, sont feintes, & apparen-
tes, pour cacher les infractions, qu'ils
ont faites aux Traitez precedens. Nos
Religieux ont donc souvent représenté
au Roi de France, que pour attirer ces
Barbares, & pour les empêcher de pren-
dre dans leurs Conseils des mesures pre-
judiciables à la Colonie du Canada: il
falloit fonder un Seminaire de cinquante
ou soixante enfans *Iroquois* pour sept

ou

ou huit ans seulement. Après quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres, qui seroient cultivées pendant ce temps-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos susdits Religieux du consentement de leurs Peres, pour être instruits, & élevez dans la Religion Chrétienne. que les *Inoquois* & les autres Sauvages, voians leurs enfans nourris, & entretenus de cette maniere ils n'auroient pas pensé dans leurs Conseils à former des entreprises contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

CHAPITRE XXXV.

Moyens propres à établir de bonnes Colonies. Pensées des Sauvages touchant le Ciel, & de la terre.

NOS Religieux de St. François ne possédans rien en propre, & ne pou-

pouvans par leur institut, ni vendre, ni aliener n'y posseder de revenus, je puis dire, qu'il n'y a point d'ordre Religieux plus propre que le nôtre à soutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques Romains dans l'Amérique. On voit la verité, de ce que je dis par ceux, que l'Empereur Charles-quin^t a envoie^z dans le nouveau Mexique, où on trouve aujourd'hui une infinité de familles puissantes, qui ont profité du desintéressement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été absorbées comme dans le Canada, où nous voions, que les endroits les plus riches, & les plus fertiles sont entre les mains de quelques Communautéz, qui s'en sont accommodées, pendant l'absence de nos Recollets, qui sont pourtant les premiers, & les plus Anciens Missionnaires du Canada.

Les peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes instances pour nous y faire retourner après une longue absence forcée, nos Recollets ont trou-

vé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établissemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même souvent renouvelé & marqué les bornes, qui nous restoient, afin de prevenir les desseins de ceux, qui vouloient achever de nous ôter ce qui nous en restoit encore. Je n'ai pas dessein de taxer, ni d'offenser personne. Si on me sçait mauvais gré de ce que je publie ici de mes grandes Découvertes, on doit pourtant me laisser en repos à cet égard. Je pourrois bien publier des choses, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne disse que la verité.

Je ne parleray pas ici des grands avantages, que l'on a tiré de nos Recollets pour les Missions des quatre parties du monde. Il faudroit de grands Volumes pour cela. Je raconteray seulement ici les travaux de nos Religieux, dans ce siecle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amérique.

Lors qu'on établit la Colonie Fran-
O çoise

314 *Nouveau Voiage-entre la Mer*
çoise du Canada, nos Recollets ne
demanderent aux Puissances, que douze
hommes propres à cultiver les terres, &
à y entretenir une ménagerie, lesquels
seroient commandez par un Pere de fa-
mille, qui devoit être seculier, pour y
faire subsister cinquante ou soixante
enfants Sauvages, pendant que nos Re-
ligieux s'étendroient de tous côtez, pour
les Missions avancées: afin d'attirer les
autres Nations au Christianisme. Ces
Religieux en effet exposent leurs vies,
& s'accoutument à toutes sortes de fa-
tigues, dans le dessein de porter l'Evan-
gile dans tous les endroits du Mon-
de.

Nos Religieux ont fait connoître
autrefois, que la Religion Chrétien-
ne, & l'autorité de la Justice devoient
être soutenues d'une bonne Garnison,
établie dans quelque lieu commode de
l'Amérique Septentrionale, laquelle
pourroit tenir en sujétion plus de huit
cens lieues de pais le long du Fleuve de
St. Laurent. On n'a point d'autre
moien d'y aborder, que par l'embou-
chure

chure de ce Fleuve. Ce seroit là le
vray moien d'y faire fleurir le commer-
ce, & de l'y rendre extremement a-
vantageux. On augmenteroit même par
là le pouvoir du Prince, qui s'en ren-
droit le Maître, & on aggrandiroit ses
Etats d'un grand Fleuve.

On pourroit ajouter à cela plusieurs
grands Païs, que l'on possederait dans
ce Vaste continent sur le grand Fleuve
Meschafipi, qui est infiniment plus
commode que le Fleuve S. Laurent
pour y établir de nouvelles Colonies,
par ce qu'on y peut recueillir des grains
deux fois l'année, & en quelques lieux
mêmes jusqu'à trois, que d'ailleurs
on en peut tirer un tres grand nombre
d'autres avantages. A quoi on peut
ajouter, que par ce moien on rendroit
tributaires un fort grand nombre de
peuples, qui viendroient se joindre à
ces nouvelles Colonies. C'est à quoi
je contribuerois toujours de bon cœur
étant prêt de sacrifier le reste de mes
jours à une aussi bonne œuvre.

1. Pour venir heureusement à bout

O 2 d'une

316 *Nouveau Voiage entre la Mer*

d'une si noble entreprise, il faut, que les Princes ou Etats, qui voudront se prevaloir de nos Découvertes, y fassent administrer la justice avec beaucoup d'exactitude. Les commencemens des peuplades est toujours fort difficile. Il est donc nécessaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blasphemes, & tous les autres crimes, qui ne sont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amérique.

2. Il faudroit faire construire un Fort à l'embouchure du Fleuve St. Laurent, & sur tout à celle du Meschapi, qui sont les abords des Vaisseaux, & y entretenir les hommes nécessaires à garder ces Forts. Pendant cela les Habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt, & vingt cinq lieües à la ronde. Ils y feroient plusieurs recoltes en un an, & travailleroient cependant à apprivoiser les Taureaux Sauvages, dont on se serviroit en suite à plusieurs usages. De plus on pourroit profiter des Mines, dont j'ai par-

par
s'y
con
me
tro
res
Suc
bea
rir,
Cl
Me
que
du
no
dan
gne
ter
hor
tête
ava

peu
&
qui
ve
hab

que pour le Ciel, ils ne sçavent comment il est fait, ni qui en est le premier Auteur. Si nous y avions été, disent ils, nous en pourrions sçavoir quelque chose. Tu n'as point d'esprit, ajoutent ils, de nous demander, ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes, où il est impossible, que les hommes montent. Comment veux tu, que nous parlions d'une chose, qu'aucun homme n'a jamais vue? Tu fais bien voir, que tu es sans esprit de nous faire de pareilles demandes.

Mais, disent ils, peux tu nous montrer par l'Écriture, dont tu nous parles, un homme, qui soit revenu de la haut, & la maniere, dont il y est monté? Lors que nous disions à ces Sauvages, que nos Ames étant détachées du corps sont agiles, & qu'elles montent au Ciel en un clin d'œil, pour y recevoir la recompense de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie: ces peuples, qui ont une grande indifférence pour tout ce qu'on leur dit, & qui sont assez politiques pour accorder

en.

en apparence tout ce qu'on trouve bon, de leur proposer, étant pressés, répondent : voila qui est bien pour ceux de son pais. Mais nous autres Ameriquains n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons seulement au pais des Ames, où nos gens vont à la chasse des bêtes grasses, & où ils vivent plus tranquillement, que nous ne faisons aux lieux, où nous sommes. Tout ce que tu nous dis, est bon pour ceux, qui sont au delà du grand Lac. C'est ainsi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, que pour eux, ils sont faits d'une autre maniere, que les gens de l'Europe. Ce qui nous montre, que celui, qui plante, & celui, qui arrose, ne fait rien pour la conversion des peuples: que c'est Dieu qui donne l'accroissement. C'est donc de lui seul, qu'on doit attendre l'heureux moment, qui doit amener ces peuples à la Foi.

Pour ce qui est de la pensée des Sauvages touchant la Terre, ils se servent du nom d'un certain Genie, qu'ils appellent *Micaboché*, qui à couvert tou-

te la Terre d'eau, à ce qu'ils croient, & racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Deluge. Ces Barbares donc croient, qu'il y a entre le Ciel & la Terre certains Esprits dans l'Air, qui ont la puissance, de prédire l'avenir, & d'autres, qui sont des Medecins capables de guerir toutes sortes de maladies. Cela fait, que ces peuples sont fort superstitieux, & qu'ils consultent ces Oracles avec beaucoup d'exaétitude.

Un de ces Maîtres Jongleurs, qui passent pour sorciers parmi ces peuples, fit un jour dresser une Cabanne avec dix gros pieus, qu'il planta fort avant dans la terre. Il y fit un tintamare effroiable, pour consulter les esprits: afin de sçavoir, s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chasse d'Elans, ou de Castors. Ce fameux Jongleur s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voioit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans, qui étoient encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit

huit lieues de leurs Cabannes. Cela donna bien de la joie à ces pauvres Aveugles.

Il faut remarquer, que quand ce Jongleur, ou prétendu Prophete ne réussit pas dans sa pretention, les Sauvages n'en ont pas moins d'estime pour lui. Il suffit, qu'il ait bien rencontré une ou deux fois par hazard pour s'accréditer. Je leur disois là dessus, que le grand Maître du Ciel gouverne toutes choses, & que c'est à lui, que nous devons demander ce qui nous manque. Ces Barbares me répondoient, qu'ils ne le connoissoient point, & qu'ils feroient bien aises de sçavoir, s'il leur pourroit envoyer des Elans ou des Castors, tant ces peuples sont grossiers & materiels. Je leur dis un jour, que nous autres Européens avons de l'intelligence, pour sçavoir, comment tout avoit été fait, & par qui. Ils me témoignèrent pour toute réponse, que si nous allions habiter chez eux, ils nous donneroient leurs enfans pour les instruire. Ces sentimens des Sauvages

nous font connoître, que le plus grand fruit, que l'on puisse faire parmi eux, consiste uniquement à baptiser quelques enfans moribons. Pour ce qui est des adultes, il faut travailler à les rendre sedentaires, à les civiliser, & à les accoutumer peu à peu à la predication. Encore a-t-on bien de la peine, & on fait peu de progrès sur leur esprit.

Les Missions, de l'Amerique Septentrionale sont fort differentes de beaucoup d'autres. On n'y trouve rien de ce qui plaît à la nature, rien qui ne contredise à l'inclination des sens. Il faut y essuier des fatigues épouvantables, & se preparer à des Travaux ingrats, & steriles. On a peu de succès dans la conversion des Ames. On y trouve des obstacles facheux. Cependant ceux, qui s'y appliquent avec zele, avoient, qu'ils y trouvent un charme secret, qui les attache a cet ouvrage, de sorte que dès que quelque necessité les en détourne, ils sont dans un état violent.

Cela

Cela m'a toujours paru de bon augure pour les Missions de ce pais-là, dans la pensée, que j'ai, que Dieu n'abandonnera pas toujours les peuples, qui y habitent, à leurs tenebres naturelles. Je crois, que Dieu entretient l'esperance de leur conversion par ce puissant attrait, par lequel il engage les Missionnaires à continuer leur travail.

Pour ce qui est de la patience, elle est absolument necessaire à ceux, qui se consacrent à cet emploi. Pendant tous nos Voiages de l'Amérique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou sur quelque natte de joncs, quand nous etions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, ou un fagot de bois de cedre, nous servoit de chevet pendant la nuit. Nous n'avions que nos manteaux pour couverture, au defaut des nôtres, que nous donnions par charité à quelque Sauvage malade. La terre, ou bien nos genoux nous servoient de table, par ce que nous n'étions pas accoutumés de nous assoir à terre comme les Sauvages. Nous

nous placions toujours sur quelques buches, qui étoient nos sièges ordinaires. Nous n'avions pour serviettes, que des fucilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Nous avions quelques couteaux. Mais ils ne nous étoient d'aucun usage dans le repas, faute de pain à couper. Hors les temps des grandes chasses, ou de certaines saisons de l'année, la viande étoit si rare, que nous avons souvent passé six semaines, ou deux mois sans en manger, si ce n'est quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les festins.

Nos viandes ordinaires étoient les mêmes que celles des Sauvages, c'est à dire: de la sagamité, ou bouillie, faite d'eau, avec de la farine de blé d'Inde, & des citrouilles. Pour lui donner quelque goût, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier sauvage, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons sauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes.

Nô-

Nôtre boiffon ordinaire étoit de l'eau pure, que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous se trouvoit indisposé dans le temps, que les arbres étoient en sève, ou s'il sentoit quelque foiblesse d'estomach, nous faisons une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en sortoit une eau sucrée, qu'on amassoit dans un plat d'écorce de bouleau. On la beuvoit comme un remede souverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fussent pas fort considerables. On trouve quantité d'Erables dans les vastes Forêts de ces pais-là, & on en peut tirer des eaux distillées. En suite en les faisant bouillir longtemps, nous en faisons du sucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui, qu'on tire des Canes ordinaires dans les Isles de l'Amerique.

Le vin d'Espagne, que nous portions avec nous dans nos Missions, étant venu à nous manquer, nous en fimes d'autre des Raisins sauvages, que nous trouvions, & qui étoit tres-bon.

Nous le mîmes dans un petit baril, qui avoit servi pour le vin, que nous avions apporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos servietes d'Autel nous servoient de pressoir. La cuve étoit un seau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout nôtre vin. Ainsi pour n'en point perdre, nous en fîmes du raisinet, qui n'étoit pas moins bon, que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous servions, étoit faite de petits cornets d'écorce de bouleau, que nous allumions, & qui nous duroient tres-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous causoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à six vingt lieües de Quebec capitale de Canada, vers le Sud, nous accommodâmes un jardin, fermé de bonnes palissades pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbagés, & tout ce que nous y
avons

avie
par
eu
euf
bou
l'é
fer
no
n'a
agr

ger
ran
dan
dié
Re
que
res

à l
enc
en
de
aut
éti
po

avons semé de legumes, y profitoient parfaitement bien. Nous en eussions eu en tres-grande abondance, si nous eussions eu tous les outils propres à labourer la terre au commencement de l'établissement de ce Fort, qui n'étoit fermé alors, que de gros pieus. Nous nous servions de bâtons pointus, & nous n'avions point d'autres instrumens d'agriculture.

Tout ce qui nous consoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile établi dans ces Vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux. Ces Peuples barbares faisoient paroître quelque desir d'être instruits de nos Mysteres.

Ils se rendoient attentifs, & fort assidus à la priere, quoi qu'ils n'eussent point encore assez d'ouverture d'esprit, pour entrer, comme il faut, dans les veritez de la Religion, & que les uns & les autres ne viennent chercher de l'instruction que par un pur esprit d'interêt, pour avoir de nous des couteaux, des
alci-

328 *Nouveau Voiage entre la Mer*
aleines, & d'autres choses sembla-
bles.

Je dois les pensées suivantes à un excellent Religieux de nôtre ordre, que je pourray nommer dans un troisiéme volume, si Dieu me fait la grace de venir à bout de mon dessein.

Je mets bien de la difference entre le zele, les travaux, & l'application infatigable des vrais Missionnaires, & les succès prétendus, qu'on a vantez si souvent, sans apparence de verité. La justice, que l'on est obligé de rendre aux soins des hommes Apostoliques, dans la nouvelle France, est, qu'ils surpassent veritablement tout ce qu'on en peut exprimer. Ils égalent, si on veut, les entreprises, le courage, & les souffrances de l'Apôtre St. Paul, qui a été exposé a de grands dangers, à la faim, à la soif, à des persecutions étranges. Leur silence même a été grand & louable au milieu des murmures, & des calomnies de leurs ennemis. Mais la conduite des Missionnaires dans le Monde Chrétien, se justifie par elle même,

me, & les met au dessus de pareils reproches, aussi bien à l'égard du Canada, que par tout ailleurs.

J'ai donné tous mes soins autrefois dans ce lieu là, aussi bien que d'autres Missionnaires parmi les Iroquois : à humaniser ces Barbares, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, autant qu'il étoit possible. J'ai taché de les desabuser de leurs vaines superstitions, & je préparois ainsi les voies du Seigneur, selon mon pouvoir. Cependant il faut avouer, qu'on a fait tres-peu de progrès à cet égard. Ces peuples sont aussi sauvages, que jamais, toujours également attachez à leurs anciennes maximes, à leurs coutumes profanes, à la gourmandise, à l'orgueil, à l'yvrognerie, & à la cruauté, incapables même d'instruction, & d'obeissance.

Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi les Iroquois, tant qu'on voudra, on les trouvera pourtant toujours tels, qu'ils étoient il y a 30. ou 40. ans. Depuis que les
Fran-

François du Canada ont fait la paix avec eux, & que les Jéfuites ont demeuré parmi eux pour la Miffion, quoi qu'ils y euffent bati autant de Chapelles & d'Eglifes, qu'ils en avoient détruit auparavant, ces Iroquois, que l'on peut fort juftement appeller des Philiftins indomtables, n'ont pourtant pas fait de fort grands progrès dans la foi. A dire le vrai, nous vions encore le contraire aujourd'hui. Ces Barbares ont une guerre cruelle avec les François, qui font en ces Pais-là. J'avoüe, qu'il m'est dur d'apprendre, que des Chrétiens foient en guerre avec des peuples brutaux, que j'avois menagez avec toute l'addrefse, dont j'étois capable, pendant fix ou fept ans, que j'avois demeuré parmi eux, foit par les Ambaffades, dont on m'avoit chargé, foit par les inftructions, que je leur avois données, pour la lecture, pour l'écriture, & pour la Religion même. Nous avons entretenu cette Nation belliqueufe en paix, tant que nous avons pu.

Les Iroquois, qui traitent toujours

nos Religieux de *Chitagon* c'est à dire de Pieds-nuds, les ont souvent regretez vers le *Lac Ontario*, ou de *Frontenac*, où ils avoient une Maison de Mission. J'ai souvent ouï dire, que quand un Prêtre de *St. Sulpice*, un *Jesuite*, ou quelque autre *Ecclesiastique* du *Canada* demandoit aux *Iroquois*, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur *Chasse*, comme ils faisoient aux *Pieds-nuds*? ces *Sauvages* leur répondoient, que nos *Recollets* ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prenoient point de recompense de tous les presens, qu'ils leur faisoient, qu'ils ne prenoient ni pelleteries, dont tous les autres *Européens* sont si avides, ni aucune autre chose pour recompense de tout ce que nos *Religieux* faisoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devoit commencer par l'*animal* avec ces peuples là, & aller en suite au *spirituel*, & que, si comme dans l'*Eglise primitive*, les *Chrétiens* d'aujourd'hui n'étoient qu'un *Cœur* & qu'une *Ame*, s'ils se détachotent du grand interêt, ou
au

au moins, s'ils prenoient en échange des Sauvages, ce qui seroit raisonnable par rapport à ce qu'ils troquent contre eux, sans doute qu'on gagneroit davantage avec eux, & que l'on convertiroit facilement ces Nations Barbares.

Il est vray, que pendant que j'étois Missionnaire au Fort de Frontenac, parmi les Iroquois, & que les Jesuites étoient repandus çà & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi. Car comme ces Barbares ne se conduisoient, que par les sens, ils regardoient pour lors les Missionnaires Jesuites, comme des Capitaines, & des hommes d'une grande consideration, comme des Envoiez, & des Residens perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance, qui étoit entre eux, qui dispoisoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pais habitez du Canada. Autrement ces Barbares auroient été dans des défian-

fian-

fiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux, des ôtages, pour la sûreté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionnaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, dont ils s'acquittent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur résidence, & les exercent à défricher les terres de leurs Cantons, ce qui contribue beaucoup à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit, & à leur zele plusieurs fondations considerables pour les Missions sauvages, que l'on a obtenues de plusieurs personnes puissantes & zelées, dont on ménage les liberalitez, aussi bien que les appointemens, & les gratifications annuelles du Roi, pour le même usage.

Au reste ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints, par les travaux d'un zele infatigable, d'une charité fervente, & accompagnée de patience & d'humilité, par un grand des-interessement,
par

par une douceur extraordinaire, & par une foi pure, & vive. Mais c'est là une espèce d'Apostolat fort différent de celui, que l'on a vu parmi les autres Nations du Monde.

Mais pour dire un mot ici des progrès de ces Missions, dont je viens de parler, seroit il bien possible, que ce prétendu nombre si prodigieux de Sauvages convertis eût échappé à la connoissance d'une foule des François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieües de chez eux, dans les extremitez des Pais connus, où ils font des années de sejour, pour le commerce? Comment se peut il faire, que ces Eglises si devotes, & si nombreuses aient disparu à mes yeux, lors que j'ai passé parmi tant de pais & de Nations, & aux yeux de nos Recollects, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages, de même qu'à tant d'autres personnes, qui ont de l'esprit & du discernement?

On sçait de plus, que les Sauvages viennent tous les Ans en grandes trou-
pes dans le Canada, avec leurs Canots
chargez

charges de pelleteries. On y voit donc le concours de toutes sortes de Sauvages, qui sont comme l'élite de ces Nations différentes. Tout le pais est témoin, que dans leurs meurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître, que de Barbare, & de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves, qu'ils en peuvent donner, consistent à assister comme des idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifferens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Comme ils sont naturellement oisifs & fainéans, & que d'ailleurs nos ceremonies leur sont nouvelles, ils y assistent souvent, mais ce n'est que par maniere d'acquit, & par pure curiosité. Quelques uns s'y trouvent par des raisons d'interest, d'autres, par des motifs de crainte, ou par quelque estime particuliere, pour la personne de quelque Missionnaire, qu'ils regardent souvent comme un Chef considerable.

Tout

Tout ce qu'on peut donc faire, c'est de tirer du fond des bois, certaines familles, qui marquent plus de docilité, & alors on les dispose à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec, capitale du Canada, & deux autres plus haut sur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real, lesquels sont separez du commerce des Européens. C'est donc dans ces endroits, que l'Eglise des Sauvages se trouve, & quoi que leur langue, aussi bien que leurs manieres de vivre soient toujours Sauvages, on ne laisse pourtant pas de tenir ces Neophytes dans le devoir. On travaille à les élever à la pieté. Cependant on ne gagne pas beaucoup sur leur esprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui sont Chrétiens de bonne foi. Mais il y en a plusieurs, & même des familles entieres, qui échappent de temps en temps aux Missionnaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur premiere façon de vivre. On

On répondra, peut être, à cela, que l'on voit plusieurs Chrétiens en Europe, qui s'écartent de leur devoir, & qui souillent l'honneur de leur caractère par une vie libertine, profane, & païenne. Mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares Neophytes, mais de l'attachement, qu'ils ont au Christianisme. Il est certain, qu'ils en abandonnent toute la profession, & qu'ils en laissent perir tout sentiment dans leur cœur par une Apostasie entière, par une prodigieuse insensibilité, & par un aveuglement tout à fait étonnant.

On a publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on a débitées sur ce sujet, & qu'on a fait lire aux Pensionnaires des Ursulines. On dit même qu'il y a grand nombre d'Indiens convertis d'autres à qui on a administré jusqu'à la confirmation, & qu'on en a reçu quelques uns dans les premiers ordres. Pleût à Dieu, que toutes ces Eglises, dont on parle dans ces Relations, fussent aussi réelles, que tous les habitans du

Canada, & les personnes sages & éclairées sçavent, qu'elles sont chimeriques. Si elles ont subsisté autrefois, que sont elles devenues depuis près d'un siecle, qu'on ne les voit plus? Cependant la Colonie du Canada se multiplie. Le commerce y est plus abondant, & plus connu a l'Europe, qu'il n'étoit autrefois. Ainsi on est en état de voir ce grand nombre de Convertis. Cependant on ne le voit en aucun lieu de ce pais-là. Est-ce peut être, qu'on a fait disparoitre ces nouveaux Chrétiens, de même que les Relations, que l'on a cessé de donner au public, & qu'ainsi on a desabusé le public? En cela on en a usé tres-sagement. Car que pourroient croire ceux, qui viendront après nous, de faire imprimer dans les supplémens de Baronius, & de lire d'année en année de si grands progrès dans la Religion, si non que l'Antiquité auroit bien voulu leur en imposer par une vaine ostentation. Ou bien on croiroit, que ces Eglises se seroient détruites peu à peu par la

ne

negligence des Missionnaires.

Lors qu'on lisoit autrefois ces Relations en France à des personnes, qui ne connoissoient pas le Canada, comme on le connoit à present, elles ajoutoient foi à tout ce qu'on leur disoit, selon leur inclination. Il étoit donc aisé de les tromper à cet égard. Mais pour moi, qui ai été sur les lieux, & qui ai accoutumé de dire les choses avec beaucoup de franchise & d'ingenuité, je me contente d'en appeller au sentiment de tout ce qu'il y a d'habitans de la nouvelle France, qui sont presentement au nombre de quinze ou seize mille ames, & qui se sont même augmentez depuis mon départ, en multipliant l'Eglise des François. Je suis assuré, qu'ils diront naïvement, qu'il n'y a presque point de Christianisme encore aujourd'hui parmi les Sauvages, à l'exception de quelques particuliers, qui sont en tres-petit nombre, fort volages, & fort inconstans, prêts à tous momens d'abandonner leur Religion pour un tres-petit interest. Ainsi on

340 *Nouveau Voiage entre la Mer*

n'y voit point d'Eglise plus veritable, que celle, qui s'y trouvoit dans les premiers temps de la Colonie. D'ou il faut conclure, qu'il y avoit alors une Eglise commencée par les soins de nos Religieux, ou qu'il n'y en a point aujourd'hui.

Peut être a-t-on avancé quelque chose à humaniser ces Barbares, & a les rendre plus polis, qu'ils n'étoient. Mais tous les habitans de ce pais-là savent, qu'ils ne sont pas plus Chrétiens, qu'ils l'étoient autrefois. Cependant selon toutes les apparences, ils seroient plus attachez à la Religion, si on eût marché sur les traces, que nos bons Religieux avoient fraiées, si on eût eu soin d'entretenir une paix solide avec les Iroquois, & avec les autres Nations Sauvages, & si on les eût mélez avec les Européens, pour les rendre plus dociles, & plus traitables.

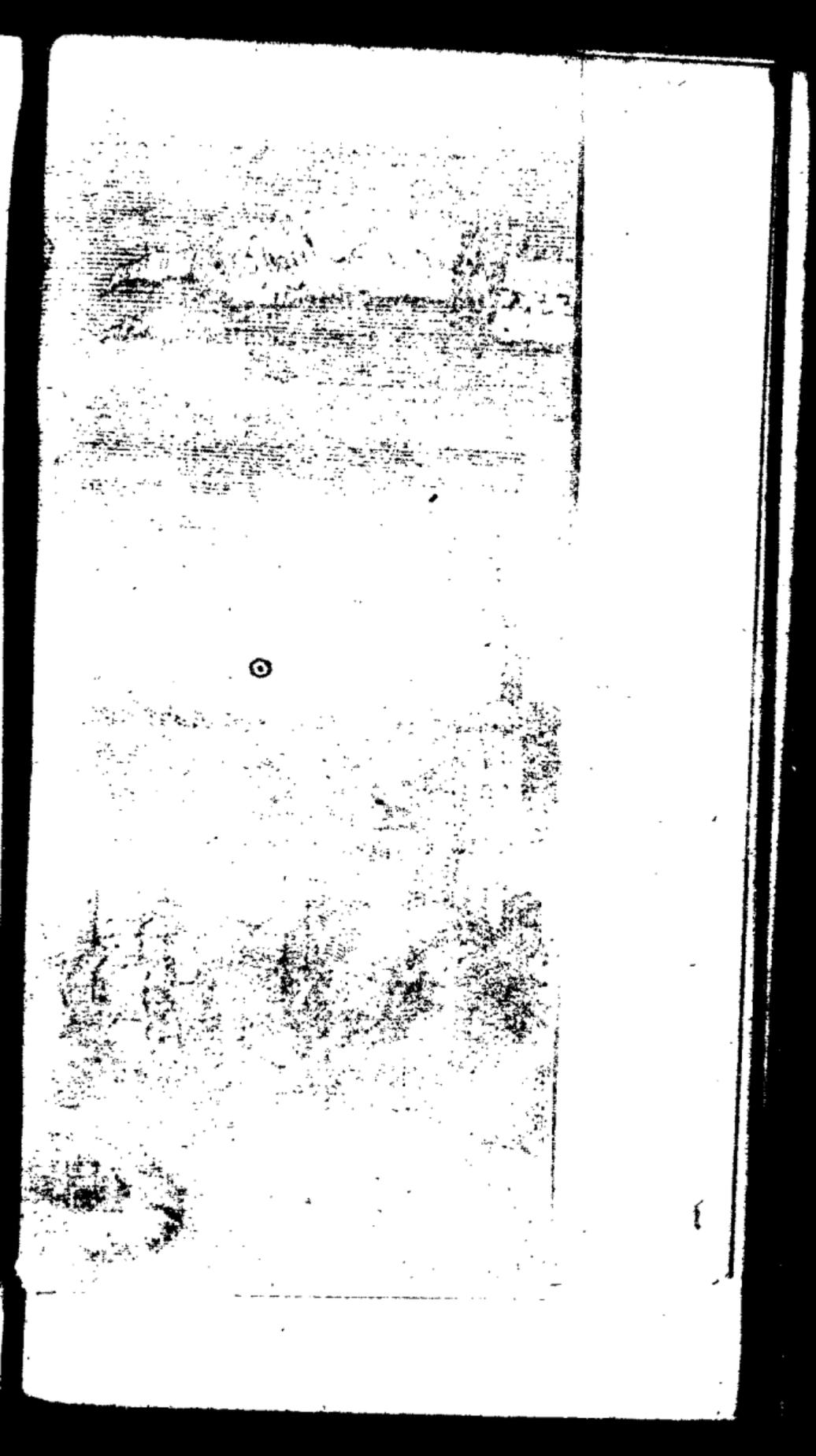
Pendant que j'étois en Mission dans le Canada, je m'avisay un jour de demander à des personnes éclairées, d'ou vient qu'on ne donnoit plus de Réla-
tions

tions annuelles des Missions du Canada. Comme ceux, que j'avois interrogé, ne me répondoient point, quelqu'un, qui n'y pensoit pas malice, s'avisa de me dire, que la Cour de Rome avoit ordonné, que les Relations des Missions étrangères fussent véritables, & que les faits, qu'on y avanceroit, fussent clairs comme le Soleil en plein midi, & que la Congregation de *Propaganda fide* avoit ordonné, qu'on n'en publiât plus, à moins qu'elles ne fussent d'une notoriété publique. Cette réponse me parut être d'un homme bien instruit des affaires.

Sur tout cela nous devons admirer les jugemens de Dieu sur ces Nations Barbares, & reconnoître sa miséricorde à nôtre égard, de nous avoir fait naître de parens éclairés de la foi dans un pais, où elle est en fureté; & où on nous forme à la vertu, & à la piété, & où la multitude des grâces intérieures, & des secours extérieurs nous présentent les moyens d'asseurer nôtre Salut, si nous y sommes fideles.

Nous devons lui donner toute la gloire, qui lui est due pour les excellentes lumieres, que nous avons recuës, & qui nous distinguent si avantageusement pour nous, de tant de Nations, qui sont dans les tenebres de l'erreur & de l'aveuglement. Enfin cela nous doit obliger d'affermir nôtre vocation, & nôtre Election par toutes sortes de bonnes œuvres, & nous remettant devant les yeux, que nous rendrons comte un jour devant le redoutable tribunal de Dieu, de l'usage, que nous aurons fait de toutes les graces, dont il nous rend participans dans cette vie.

CHA-



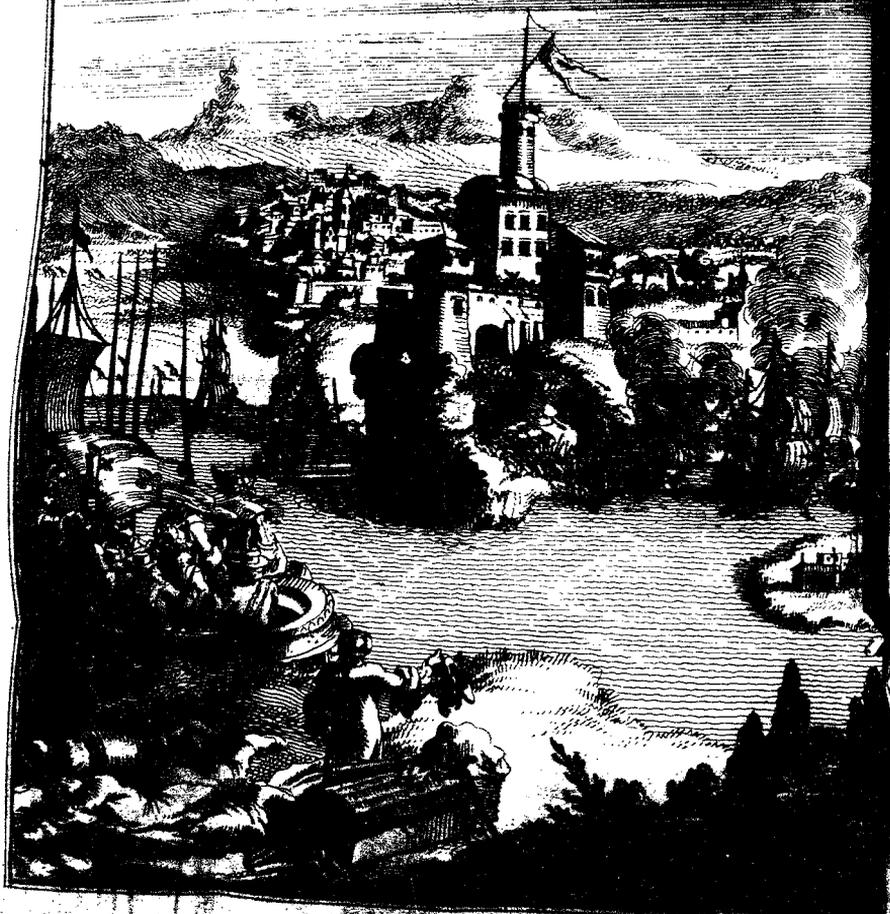


CHAPITRE XXXVI.

Histoire de l'irruption, que les Anglois firent dans le Canada en 1628. Prise de Quebec capitale de ce pais en 1629. Traitement tres-honneste qu'ils firent aux Recollets de cette ville.

J'ai cru, que je devois donner au public les observations, que j'ai tirées du R. Pere Valentin le Roux, Commissaire provincial de nos Recollets du Canada, qui est un homme d'un merite singulier. J'ai dit dans mon premier volume, que je lui communiquai mon journal de la découverte, que j'avois faite de tout le Fleuve Meschassipi. Cet homme, qui est d'une grande penetration d'esprit, a publié ce qu'il sçait des intrigues du Canada sous un nom emprunté, & il fait voir dans cet ouvrage que la conduite de la Providence est toujours admirable, & qu'elle

Prise de Québec par les Anglois



elle accomplit ses desseins par des voiez impenetrables dans leurs principes, dans leurs progrès, & dans leur consommation.

Il sembloit, dit ce Religieux éclairé, que la Colonie de la nouvelle France prenoit sa forme de jour en jour depuis quelques années. On avoit poussé les Découvertes. Le commerce s'y avançoit. Les hommes s'y multiplioient. On batissoit des Chapelles & des Oraatoires en plusieurs lieux, & le Pais prenoit une nouvelle forme de gouvernement. Mais Dieu permit, que tout cela fût ruiné par la décente des Anglois, qui pretendent, que leur Souverain n'est pas seulement le Roi des trois Roiaumes, mais qu'il l'est encore de la Mer.

Quelques Anglois zelēz pour leur Nation, armèrent une Flotte en 1628. pour s'emparer du Canada du temps de Louis 13. Pere du Roi de France à present regnant. Deux tourterelles, dont on voit tous les ans un grand nombre en ce Pais-là, tombèrent d'elles mêmes

mes en un temps fort calme dans le Fort de Quebec le 9. Juillet de la même année. Les habitans du Canada prirent cela pour un présage du changement, qui devoit arriver.

Les Anglois s'emparèrent dans leur route d'un Navire François, qui étoit à l'embouchure du Fleuve de St. François dans l'endroit de l'Isle, que l'on appelle percée, à cause d'une pointe de terre, qui s'avance dans la Mer, au milieu de laquelle il y a une grande Arcade, qui se trouve percée naturellement dans le Roc, & sous laquelle les grandes chaloupes des pêcheurs de Morruê passent, quand on revient de la pêche. Les Anglois cinglerent en remontant le Fleuve, & s'avancèrent jusques à *Tadoussac*, qui est une Riviere, laquelle décend dans ce Fleuve, & vient des terres, qui sont vers la Baïe de *Hudson*, selon qu'on le peut remarquer dans la Carte.

Les Anglois y trouvèrent une barque, dont ils se servirent pour envoyer Vingt soldats à terre. Ces gens étoient

346 *Nouveau Voyage entre La Mer*

envoiez pour tacher de se saisir du Cap Tourment, ainsi nommé, à cause du peril où les Navires y sont pendant les tempêtes, qui sont plus frequentes dans ce lieu là, que par tout le Fleuve. Deux Sauvages, qui vivoient parmi les Européens, les aiant remarquez, en donnerent avis à Quebec, qui n'est qu'à sept ou huit lieües de ce Cap.

Monsieur de Champlain, qui étoit Gouverneur de cette ville, pria en même temps le Pere Joseph le Caron, supérieur des Recollets, d'aller au devant de la Flotte Angloise en Canot d'écorce, pour en découvrir la verité. L'avis n'étoit que trop vrai. Il en trouva la confirmation a cinq lieües de Quebec, & n'eut le temps que de se jeter promptement à terre, & de se Sauver dans le bois. Les deux Religieux, que nous avions au Cap Tourmente, se rendirent par Terre à Quebec, avec le Sieur Faucher, Commandant pour y annoncer la Prise du Cap Tourment. Les Anglois s'y étoient emparez de tous les effets, qui pouvoient leur être utiles, & les ha-
bitans

bitans avoient gagné le bois. Il n'y en eut que trois, qui tombèrent entre les mains des Anglois, dont l'un nommé Piver avec sa femme & sa Nièce parut bien-tôt après, devant Quebec, accompagné d'un Officier du Seigneur Kerck, Amiral de la Flotte Angloise.

Cet Officier somma la place de se rendre par une lettre, qu'il lui presenta de la part de l'Amiral. Mais ce Gouverneur brave de sa personne, quoi que d'ailleurs fort embarassé de cette invasion, demeura ferme & intrepide, & fit une réponse si fiere, que les Anglois, qui sont gens à perir plus-tôt que d'abandonner leurs entreprises, crurent par cette réponse, que le Fort de Quebec étoit mieux en état de défense, qu'il n'étoit. Ils lacherent donc prise pour cette fois, & remettans leur dessein julques à un temps plus commode. & ils firent voile pour se rendre en Angleterre.

Le General Anglois renvoiant donc la partie à l'année suivante, se contenta pour cette fois, de faire un grand nom-

348 *Nouveau Voiage entre la Mer*
bre de prisonniers, qu'il mena en Angleterre, entr'autres, un jeune Sauvage *Huron*, nommé Louis de sainte Foi, qui avoit été baptisé deux ans auparavant, par l'Archeveque de Rouën. Les autres prisonniers, dans le dessein, sans doute, de se faire valoir, dirent, que ce Sauvage étoit fils du Roi de Canada. Le General Anglois crut, qu'un prisonnier si considerable lui faciliteroit la prise de tout le pais l'année suivante. Mais il fut bien surpris, lors qu'après s'être saisi de Quebec, il apprit, que le Pere de ce Sauvage étoit un miserable *Huron*, qui n'avoit ni credit, ni pouvoir parmi sa Nation. Cela fut cause, qu'on lui rendit son Fils avec un méchant habit. Les Anglois lui otèrent tout l'équipage, qu'il avoit eu jusques là comme fils de Roi. Au reste cette reputation, où il fut pendant quelque temps, fut la cause de son malheur, & peut être de sa perte éternelle. Il se rejeta parmi les Sauvages, & perdit toutes les idées, qu'il avoit du Christianisme.

Sur

Sur la fraieur, où on étoit de toutes parts de l'arrivée des Anglois, plusieurs Sauvages montagnars vinrent s'offrir à nos Recollects de Quebec. Entr'autres le nommé *Napaga Bisson*, lequel aiant été instruit & baptisé par le Pere Joseph le Caron, ne cherchoit que l'occasion de rendre service à son bienfaiteur. Si tôt donc, qu'il put s'échapper des Anglois, il vint représenter au Pere Joseph, que si les ennemis en usoient de même à Quebec, qu'ils avoient fait au Cap Tourment, les Sauvages ne pourroient plus trouver de retraite pour leur soulagement pendant l'hyver. Je te supplie, donc dit il a ce Religieux, de me donner deux ou trois de tes Freres. Ils nous feront la prière, & instruiront nos enfans, & ceux de nôtre Nation, qui n'ont point encore vu de Pieds-nuds, car c'est ainsi qu'ils appellent nos Recollects. Je les nourriray. Ils seront traitez comme moi, & nous te viendrons voir de temps en temps.

Le Pere Joseph trouva la proposition

350 *Nouveau Voyage entre la Mer*
tion de ce Sauvage conforme à ses desirs, & à ceux de ses Religieux. Il en prit deux avec lui, qu'il emmena au lieu, où cet Indien habitoit. Cethomme souhaitoit, que le nommé Frere Gervais Mohier, Religieux Recollet Laïc fût de la partie. Il s'agissoit de passer l'hyver chez les *Algonquins*. Ils partirent donc aussi-tôt pour se rendre aux trois Rivieres, & ils coururent plusieurs dangers dans la route. Leurs Canots se briserent à quinze lieües au dessus des trois Rivieres, de sorte qu'ils furent obligez de faire le reste du chemin au travers des bois. Ils penserent être emportez par la Marée, qui remontoit dans le Fleuve St. Laurent a plus de cent trente six lieües de la Mer, ce qui les surprit. Enfin a la faveur d'un Canot, qu'ils rencontrèrent par hazard, ils se rendirent aux trois Rivieres, où il y avoit des Villages formez par les *Montagnars* & les *Algonquins*. Ces Sauvages étoient là attendant ce temps propre à faire la récolte de leur blé d'Inde. Ils leur té-

moi-

moignerent l'extrême affection, qu'ils avoient pour eux, dont ils avoient ouï parler de Pere en Fils.

Etant-là, ils apprirent, que les Anglois étoient hors de la Riviere, & qu'avant cela ils avoient combatu, vaincu, & dissipé la Flotte de France, qui venoit en Canada. Cette nouvelle obligea Monsieur de Champlain Gouverneur de Quebec aussi bien que tous les autres François, de prier le Pere Joseph de revenir.

Sur ces entrefaites on vit arriver vingt Canots, qui étoient conduits par des *Hurons*, lesquels amenoient le Pere Joseph de la Roche Daillon Recollet. On ne sçauroit exprimer la douleur de *Nepaga Buscou*, quand il fallut se separer de ce Religieux. Mais l'ordre étoit precis. Je n'oubliery pas ici l'adresse, dont un jeune sauvage Chrétien se servit pour se retirer des mains des Anglois, ou plutôt pour avoir quelque present des François. Il s'appelloit Pierre Antoine *Arekonanon*, & avoit été baptisé en France, & tenu
sur

sur les fonds, par le Prince de Guiméné. Il étoit à *Tadoussac*, quand les Anglois y parurent. Il fût donc pris comme les autres. On le mena à bord. On l'interrogea en François & en Latin. Il fît semblant de ne rien ouïr, de ce qu'on lui demandoit.

Le Capitaine Michel, François de Nation, s'étoit jetté, il y avoit déjà quelque temps, parmi les Anglois, pour quelque mécontentement, qu'il avoit reçu. Il avoit connu ce Sauvage, & sçavoit, qu'il étoit instruit dans ces deux langues. Il en avertit l'Amiral, qui le retint, pour servir d'interprete aux Anglois, lors qu'ils iroient à la traite parmi les Sauvages. Pierre Antoine ne put donc cacher davantage, qu'il sçavoit ces deux langues, & qu'il étoit Chrétien. Mais il s'avisa d'une ruse. Il fît semblant d'entrer dans le parti des Anglois. Il dit à l'Amiral, qu'il avoit des mesures à garder avec les François, & sur tout qu'il étoit fort obligé aux Recollets, qui l'avoient converti, & qui lui avoient même appris ce qu'il sçavoit

ſça
do
ge
du
ut
au
ch
&
ge
O
M
A
ég
de
ren
&
de

par
ſes
toi
lev
obl
qui
ent
aut

ſçavoit de Latin & de François. Il pria donc inſtamment l'Amiral de le menager ſur ce point, & de ne le pas conduire à Quebec : qu'il lui feroit plus utile, ſ'il lui permettoit de ſe rendre aux trois Rivieres avec deux Canots chargez de vivres & de marchandises, & qu'il ameneroit quantité de Sauvages à la traite. On ſe fia à ſa parole. On lui accorda, ce qu'il demandoit. Mais cet homme ſe voiant hors des Anglois, qui en avoient bien uſé à ſon égard, alla droit à l'Isle rouge, paſſa de l'autre côté du Fleuve de St. Laurent, ſe rendit à la Riviere du Loup, & du depuis, l'Amiral n'en eut point de nouvelles.

L'hyver fût dur à paſſer à Quebec, par ce qu'on y manquoit de toutes choſes, & que les Navires, qui y apportent des proviſions, avoient été enlevez par les Anglois. On fût donc obligé d'y partager le peu de vivres, qui s'y trouva. Nos Religieux auroient pu prendre leur part comme les autres. Mais ils ſe contenterent du blé d'Inde,

d'Inde, & des legumes, qu'ils avoient femez. La Dame Hebers leur fit present de deux barriques de pois, qui sont d'une grosseur, & d'une bonté extraordinaire en Canada. D'ailleurs ils avoient des racines, & avoient fait provision de glands en cas de necessité, trop heureux d'ailleurs de prendre quelques anguilles, qui sont en grande abondance dans ce Fleuve. La Providence multiplia ces provisions, si bien qu'ils en fournirent à trois seminaires Sauvages, & à plusieurs autres personnes, qui se trouverent alors en grande necessité.

Les Jesuites, qui s'étoient servi quelque temps de la moitié de la maison de nos Recollets, avoient fait bâtir une autre maison, où ils s'étoient logez. Ils firent tous leurs efforts pour secourir les François.

Au commencement du printemps Monsieur de Champlain voiant la necessité, où on avoit été pendant l'hiver, qui avoit été fort rude en Canada, si bien qu'on y avoit veu six ou sept

sept

sep
pa
da
sep
ter
Qu
ren
hâ
des
cer
On
ce
fer
des
me
vo
tre
par
tre
que
app
d'u
env
vag
vin

sept pieds de neige sans discontinuer, par ce qu'il n'y pleût que tres-rarement dans cette saison là, il pria le Pere Joseph de lui accorder une partie de nos terres du côté de la pointe aux lievres. Quatre particuliers du país lui en cederent d'autres. On les cultiva fort à la hâte, & on y sema du froment barbu, des pois & du blé d'Inde au commencement, & au milieu du mois de Maj. On est obligé d'en user de la sorte, parce que le froment n'y peut point passer l'hyver comme en Europe, à cause des grandes neiges, & du froid extrême, qu'il y fait.

Ledit Sieur de Champlain avoit envoieé des gens vers Gaspée, qui est entre l'Isle percée & Baston, lequel appartient aux Anglois, pour reconnoitre, si on n'y trouveroit point quelque Vaisseau de France. On n'en put apprendre aucune nouvelle par le retour d'une grande chaloupe, qu'on y avoit envoiée. Mais on sçut, que les Sauvages Gaspesiens offroient de nourrir vingt familles entieres. Les *Algon-*
quins

356 *Nouveau Voiage entre la Mer
quins & les Montagnars* offrirent de
plus amples secours. On équippa une
Barque pour passer en France. Le Sieur
du Boulé beau Frere du Sieur de Cham-
plain en accepta la conduite. Il prit
le Sieur des Dames Commis de la Com-
pagnie pour son Lieutenant.

Etant pres de Gaspée dans la Baïe de
St. Laurent ils rencontrèrent heureuse-
ment un Navire François commandé
par le Sieur Emeric de Caën, qui leur
amenoit du secours. Il leur apprit, que
le Roi envoioit le Sieur de Rasilly pour
combattre les Anglois, & sauver le
Pais. La Barque fût chargée, & le
Sieur du Boullé s'en retournoit vers
Quebec, lorsqu'il fût pris par un Vais-
seau Anglois, qui le fît prisonnier de
guerre avec tous les gens.

Cependant les *Hurons* arrivèrent à
Quebec avec vingt Canots. On traita
leur blé d'Inde. Monsieur de Cham-
plain en donna une partie aux Jesuites,
qui s'étoient chargez de nourrir plu-
sieurs hommes, & nos Recollects aiant
aussi reçu du secours de vivres, subsiste-
rent

rent jusqu'à l'arrivée des Anglois, qui ne tarderent pas à venir.

La Flotte Angloise surprit les François en Canada. Ils parurent dès le matin du 19. Juillet 1629. vis à vis de la grande Baie de Quebec à la pointe de l'Isle d'Orleans. La Flotte étoit composée de trois Vaisseaux, & de six autres, qui étoient restez à *Tadoussac*, & qui les suivoient. Les Missionnaires Jesuites & Recollects eurent ordre de se retirer dans le Fort de Quebec avec les autres Habitans. Le Pere Valentin le Roux assure, qu'il n'y avoit alors de la poudre, que pour quelques volées de Canon, & environ huit ou neuf cens coups de mousquet.

Le Sieur de Kerck General de la Flotte Angloise envoya un Gentil-homme Anglois au Sieur de Champlain pour sommer la place, & pour rendre une lettre fort honête. Le miserable état du pais, qui n'avoit ni vivres ni munitions, par ce qu'il n'étoit point venu de secours de puis deux ans, obligea le Gouverneur de rendre une réponse

358 *Nouveau Voiage entre la Mer*
ponse plus douce que l'année precedente.

Il deputa donc le Pere Joseph le Caron, Superieur des Recollects, & l'envoia à bord de l'Amiral Anglois, pour traiter avec lui de la reddition de Quebec à des conditions avantageuses, & sur tout pour obtenir quelque delai, s'il étoit possible. Ce Religieux demanda quinze jours. Mais le General Anglois, qui avoit appris par les prisonniers de la Barque la grande necessité, où on étoit de toutes choses à Quebec, ne lui voulut accorder aucun delai. Ce Religieux lui demanda au moins une quinzaine. Le Conseil de la Flotte Angloise s'assembla pour en deliberer. Mais ils ne donnerent point d'autre réponse si non qu'ils n'accordoient que ce jour là jusqu'au soir. Le General de la Flotte donna ordre au Pere Joseph de retourner à Quebec porter cette réponse au Sieur de Champlain, & qu'au reste il n'avoit qu'à dresser les articles de la capitulation, & qu'en les executeroit fidelement.

L'Amiral

L'Amiral Anglois donna ordre fort honnetement au dit Pere Joseph de se retirer avec tous ses Religieux au Convent ordinaire, & lui fît esperer, qu'il ne leur seroit fait aucun tort, quoi qu'il arrivât.

Deux François prisonniers l'un nommé Bailli autrefois Commis de la Compagnie des Marchands, & Pierre le Roi, Charon de son métier, avoient rendu de mauvais offices aux Jesuites aupres d'un Capitaine de Navire Anglois. Ils lui persuaderent, qu'il trouveroit beaucoup à gagner chez eux. Cela fut cause, que ce Capitaine dit au Pere Joseph avec quelque émotion, que si le vent eût été bon, il eût commencé par la Maison de ces Religieux. Le Pere Joseph ne manqua pas de leur faire confiance du dessein des Anglois, afin qu'ils prissent leurs suretez dans le Traité, qu'on alloit faire.

Le Pere Joseph aiant reçu cette réponse le Capitaine le conduisit par tout son Vaisseau, & lui montra ses munitions, & son monde même sous les

armes.

armes. En suite on le fit mettre à terre, & il fit son rapport a Monsieur de Champlein à Quebec.

On tint Conseil, où les avis furent fort partagez. Deux François, qui avoient accompagné le Pere Joseph, avoient remarqué, que les Anglois n'étoient pas en grand nombre, & qu'ils n'avoient que deux au trois cens hommes de troupes réglées, avec quelques autres, qui n'avoient pas la mine d'avoir porté les armes. D'ailleurs ils se confioient beaucoup sur le courage des habitans de Quebec. Ils auroient donc fort panché aussi bien que les Jesuites, & nos Religieux à courir le risque d'un siege. Mais l'experience, que le Sieur de Champlein avoit de la bravoure des Anglois, qui étoient hommes à perir plus-tôt qu'à demordre de ce qu'ils ont une fois entrepris, fit connoitre au Conseil, qu'il valloit miex se rendre aux Anglois par une composition avantageuse, que de faire perir tout son monde. Les articles de la capitulation furent donc dressez. Le Pere Joseph
eut

eu
de
reg
len

de
mé
sep
deu
retir
pais
enco
Chr
sion
ils vi
Sauv
tion.
les A
posse
le Ro
té, o
avanc
Sauva
trent
qu'en
minat

eut la commission de les porter à bord de l'Amiral Anglois, & tout aiant été réglé: on fit demander terme jusqu'au lendemain.

En même temps les Sauvages, amis de nos Religieux, & sur tout le nommé *Chaumin*, sollicitèrent le Pere Joseph & nos Recollects; de lui accorder deux ou trois de nos Religieux, de se retirer dans les bois, & de là dans leur pais. Quoi que *Chaumin* ne fût pas encore fort affermi dans la Religion Chrétienne, il aimoit pourtant fort passionément nos Religieux, à cause qu'ils vivent en bien communs comme les Sauvages. On delibera, sur cette proposition. On consideroit d'un côté, que les Anglois ne seroient pas longtemps possesseurs du pais, & que tôt ou tard le Roi de France y rentreroit par Traité, ou autrement: que cependant on avanceroit le bien commun parmi les Sauvages qui d'ailleurs s'offroient d'entretenir nos Missionaires Recollects, & qu'enfin le pais retourneroit sous la domination de la France. Nos Religieux

Q

se

se trouveroient encore dans le Canada en état de continuer leurs Travaux ordinaires , & de soutenir leurs établissemens commencez.

On y étoit d'autant plus invité , que le General Anglois avoit donné de grands temoignages d'amitié au Pere Joseph. Enfin deux de nos Religieux s'offrirent à s'y en aller. Le Pere Joseph même ne s'en éloignoit pas. Cependant il n'y avoit point de temps à perdre. Il falloit partir, & s'échapper dès le jour même, ainsi que firent quelques François, qui se retirèrent en Canot avec les Sauvages. Il est facheux pour des Missionnaires d'être arretez par force dans leurs justes desseins.

Le Conseil de Quebec & les autres Chefs s'opposoient à leur depart. Il fût conclu par plusieurs raisons politiques, & purement humaines, soit par les reproches, qu'ils pretendoient avoir sujet de craindre en France, soit par la défiance de la Providence envers nos Religieux, soit enfin par ce qu'ils ne croioient pas, que les François vou-

luffent

luffent retourner en Canada. Il fallut se rendre, & ce fut là le seul endroit, qu'on eut de faire des plaintes en Cour, & particulièrement parmi nos Recollets de la Province de Saint Denis, contre le Pere Joseph, de n'avoir pas eu assez de fermeté, ni de zele en cette rencontre. Et en effet il seroit arrivé, que ces Nations Sauvages, qui avoient mis toute leur confiance aux Recollets, seroient aujourd'hui plus disposées au Christianisme, qu'elles n'avoient été jusques là.

Le Pere Joseph s'en justifia du mieux, qu'il pût, & soutint, qu'il n'avoit fait que d'exécuter les ordres du Conseil de Quebec, comme en font foi les réponses, qu'il a faites au Definitoire de la Province après son retour, en lui rendant compte de sa mission.

Le lendemain 20. Juillet 1629. le Sieur de Champlain aiant été à bord de l'Amiral Anglois, les articles de la Capitulation furent signez de part & d'autre. Les Anglois descendirent à ter-

364 *Nouveau Voiage entre la Mer*
re & furent mis en possession du Canada par le dit Sieur de Champlain.

Le Pere Valentin le Roux, Ancien Commissaire Provincial des Recollets du Canada, que j'ai vu à mon retour de ma grande Découverte, n'a rien laissé des articles de la Capitulation faite par les François de Quebec avec les Anglois. Quoi qu'il en soit: ceux-ci prirent possession de tout le Canada. Mais il dit que le Sieur de Champlain sauva sa famille, & tous ses effets. Il trouva même quelques avantages dans cette Capitulation par le bon traitement, que les Anglois lui firent. Les Habitans François, qui étoient pour lors dans le País, eurent chacun vingt écus, & le reste de leurs effets demeura aux vainqueurs. C'est dequoi on fit de grandes plaintes, par ce qu'il se trouva, que plusieurs particuliers s'étoient enrichis dans cette occasion. Ceux, qui voulurent bien demeurer dans le país, obtinrent de grands avantages des Anglois. Sur tout la famille de Monsieur Hebert, avec qui j'ai souvent

vent conversé à Mont-roial, lorsque j'y passois pour me rendre au Fort de Frontenac.

Pour ce qui est de nos Recollets, javoüe, qu'ils furent redevables à la generosité Angloise de plusieurs faveurs singulieres, ce qui m'a toujours donné beaucoup d'estime pour cette brave Nation. On leur tint donc la parole, que l'Amiral leur avoit donnée, de ne pas souffrir, qu'on fit aucun tort à nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges, lez Quebec, n'y à nôtre premiere Residence, qui étoit pour lors à l'endroit, où est à present l'Eglise Cathedrale de Quebec, nos Religieux aiant été restablis depuis, auprès de ladicte Cathedrale. Cependant quelque diligence que les Capitaines Anglois y apportassent, ils ne purent empêcher, qu'un de leurs soldats ne se saisit adroitement d'un Calice d'argent. Mais les Officiers Anglois, qui sont naturellement genereux, en temoignerent leur chagrin à nos Religieux, & jurèrent solennellement d'en faire la vengeance,

366 *Nouveau Voiage entre la Mer*
ce, s'ils en pouvoient découvrir l'Au-
teur.

Les Jesuites (qui ne sont venus dans le Canada que quatorze ou quinze ans après nos Recollects, lesquels par consequent sont les premiers Missionaires de l'Amérique), reçurent un traitement tout opposé. Leur Maison fut pillée, & tout ce qui s'y rencontra fut donné en proie aux soldats. On les obligea même de s'embarquer dès le lendemain avec & Sieur de Champlain & tous les François qui firent voile vers *Tadoussac*. Mais les Sieurs Louis & Thomas Kerck, Freres, l'un Amiral, l'autre Vice-Amiral, Anglois, permirent à nos Religieux de demeurer à Quebec. Les Anglois temoignèrent même publiquement, qu'ils les laissoient dans le Canada pour instruire les Sauvages dans les principes du Christianisme, & qu'avec l'agrément du Roi d'Angleterre ils empêcheroient, qu'ils ne se retirassent en France. Ils leur dirent même d'agir familièrement avec eux en toutes choses, & de les visiter avec la même

me

me liberté, qu'ils avoient avant la prise de Quebec. Ainsi bien loin de leur interdire l'exercice de la Religion Romaine, ils les prièrent de prendre chez eux le vin pour la messe, dont ils auroient à faire pour le service ordinaire de l'Eglise, lequel ils leur offrirent de bon cœur.

Nos Recollets vecurent ainsi plus de six Semaines après la prise de Quebec, & reçurent beaucoup de civilité de la part des Anglois, qui leur firent même instance pour les faire rester parmi eux, & leur laissoient la liberté d'instruire les Sauvages qui avoient habitude avec eux, cela dura jusqu'au 9. de Septembre suivant, qu'ils s'embarquèrent avec le Sieur de Pont-gravé, qui étoit resté à Quebec, à cause de son indisposition, pour aller rejoindre le Sieur de Champlain. Les Jesuites & tous les François de Canada, qu'on avoit fait passer à Tadoussac le lendemain de la prise de Quebec. On laisse à penser, quelle fut la douleur des Missionaires, lors qu'ils se virent obligez d'abandon-

368 *Nouveau Voiage entre la Mer*
ner une Mission, à laquelle ils avoient
travaillé jusques-là avec tant d'applica-
tion.

Dans l'esperance, que nos Recol-
lects avoient de retourner au plutôt en
Canada, ils cachèrent en differens lieux
une partie de leurs Utensiles, & ser-
rèrent dans une Caisse de peaux d'Elans
enfermées dans un bon coffre, qui n'
avoit point d'air, les principaux orne-
mens d'Eglise, après quoi, ils partirent
pour *Tadoussac*.

La Flotte mit à la voile le 14. Sep-
tembre pour l'Angleterre, & arriva à
Plimouth le 18. d'Octobre, où nos
Recollects séjournèrent cinq ou six
jours, après quoi, ils furent conduits à
Londres avec quelques François. De
Londres ils se rendirent à Calais le 24.
du même mois, & de là dans nôtre
Couvent de Paris.

Le public pourra remarquer, que les
Anglois ont conservé nôtre Couvent
de Quebec, & de nôtre Dame des An-
ges, ce dernier se trouva en bon état
pour y recevoir les Jesuites à leur re-
tour

tour en Canada . en attendant que leur maison fût établie. Nos Religieux leur avoient confié l'endroit, où ils avoient caché leurs ornemens, & leur avoient même donné pouvoir de s'en servir. C'est ce qu'ils avoient déclaré au Pere le Jeune, Jesuite. Ils voulurent bien nous faire le plaisir de s'en servir comme de leur propre, aussi bien que de nôtre Maison, de nôtre Eglise, & de nos terres, dont une partie leur est demeurée jusques à present, depuis l'e. droit appellé la Gribanne, jusques au bord de nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges. Sur quoi il faut remarquer, que la lettre attribuée au Pere l'Allemand Jesuite, & rapportée au troisiéme Tome du Mercure François, doit être supposée. Car on lui fait dire entr'autres choses contraires à la verité, qu'il entre dans les sentimens de son Provincial, auquel il écrit, de dédier leur Eglise à nôtre Dame des Anges, & que la nôtre étoit consacrée à St. Charles. Ce qui montre invinciblement, que cette lettre n'est pas du

370 *Nouveau Voiage entre la Mer*
dit Pere Charles l'Allemant. Il étoit
trop bien versé dans l'Histoire de l'A-
merique pour ignorer, que la premie-
re Eglise du Canada appartenoit aux
Recollets, qui en ont été les premiers
Missionaires, & qu'elle avoit été con-
sacrée sous le nom de nôtre Dame des
Ange.

CHAPITRE XXXVII.

*Comme les Religieux de Saint
François, ont devancez par
toute terre habitable les Peres
Jesuites, dans les Missions.*

JE ne peux m'empêcher de suivre les
pensées que le R. Pere Valentin le
Roux Recollet, dont j'ay fait men-
tion dans le Chapitre precedent & qu'il
a bien voulu donner au public, sous le
nom du Pere Chrétien le Clerqs.

C'est une gloire & un grand sujet
de consolation pour nôtre Saint ordre,
que

que les Religieux de Saint François aient eu l'avantage, d'être les premiers precursseurs des Reverends Peres de la Compagnie de *Jesus* dans tous les païs, par la predication de l'Évangile, de faire les premieres Découvertes, de defricher la vigne du Seigneur, de leur preparer des voies Apostoliques dans les deux Indes, Orientales & Occidentales, dans l'Afrique, dans l'Asie, dans la Barbarie, dans la Turquie, & Generalement par tout, ou les enfans de Saint Ignace ont marché sur les traces des enfans de Saint François.

Dans les Indes Orientales, ou les Jesuites sont aujourd'hui si puiffans en credit, en merite, & en biens, y aians de la rousée du Ciel & de la graisse de la terre, le Recepteur general de ces Indes dont j'ay oublié le nom, en aiant fait le recit en ma presence a la table de Monsieur le Comte de Frontenac, Gouverneur General de la nouvelle France; on sçait que huit Freres Mineurs y furent envoieez en 1500. annoncer l'Évangile à *Calicut*, à *Cochin*, & y re-

çurent même la Couronne du Martyre, à l'exception du Pere Henry, qui fut à son retour en Espagne Confesseur du Roi de Portugal, & Evêque de Cepta.

En 1502. l'on y destina une Mission plus forte de nos Religieux qui poussa plus avant les Découvertes, arbora l'étendart de la Croix, & y fit des conquestes prodigieuses à l'Evangile par la conversion de ces peuples.

En 1510. nos Religieux de Saint François batirent le fameux College du Seminaire de *Goa* ville Capitale des Indes Orientales; & nos Religieux l'ont conduit & acru l'espace de vingt huit, Ans, jusqu'à ce qu'enfin, l'An 1542. nos Religieux le remirent à Saint François de Xavier, pour s'appliquer uniquement avec ses disciples; à prêcher l'Evangile à ces Nations Barbares: de quoi font foi les historiens de ces temps, & les Auteurs de la vie du Saint François de Xavier, dans les premières éditions, sur tout le Pere Horace Turcellin, quoique dans les éditions suivantes,

tes, quelque Auteur particulier des Jesuites ait bien voulu supprimer cette marque de reconnoissance, que l'on nous devoit avec tant de justice.

On sçait la gloire que nous avons eüe par tous les païs de l'Orient, & l'Occident, & même au Japon, en partageant avec quelques-uns de ces Peres la Couronne du Martyre, nos Recollets leur aiant frayé les routes de l'Evangile au Roiaume de Voxu partie orientale du Japon, comme j'ai fait connoitre dans la preface de ce Volume: c'est dans ces Vastes païs où ils ont depuis appellé, introduit, accueilli, reçu, soustenu, aimé, & favorisé les Peres de la Compagnie de Jesus, & continué avec eux les travaux Evangeliques.

Il n'est pas moins constant que dans les autres parties du monde, les Religieux de Saint François y soustiennent encore aujourd'hui de puissantes Missions, qu'ils ont établies des la naissance de l'ordre.

Alexandre IV. en l'Armée 1254. rend témoignage dans une de ses Epi-

374 *Nouveau Voiage entre la Mer*
stres, que nos Religieux étoient ré-
pandus par tout dans les terres des schif-
matiques, & parmi les Infideles. Voici
les propres termes de ce Souverain Pon-
tife.

Alexandre &c. & à nos bien-amez,
les Freres Mineurs faisant Missions
aux terres des Sarrasins, Payens, Grecs,
Bulgares, Cumanes, Ethiopiens, Si-
riens, Hiberniens, Jacobites, Nubi-
ans, Nestoriens, Georgiens, Arme-
niens, Indiens, Mossellaniques, Tar-
tares, Hongrois de la haute & basse
Hongrie, Chrétiens Captifs entre les
Turcs, & autres Nations infidelles du
Levant, ou quelque autre part qu'ils soi-
ent, Salut & Apostolique Benediction.

En 1272. nôtre R. Pere Jerosme
D'ascoli, crée depuis Pape Nicolas IV.
avec les Disciples, non seulement me-
nagerent la reconciliation de l'Eglise
Greque avec la Latine, mais ils annon-
cerent encore l'Evangile dans la Tarta-
rie, & par son moien les Religieux
de nôtre ordre furent appelez par les
Princes de l'une & de l'autre. Armenie
en

en 1289. & continuerent encor leur Conquestes en 1332.

La Turquie & les Roiaumes soumis au grand Seigneur, ont estez & sont encore les Theatres du zele des Religieux de Saint François, & les témoins de nos travaux Apolloliques, & l'on sçait que la terre sainte avec plusieurs autres endroits sujets du Turc, sont encore gouvernez sous la Prefecture des enfans de Saint François, ceux qui demeurèrent même dans le Saint Sepulchre de nôtre Seigneur *Jesus Christ*, autre ont rendu des services considerables aux Reverends Peres Jesuités, & leur ont donné autre fois de l'emploi avec plaisir.

L'Histoire fait mention de nos Missions en l'An 1342. en la Bosnie, & l'Esclavonie contre les Infideles, chez les grands Tartares qui possèdent aujourd'hui la Chine, dans la Perse, dans la Medie, dans la Caldée.

En 1370. nôtre Mission fut renforcée par Urbain V. de soixante de nos Religieux, l'ordre étant honoré par
tout

376 *Nouveau Voiage entre la Mer*
tout d'un tres grand nombre de Mar-
tyrs.

L'Ambassade d'Eugene IV. & la
Mission de 40. de nos Religieux au
Prestre Jean en 1439. soutenue en sui-
te d'un plus grand nombre, est encore
assé connue, aussi bien que la reduction
de ses Etats, & de leurs soumissions à
l'Eglise Romaine.

Je serois infini, si j'entreprendois de
faire une deduction des Missions les
plus fameuses, dont nous avons été ho-
norer par toute la terre, dans lesquel-
les les Reverends Peres Jesuites se sont
répandus; mais ils y sont entrez dans
nos travaux, ou plus-tôt nous avons
l'avantage de les continuer avec eux,
agissant par tout de concert, & dans
une parfaite union, pour les interez de
la gloire de Dieu, & de l'Evangile que
nous y recherchons uniquement.

C'est pourquoy nos Recollects de
Paris aiant appelé en Canada les Peres
Jesuites à leur secours, pour y travail-
ler ensemble à la conquête des Ames,
mais il est à remarquer qu'après que les
An-

Anglois eurent rendu le Canada après quatre Ans de sejour, aux François, les Peres Jesuites qui avoient plus de moiens que nos Religieux y retournerent, & comme par intrigues, on avoit mis obstacle au retour de nos Recollects, cela leur étoit sensible de voir que si nous avions precedez les Jesuites dans toutes les autres Missions du monde Chrétien, celle de la nouvelle France étoit la seule, où nous n'avions pas la consolation de continuer avec eux les Travaux Apostoliques, & d'autant plus que la Charité reciproque, qui ne fut en rien alterée entre ces deux Corps, nous persuadoit que les Peres Jesuites pleins de vertu & de merite, en avoient autant de regret, qu'ils nous en témoignent pour lors par leurs lettres.

Il faudroit un volume pour décrire les difficultez que nos Religieux eurent pour retourner dans nos Missions du Canada, & les intrigues dont des personnes se sont servi, pour nous l'empêcher, on n'oublia rien pour cela, enfin après environ trente Ans, les deputez
du

378 *Nouveau Voiage entre la Mer*
du Canada qui s'impatientoient après
le retour de nos Recollets, en dirent
à nos Religieux plus qu'ils n'en vou-
loient sçavoir, & plus que la Charité
ne permet d'en donner au public, ils
dirent à nos Religieux resolutement qu'
ils cherchoient quelqu'un pour mettre
Curé à Quebec, & en quelques-uns
des endroits principaux; leurs consciences
se trouverent trop genées, d'avoir
affaire aux mêmes gens, tant pour le
spirituel, que pour le temporel, n'
ayant personne à qui ils pussent com-
muniquer confidemment, les difficul-
tez de leurs consciences; qu'aux Peres
Jesuites, & qu'au refus de nos Recol-
lets, ils alloient en chercher ailleurs.

Messieurs de la Compagnie du Ca-
nada instruits par ces Deputez, tenoient
à peu près les mêmes discours, singulie-
rement Monsieur Rosé Directeur, Mes-
sieurs Margonne, des porter, Beruhier
& autres, ajoutant en ces termes exprés:
parlant à nos Recollets: *mes peres il*
eût bien mieux vullu que vous fussiez
retourné en Canada, que d'autres per-
sonnes;

sonnes; c'est une haute injustice qu'on vous à fait, & aux habitans, nous voions bien d'où cela provient, presentez vos raisons, & on vous fera justice, & à ceux du païs. Le Secretaire de la Compagnie dit quelque chose de plus à nos Religieux: autrefois mes peres, j'ai été contre vous, & j'en ay demandé pardon à Dieu; on m'avoit surpris, à present je vois bien que j'ai manqué; plût à Dieu que vous fussiez repassé en Canada il y à long-temps, & y faire vôtre charge de Curé, l'on vous y desire pour le repos des consciences.

Les Peres Zacharie Moreau Recollet qui est mort de la mort des Justes, entre mes mains à nôtre Couvent de St. Germain en Laye, & Paul Hüet qui à été mon Pere Maître de Jeune à nôtre Couvent des Recollets de Montergir, dirent à Messieurs de le Compagnie du Canada, que quand bien même ils nous permettroient d'y retourner, nous ne pretendions pas y exercer les fonctions curiales, pour ne point faire de jalousie à personne, à moins

380 *Nouveau Voiage entre la Mer*
moins que les Reverends Peres Jesuites ne nous rendissent la même honnêteté que nos Anciens Peres leur avoient fait, en l'An 1625. lors que nôtre Pere Joseph le Caron, Superieur de nôtre Couvent de Quebec, leur permit, & même les pria pour entretenir l'amitié, d'exercer, avec nous à l'alternative, les fonctions curiales à Quebec; mais tout cela ne servit de rien, la Compagnie renvoia nos Religieux au Conseil de Quebec par amusement, par ce que ce Conseil étoit composé des personnes & du Gouverneur qui étoient creatures des Reverends Peres Jesuites, du superieur de la Mission du Syndic & des habitans, que l'on gaignoit aisément pour empêcher nôtre retour en Canada; le Pere Provincial des Jesuites & le Pere l'Allement, superieur de la maison professe, qui étoit alors en France superieur des Missions; mais tous ces dehors ne servirent qu'à prolonger nôtre retour.

Le Lecteur peut juger qui si les Reverends Peres Jesuites avoient été en
nô-

nôtre place, & les Recollects à la leur, nous n'aurions pas manqué de faire valloir & enteriner leur Requête, & d'y employer nôtre credit, puisqu'autre fois nos Recollects avoient tenu ferme contre tout le païs, pour appeller les Jesuites en Canada, & ensuite pour les y soutenir, lorsqu'ils y furent arrivez en 1625. & que le Gouverneur & les habitans s'opposoient à leur reception: la Charité qui est droite & simple nous persuade que ces Reverends Peres ne manquerent point de bonne volonté pour nous rendre le reciproque dans l'occasion presente, & qu'ils ne manquerent que de credit, & de pouvoir dans le Conseil de Quebec, comme ils en assurent nos Religieux l'Année suivante par leur lettre: on juge assez, que la resolution ne fût pas encore ce coup là en faveur de nos Religieux, parce que Monsieur de Lauzon, Directeur general de la Compagnie, nous aient souvent remis nôtre retour, & passent en suite en qualité de Gouverneur en Canada, ne manqua pas de continuer

382 *Nouveau Voiage entre la Mer*
nuer aux Recollects les offices qu'il
leur avoit rendus jusques alors. Monsieur
le Merquis de Denouville qui après la
grande Découverte que j'avois fait,
passa aussi en qualité de Gouverneur en
Canada, & il nous avoit fait des pro-
messes semblables à Monsieur de Lau-
zon pour le progrès de nos Découver-
tes, d'ailleurs ce Marquis avoit ordre de
la Cour de France, d'appuier nos Re-
collects dans leur institut; mais il fit
aussi tout le contraire, mais la Cour de
France le retira de son Gouvernement,
pour y remettre Monsieur le Comte de
Frontenac qui a été de mon temps le
vray Pere des nos Recollects, & qu'il
soutenoit dans nos Missions du Canada,
comme j'en ay parlé amplement dans
ma Description de ma Louisiane, &
encore davantage dans mon volume
precedent.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Sentiment qu'un Missionnaire doit avoir dans le peu de progrès qu'il trouve dans ses travaux.

TOut le monde Chrétien reconnoit pour une verité constante, & un sistême de Religion, & un premier principe de foi, que la vocation & la conversion veritable & sincere des peuples, & des Nations est le grand ouvrage de la misericorde de la puissance de Dieu, & de l'efficacité triomphante de sa grace & de son esprit.

Que si cela est vray des Nations infideles & idolâtres qui sont déja polic es, regl es & ordonn es par les Loix, dont la raison est, pour ainsi dire, prepar e   recevoir les instructions de l'Evangile & de la Religion Chrétienne, les hommes Apostoliques doivent beaucoup plus reconnoître cette dependance Souveraine de Dieu   l'égard des Nations Barbares qui n'ont aucune nature

384 *Nouveau Voiage entre la Mer*
ture de Religion vraie ou fausse, qui
vivent sans regle, sans ordre, sans
loix, sans Dieu, & sans culte, dont la
raison est absolument ensevelie dans la
matiere, & incapable des raisonnemens
les plus communs de la Religion & de
la foi.

Tels sont les peuples du Canada, tout
le long du Fleuve Saint Laurent, &
generalement une quantité prodigieu-
se de Nations dont j'ai fait mention
dans ma *Louifiane*, dans mon volume
precedent, & celui dont je traite ici:
c'est aux Missionnaires de reconnoître
de bonne foi, que l'ouvrage de la con-
version de tant de Nations aveuglées,
est au dessus de nos forces; qu'il n'ap-
partient qu'au Pere des esprits, comme
dit Saint Paul, & à celui qui tient les
cœurs de tous les hommes entre ses
mains de lever ce voile, qui couvre les
yeux de ces Barbares, de clarifier leur
raison, de dissiper ce Cahos de tene-
bres, où ils sont ensevelis, de tourner
leurs inclinations, de fondre la dureté
de leur cœur inflexible, d'humaniser
ces

ces peuples , de les rendre susceptibles des loix , que la droite raison suggere , & de les soumettre à celles , que la Religion prescrit ; en un mot d'éclairer ces aveugles , & de les faire entrer par la vertu de sa grace , dans la connoissance , & l'amour de la Verité.

C'est là le fondement du véritable Apostolat à l'égard des peuples naturels de Canada & de toutes nos grandes Découvertes & à douze cents lieues par delà , qui nous sont connus : le grand point de la simplicité de foi , de l'humilité , de grace , & de l'onction de l'Esprit , doit animer ceux , que Dieu destine , & qu'il appelle à la publication de l'Évangile auprès de ces Nations innombrables , que j'auray toujours gravées dans mon cœur , & pour le Salut desquelles j'exposeray ma vie , & tout ce que j'ay de plus précieux sur la terre , jusques à la mort : mais avant que de se sacrifier pour tant de Nations , il faut établir pour principe , que personne ne peut être attiré efficacement à *Jesus Christ* fils de Dieu , si le Pere de lumieres ne l'attire de la

R

force

force de sa grace Victorieuse : que son Esprit invisible soufflé où il lui plaît, & quand il lui plaît : que les momens de la grace sont connus de Dieu, & entre les mains de la puissance du Pere, & du maître de nôtre sort ; & qu'ayant appelé tous les hommes à la foi dans la preperation de sa bonne volonté, commune à tous ; il leur donne à la verité dans le temps, les graces naturelles, interieures & suffisantes pour y parvenir, à la distinction de ces graces efficaces & triomphantes, ausquelles on ne se refuse point : que l'ouvrage n'est pas seulement & uniquement de celui qui court, ni de celui qui veut ; mais principalement de celui qui éclaire, & qui touche par un effet de sa grande misericorde : qu'à plus forte raison, l'ouvrage & la gloire n'est pas de celui qui presche, ni de celui qui plante, ou qui arrose ; ce n'est qu'un foible instrument ; mais bien de celui qui par sa grace, y donne ses accroissemens : que la foi est un don de Dieu ; que le sacrifice de toute la nature n'est pas capable

ble de meriter, par aucun droit, la premiere grace de vocation, qui ne tombe pas sous le merite: que les hommes travaillent inutilement à élever l'édifice spirituel de la foi, si Dieu ne se met de la partie, ne prépare & ne previent le sujet.

Humble simplicité, qui doit faire l'Ame des travaux Apostoliques, des Ouvriers de l'Evangile, & de l'application de tous les Missionnaires, qui m'ont devancez, & qui viendront après moi, pour gagner les Ames à *Jesus Christ*, dans toutes les vastes Découvertes, que j'ai faites en Canada, & parmi toutes les Nations de nôtre Louisiane, pour les attacher à leur ministere dans cet esprit de dependance, comme des simples organes, & des foibles instrumens de la Charité de celui, à qui seul la gloire doit être referée de la conversion du petit troupeau: mais avec aneantissement profond sous les ordres de Dieu, quand le zele n'a pas son effet, trop content de pouvoir dire: nous avons satisfait de nôtre part, à ce que Dieu deman-

388 *Nouveau Voiage entre la Mer*
doit de nos ministeres, quand bien même le peu de succes nous obligeroit de reconnoitre, que nous sommes des serviteurs inutiles.

Je prie le Seigneur Dieu presentement à genoux & les mains levées au Ciel, finissant ce troisiéme volume de nos grandes Decouvertes, qu'il continue & imprime de plus en plus dans mon cœur jusques à la mort, les sentimens de soumissions aux ordres de Dieu, & de mes Superieurs Majeurs, touchant le Salut des Ames de tant de Sauvages, qui sont dans les tenebres de l'ignorance, depuis tant de Siecles, & que je puisse faire un sacrifice entier du reste de mes jours, pour un si louable dessein, exposant mon Ame à tous les evenemens de la providence de Dieu, à la vie, & à la mort, & que je puis être assez-heureux de laisser des sentimens véritablement Apostoliques, à tous les Missionnaires pleins de lumiere, & de capacité, de vertu & de grace, de zele & de courage à tout entreprendre pour les conversions des Ames, à soutenir les
diffi-

difficultez les plus ardiës, & à souvrir les contradictions & les chagrins pour l'accomplissement de leurs ministeres.

Je prie Dieu de tout mon cœur, que tous les Missionnaires de l'Univers soient devoüez aux Missions d'une Mer à l'autre, & qu'ils puissent être avec moi du nombre des vases d'élection, destinez à porter le nom du Seigneur aux peuples, & aux Nations Barbares jusqu'aux extremités de la terre; & que la Providence de Dieu que j'adore, fortifie son Eglise militante d'un grand nombre d'Ouvriers, pour travailler à l'augmentation de la Vigne du Seigneur, pour seconder les travaux de tous les autres ordres Reguliers, & seculiers, dans des nouveaux établissemens du Roiaume de *Jesus Christ.*

F I N.

The Hermit has a very
curious biting deep 4-220
a miracle, they will
not put it down through

History of the State of Illinois	137
Memorial of the Illinois Territory	233
Mississippi river	138
Historie de Calumet	142
Wills & usines on big asstams	145
The river of Illinois	17
The river of Illinois the source about one league from the river Missouri	181
The river of Illinois the source about one league from the river Missouri	187
The people of America owning rocks in type of vector	190
History of their new shells worth 100 or 120 pounds	191
The women of Illinois very strong	197
The manner of their clothing	1891
The people of the State of Illinois	194
The people of Georgia of foot long	191
The people of Georgia of foot long	195
The people of Georgia of foot long	196
The people of Georgia of foot long	197
The people of Georgia of foot long	219
The people of Georgia of foot long	219

19
13